

ΕΘΝΙΚΟ ΚΑΙ ΚΑΠΟΔΙΣΤΡΙΑΚΟ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΑΘΗΝΩΝ
Φιλοσοφική Σχολή
ΤΜΗΜΑ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΛΟΓΙΑΣ
Τομέας Ιστορίας του Γαλλικού Πολιτισμού

ΔΙΑΤΡΙΒΗ

για την απόκτηση του τίτλου του

ΔΙΔΑΚΤΟΡΑ ΤΟΥ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΑΘΗΝΩΝ

στη Γαλλική Γλώσσα και Φιλολογία

Ειδίκευση: Γαλλική Φιλολογία

που κατατίθεται και υποστηρίζεται δημοσίως από την

κ. Μαρία Κ. Ντανάση

« Les figures historiques du XVIIe et du XVIIIe siècles dans le théâtre français contemporain : *L'Entretien de M. Descartes avec M. Pascal le jeune* de Jean-Claude Brisville et *Frédéric et Voltaire* de Bernard da Costa »

Υπό την εποπτεία των:

Ομότιμης καθηγήτριας, κ. Πηγής-Δάφνης Κουτσογιαννοπούλου (επιβλέπουσα)

Αναπληρώτριας καθηγήτριας, κ. Ειρήνης Αποστόλου

Επίκουρης καθηγήτριας, κ. Ιωάννας Παπασπυρίδου

Εξεταστική Επιτροπή: Καθηγήτρια, κ. Βασιλική Λαλαγιάννη

Αναπληρώτρια καθηγήτρια, κ. Βάνα Νικολαΐδου-Κυριανίδου

Καθηγητής, κ. Γεώργιος Πεφάνης

Επίκουρη καθηγήτρια, κ. Ελένη Τατσοπούλου

Αθήνα

Ιούλιος 2019

Ευχαριστίες

Ευχαριστώ από καρδιάς την επιβλέπουσα καθηγήτρια κ. Πηγή-Δάφνη Κουτσογιαννοπούλου και τις καθηγήτριες της τριμελούς επιτροπής, κ. Ειρήνη Αποστόλου και κ. Ιωάννα Παπασπυρίδου για την ανεκτίμητη βοήθειά τους και τις υποδείξεις τους κατά την έρευνά μου και κατά την εκπόνηση της διδακτορικής διατριβής μου.



Tableau 1: Philippe de Champagne, La Cène (détail), Paris, musée du Louvre

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
PREMIERE PARTIE	16
Descartes et le monde philosophique de son époque.....	16
A. La vie de Descartes, source d'inspiration.	16
B. Descartes et l'évolution de sa pensée. – Le Cartésianisme.....	21
Pascal et le monde philosophique du XVIIe siècle.	25
A. Les événements qui ont marqué sa philosophie.....	25
B. La pensée scientifique de Pascal.	33
C. La philosophie et la théologie chez Pascal.	36
Descartes face à Pascal dans la pièce de Jean-Claude Brisville.....	40
A. Compte-rendu de la pièce.	40
B. Jean-Claude Brisville et sa production théâtrale.....	47
C. L'entretien des deux philosophes.	53
DEUXIEME PARTIE	108
Voltaire et le monde philosophique du XVIIIe siècle.	108
A. La vie de Voltaire, source d'inspiration.	108
B. Les relations entre Voltaire et Frédéric II.....	111
C. Les derniers jours de Voltaire et sa pensée.....	117
D. La mort de Voltaire et son patrimoine philosophique.	119
Frédéric II, Roi-philosophe.	131
A. Les événements qui ont marqué sa pensée philosophique et politique.	131
B. La contribution de Voltaire au développement de la pensée philosophique de Frédéric II.....	135
C. Le politique : Frédéric II-Voltaire.....	141
Frédéric II et Voltaire dans la pièce de Bernard da Costa.	143
A. Compte-rendu de la pièce.	143
B. Bernard da Costa, dramaturge et sa production.....	151
C. Voltaire et Frédéric II, mis en scène par Bernard da Costa.	153
CONCLUSION	187
ANNEXE 1.....	191
ANNEXE 2.....	194
BIBLIOGRAPHIE.....	196

INTRODUCTION

« L'idée centrale de l'ouvrage est que les faits humains constituent toujours des structures significatives globales, à caractère à la fois pratique, théorique et affectif, et que ces structures ne peuvent être étudiées de manière positive, c'est-à-dire à la fois expliquées et comprises, que dans une perspective pratique fondée sur l'acceptation d'un certain nombre de valeurs »¹.

Lucien Goldmann

De cette manière, la conception de l'équivalence entre l'art, la religion et la philosophie est fondée, en contribuant au renforcement de la théorie goldmannienne, vers laquelle toute la recherche suivante se tourne et y trouve la base pour se développer. Le choix des pièces de Brisville et de da Costa n'est pas fait par hasard. Ayant comme point de départ l'œuvre de Jean-Claude Brisville, *L'entretien de M. Descartes avec M. Pascal le jeune* a en effet constitué l'objet d'étude de mon mémoire de maîtrise, a été retravaillé et enrichi, puisque c'est une pièce représentative de la pluralité de mentalité à tous les niveaux de la société moderne, reflétant le groupe social. Par conséquent, sommes-nous dirigés vers l'œuvre de Bernard da Costa, *Frédéric et Voltaire ou une dispute de rois*, qui se caractérise aussi par un dialogue, dans lequel les héros, Frédéric et Voltaire, reflètent la mentalité, les idées philosophiques et quelques fois même religieuses. Ces idées reflètent celles du groupe social de l'époque ou de l'auteur lui-même, fait observer chez l'œuvre de deux écrivains du XXe siècle. Etant donné qu'il n'y a pas d'autre pièce qui se construit autour du dialogue des deux héros et qui nous aide à apercevoir la société d'une façon détaillée, on arrive à considérer que le choix fait est le plus approprié. A travers ces deux pièces on arrive à «la compréhension d'un ensemble limité et précis décrits, qui malgré de notables différences nous paraissent étroitement apparentes »². Ces personnages constituent des figures historiques, que les deux écrivains du XXe siècle ont « ressuscitées », se basant sur des documents authentiques. Plus spécialement, il s'agit non seulement de figures historiques mais aussi de philosophes-écrivains dont on doit découvrir l'aspect charismatique.

¹ L. Goldmann, *Le Dieu caché : Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1985, p.7.

² *Ibid.*, p.7.

La sociologie structuraliste génétique que nous allons adopter comme outil de recherche, présente la relation essentielle entre la vie sociale et la création littéraire. Cette relation « ne concerne pas le contenu de ces deux secteurs de la réalité, mais seulement les structures mentales, ce qu'on pourrait appeler les catégories qui organisent à la fois la conscience empirique d'un certain groupe social et l'univers imaginaire créé par l'écrivain »³. Ces structures mentales appelées aussi structures significatives se trouvent en rapport avec les structures intellectuelles sociales, politiques et économiques de l'époque⁴.

La notion de structure suit deux démarches : une démarche compréhensive pour présenter la cohérence interne d'un phénomène, et une explicative. Goldmann constate une continuelle transformation des phénomènes dans des structures des niveaux différents agissant l'une sur l'autre, dotées d'une signification et tendent vers une plus grande cohérence. La création culturelle donc est une structure plus ou moins cohérente mais significative « dans la mesure où elle approche d'une fin vers laquelle tendent tous les membres d'un certain groupe social ». Cette fin est appelée « vision du monde ». D'après Goldmann, cette vision n'est pas une réalité métaphysique mais le « principal aspect concret » décrit par les sociologues comme « conscience collective »⁵. « Une vision du monde, c'est précisément cet ensemble d'aspirations, de sentiments et d'idées qui réunit les membres d'un groupe (le plus souvent d'une classe sociale) et les oppose aux autres groupes ⁶ ». Les individus exceptionnels, les écrivains réunissent à créer un univers imaginaire, dans notre cas en littéraire, dont la structure correspond à celle vers laquelle tend l'ensemble d'un groupe, pour exprimer sa vision du monde⁷.

Le structuralisme génétique, la méthode dialectique de Goldmann, devient la méthode de recherche de notre étude pour analyser d'abord ces personnalités historiques, écrivains-philosophes du XVIIe et XVIIIe siècle et ensuite pour étudier les écrivains du XXe siècle. Les courants de pensée et l'ensemble de la

³ L. Goldman, *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1970, p.57

⁴ *Ibid*, p. 58

⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.100.

⁶ L. Goldmann, *Le sujet de la création culturelle*, in critique sociologique et critique psychanalytique, Bruxelles, édition de l' institut de sociologie, 1965, p. 199

⁷ L. Goldman, *Marxisme et sciences humaines*, *op. cit*, p. 21

vie économique et sociale du groupe, «de la conscience collective »⁸, sont des paramètres qu'on doit prendre en considération et qui nous mènent directement à une analyse de la structure interne. Pour illustrer ces propos, on se réfère tout au long de notre analyse aux œuvres de Lucien Goldmann, *Le Dieu caché : Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine* et *Pour une sociologie du roman*, ayant comme point de repère la conscience collective et la vision du monde. D'après Goldmann, les causes sociales ou individuelles qui représentent les points de vue exprimés de cette façon dans chacune de ces pièces, sont des facteurs indispensables pour notre analyse. Bien que chaque œuvre littéraire ou en général artistique soit le résultat de la production de l'esprit humain, soulignons-nous aussi le rôle définitif de l'écrivain et de son champ de recherche par rapport à ce cadre d'activité des personnages du XVIIe et du XVIIIe siècle, respectivement, mais aussi celui du XXe siècle.

Il faut souligner que Brisville et da Costa furent témoins des conflits meurtriers internationaux ainsi que des transformations économiques et sociales, événements qui ont influencé leur pensée, comme la deuxième Guerre Mondiale, l'occupation allemande et le Gouvernement de Vichy qui a laissé des séquelles sur la société et l'économie puisque les Français ont été divisés en deux : les uns réactionnaires basés sur la paysannerie et les autres pour la modernité de l'industrie.

La planification réalisée après 1947, sous le gouvernement Schuman réussit une stabilisation économique grâce à la liberté des prix, l'augmentation de l'impôt sur le revenu et une nouvelle dévaluation du franc. Il ne faut pas oublier l'aide américaine, surtout le plan Marshall, puis l'aide militaire à cause de la guerre contre l'Indochine, qui permet à l'économie française de se mettre en marche. De 1949 à 1973, l'économie dirigée conforme aux idées de Keynes et de Beveridge fait naître l'état-providence qui contrôle tout: le déficit budgétaire, le crédit, la fixation de taux d'intérêt, l'investissement et la recherche⁹.

⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, op cit. p. 25

⁹ « *Sous la direction de René Souriac*», Histoire de France 1750-1995, Tome 2 : Société culture, 1996, p. 121.

Sous Jean Monnet, la planification active informe les entreprises sur l'avenir économique et incite leur orientation par le biais de subventions et commandes publiques. On arrive à une économie concentrée, résultat de négociations entre représentants du patronat, des syndicats de salariés et de l'administration au sein des commissions de modernisations. Mais les guerres coloniales ont un coût financier considérable.

On a donc une croissance dynamique entre 1960 et 1974 grâce à la modernisation de l'agriculture sans toutefois laisser derrière les faiblesses structurelles au niveau du commerce extérieur. D'une manière générale, pendant les années soixante, la décolonisation a comme résultat la dégradation des échanges industriels. La crise s'approfondit jusqu'aux années 1980 à cause de l'évolution de l'économie mondiale. Toute relance réalisée par l'austérité et la restructuration n'a pas eu les effets attendus dus aussi au deuxième choc pétrolier. Après 1981, la gestion rigoureuse de la crise n'a pas aidé la France d'en sortir, à cause aussi du contexte international et des bouleversements sociaux¹⁰.

Les Trente Glorieuses incarnent l'expansion économique et sociale pendant la période de l'après guerre. La mutation de la civilisation rurale où les églises se vident et les jeux télévisés remplacent les réunions familiales, nous font découvrir l'entrée à l'époque moderne. La révolution agricole, l'abandon de l'entreprise malthusienne au profit d'une américanisation des modes de vie et des mœurs emportent la société de consommation. Il s'agit d'une révolution technologique, sociale et culturelle¹¹.

L'installation d'un chômage constant et la fin du travail à plein temps complètent le XXe siècle français et touchent trois catégories sociales : les femmes, les jeunes, même ceux qui sont diplômés, et les chômeurs de longue durée. Une société à deux vitesses ouvre le chemin à l'instabilité et à une nouvelle pauvreté. La crise économique fait naître une crise sociopolitique et morale : montée de l'abstention, déplacement des classes populaires du socialisme qui comme la droite, se limite à la gestion de la l'économie capitaliste, sans pouvoir changer la vie. Le choc de la chute du mur de Berlin et la fin du

¹⁰ «*Sous la direction de René Souriac*», *op cit*, p. 124.

¹¹ *Ibid.*, p. 207.

communisme en Russie et en Europe de l'Est, a signalé la fin des idéologies, en tant qu'espérance politique et sociale.

Dans ces années - là, une génération de maîtres à penser, celle des Maurice Clavel, Roland Barthes, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Michel Foucault, Raymond Aron, Louis Althusser – tous soucieux de s'engager dans le débat politique d'influencer les choix de la société et de jeunesse- a été disparue. Ce fossé a été comblé par la publicité, la mode, l'argent-roi, le profit¹².

Les privatisations semblent avoir du succès dans le monde capitaliste. La vieille société, peu habituée au maniement de l'argent, est attirée par le charme du capitalisme boursier. Les années 80 resteront les « années-fric ». Inquiétude et pessimisme, sentiment d'insécurité pèsent sur la société française. La technologie et l'immigration semblent responsables des pertes d'emploi. Il ne faut pas oublier la concurrence aux produits par les économies américaines, japonaises et chinoises. Quant à la politique européenne, qui est en faveur d'une politique agricole, sans s'en rendre compte de la particularité de chaque pays, elle fut désastreuse pour les paysans¹³.

Ces fermentations politico-économiques et sociales font naître une nouvelle civilisation des mœurs. Après 1945, les affrontements entre cléricaux et anticléricaux ont cédé la place à une indifférence croissante. Le Concile du Vatican II, entre 1962 et 1965, est l'événement le plus important pour l'Eglise Catholique au XXe siècle puisqu'il y a eu pour la première fois une ouverture au monde moderne. Le pape Jean XXIII prend en considération les progrès technologiques et l'émancipation des peuples, le retour aux racines du christianisme à partir des nouvelles données qui abandonnent les positions sclérosées de la Contre-Réforme. Ils reconnaissent l'originalité des Eglises locales et la diversité des cultures. Les textes préparés par des cardinaux sont rejetés.¹⁴Cette ouverture vers la société et la culture moderne va marquer le XXe siècle, mettant fin à cette évolution de l'Eglise mais aussi aux crises politico-économiques autour des années 1990, et ayant comme résultat un retour de la religiosité.

¹²« Sous la direction de René Souriac», *op cit*, p. 288.

¹³*Ibid.*, p. 292.

¹⁴ D. Moulinet, *Le concile Vatican II, Paris*, Editions de l'atelier, 2002, p. 25-30.

En mai 68, le bouleversement socioculturel ouvre la voie à de nouvelles valeurs des modes de vie et à des créations artistiques. Les repères-institutions de la société comme le travail, la famille, la patrie, l'Eglise, l'école, les syndicats qui reflétaient la société française, sont gravement atteints par les crises économiques et socioculturelles. La course aux diplômes, l'ère des mass media, la nouvelle technologie, l'évolution scientifique, une création artistique depuis longtemps arbitraire où la vie est absurde, voilà le legs au siècle commençant.¹⁵

Dans le cadre de ce changement continu, où les anciennes valeurs s'écroulent dans ce contexte socio-économique et culturel, Brisville a choisi de présenter la confrontation rhétorique de deux philosophes, Descartes et Pascal au moment où la science s'oppose à la religion. Cette conversation entre deux hommes se révèle progressivement et nous fait comprendre que l'un est à l'opposé de l'autre. De même, da Costa procède au développement rétrospectivement la dispute entre deux grandes personnalités, comme le titre l'exprime aussi. Les paroles échangées dans les deux œuvres constituent un miroir de notre propre temps.

Il faut donc procéder à une recherche approfondie, car il s'agit d'un ensemble de points non seulement communs mais différents aussi. Ces deux pièces esquissent les points de vue des philosophes de l'époque classique et puis celle de Lumières, des personnalités splendides, en nous montrant le débat entre les deux personnages de chaque œuvre, en ce qui concerne leur mode de vie et en même temps leur façon de penser et leur attitude. Même la mort de Voltaire et tout ce qui se passe quant à sa fin confirment la grandeur de cette personnalité.

La méthode dialectique influence alors les historiens professionnels de la philosophie et les philosophes. Il s'agit des points de repère historiques et sociaux mais très souvent aussi des biographies, étant donné que ces paramètres sont les composantes nécessaires pour que l'écrivain-historien illumine tous les aspects qu'il examine indépendamment de son objet. Goldmann souligne l'importance des renseignements biographiques qui sont étroitement liés à sa méthode: «Cela ne nous paraît cependant pas nécessairement une erreur,

¹⁵ « Sous la direction de René Souriac », *op cit*, p.303.

car nous avons aussi dit que cette «représentation collective» nous paraissait fondée dans la mesure où, à travers les incohérences et la variété de toute vie individuelle, elle permet de dégager les lignes très générales d'une essence réelle qui par exemple, dans le cas de Pascal, risquait de passer inaperçue par les biographies positivistes»¹⁶. Le fait historique à travers son élaboration par l'écrivain nous mène à la compréhension de la liaison entre celui-ci et la structure essentielle de l'objet étudié, c'est-à-dire de Descartes-Pascal et de Frédéric-Voltaire. Même tous les facteurs biographiques qui affectent la pensée des personnages examinés constituent une source significative qu'on doit respecter et utiliser proprement. Par conséquent, l'influence que Jacqueline, sœur de Pascal, exerçait sur le philosophe, est une réalité qu'on doit exposer en détail : « C'est dire l'importance que présente pour toute étude biographique de la vie de Pascal la compréhension de ses relations avec Jacqueline »¹⁷. De même, la communication et plus spécialement la correspondance non seulement entre les héros de chaque pièce mais entre ces héros et les personnalités éminentes de l'époque, est l'exemple représentatif de la société: «C'est dire que-dans le cas de notre étude-il ne s'agissait pas seulement de lire un certain nombre d'ouvrages historiques et de repenser les faits qui y sont mentionnés, ou bien de chercher leur liaison avec les œuvres que nous étudions, mais de revenir aux sources mêmes et de les examiner à nouveau dans une perspective nouvelle et entièrement différente des travaux déjà existants»¹⁸. C'est pourquoi, après avoir lu un grand nombre des lettres échangées non seulement entre les deux personnages de chaque entretien mais aussi entre chaque héros et une autre personnalité, on arrive à mieux éclairer notre étude.

Chaque groupe d'interlocuteurs représente une entité, faite à travers des éléments variés, quelques fois même contradictoires. Descartes, pur exemple du rationalisme, écrit alors à la princesse Élisabeth : « Dieu a tellement établi l'ordre des choses, et conjoint les hommes ensemble d'une si étroite société, qu'encore que chacun rapportât tout à soi-même, et n'eût aucune charité pour les autres, il ne laisserait pas de s'employer ordinairement pour eux dans tout ce qui serait de son pouvoir pourvu qu'il usât de prudence, principalement s'il vivait dans un

¹⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, op cit, p.215.

¹⁷ *Ibid.*, p.205.

¹⁸ *Ibid.*, p.112.

siècle où les mœurs ne fussent point corrompues »¹⁹. Issu d'une famille de la petite noblesse, l'érudit pose les fondements du rationalisme révolutionnaire et démocratique: «Le bon sens est la chose au monde la mieux partagée...la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes...»²⁰ La vision de Dieu, de la raison et de l'homme est celle qui le sépare et l'unit avec Pascal, qui par opposition utilise le cœur comme moyen de connaissance. Quant à Pascal, issu d'une famille qui occupe des fonctions publiques et essaye d' « échapper » de la classe moyenne, c'est celui qui a besoin de tout justifier, à sa propre manière. En effet, la théologie et les mathématiques règnent chez Pascal, puisque la foi joue un rôle pour développer sa pensée. Si Brisville choisit les deux philosophes du XVIIe siècle, c'est parce qu'il a vécu toute une époque de bouleversements et de catastrophes : les grandes guerres du XXe siècle.

Un de nos objectifs est de faire ressortir la relativité entre, d'une part, certains principes fondamentaux du structuralisme génétique appliqué aux sciences humaines et à la critique plus spécialement et, d'autre part, certaines pensées qui viennent à travers l'étude de la pièce concernant le principe de l'analogie. L'analyse structuraliste-génétique en histoire de la littérature exprime l'application sur ce domaine particulier d'une méthode générale qu'on considère comme la plus appropriée pour être intégrée dans les sciences humaines. Par conséquent, la création culturelle se révèle comme un domaine privilégié, dont la nature reste intacte et identique à celle de tous les autres secteurs du comportement humain, qui tous obéissent aux mêmes lois, en offrant à l'étude scientifique des points en général identiques et en particulier analogues.

D'ailleurs, le dialogue de da Costa se déroule entre deux autres personnalités emblématiques, celle de Frédéric II et de Voltaire. Le premier est le roi de Prusse du XVIIIe siècle, le souverain célèbre pour sa culture, s'intéressant aux lettres et établissant des contacts avec des philosophes, notamment avec Voltaire. A travers ses contacts avec des savants, il vise à cultiver son esprit, utilisant la raison. En ce qui concerne son amitié avec Voltaire, il s'agit d'une

¹⁹ P. Guenancia, *Descartes*, Paris, Bordas, 1986, p.54.

²⁰ *Ibid.*, p.58.

relation de maître et d'esclave, à tour de rôle, qui caractérise aussi la pièce étudiée. De sa part, Voltaire, issu de la haute bourgeoisie et formé par les Jésuites, est flatté par les éloges du roi et veut consolider son amitié avec lui, en lui exprimant son admiration. La structure psychologique des personnages historiques analysés rendent nécessaire l'étude des ouvrages historiques pour concevoir leurs relations avec leur milieu social et naturel, des éléments qui nous amènent à comprendre leur œuvre. Là où réside l'intérêt est la priorité que da Costa accorde à Frédéric, ayant comme titre *Frédéric et Voltaire ou une dispute de rois*, puisqu'il fait précéder le roi dans le titre à cause de sa place dans la société. Sans mettre à l'écart la supériorité du philosophe, il maintient la balance en les considérant tous les deux en tant que rois, étant donné que Voltaire est appelé « roi des poètes » et Frédéric devient roi de Prusse après la mort de son père. De même, dans notre thèse, nous étudierons d'abord Voltaire avant de traiter le rôle du roi afin de souligner la souveraineté du philosophe. Da Costa, témoin de l'évolution sociale après la deuxième guerre mondiale et les sursauts révolutionnaires jusqu'aux années présentes, influencé par la globalisation et la guerre froide, choisit comme héros Frédéric et Voltaire, un roi en évolution ayant soif de tout : des conquêtes territoriales, mais aussi son désir de promouvoir les lettres et la philosophie.

D'après Goldman, la conscience collective est l'outil pour déterminer la place de chaque héros dans la société et c'est la raison pour laquelle on procède à l'étude de leur vie et de leurs idées selon leur biographie. De cette manière, les deux premiers chapitres de chaque partie de la thèse exposent la vie - l'attitude et la mentalité de l'un et de l'autre héros en détail, toujours conformément à la théorie goldmannienne sur laquelle s'appuie notre recherche. Par conséquent, Brisville et da Costa ont aussi étudié la vie de leurs personnages du XVII^e et du XVIII^e siècle respectivement pour pouvoir les mettre en scène, en y introduisant leurs groupes sociaux.

Le troisième chapitre de la première et deuxième partie commence par une brève présentation de chaque pièce théâtrale sous la forme d'un compte-rendu pour que le lecteur ait une image claire. On analyse par la suite l'entretien autour duquel chaque pièce se développe, étant donné que les chapitres précédents

nous dirigent directement à découvrir les particularités sociales et philosophiques qui esquissent l'époque. Ayant puisé beaucoup d'éléments significatifs jusqu'à ce moment, c'est ici le cœur et le noyau de chaque partie où on arrive peu à peu au point culminant, à l'intériorisation de la théorie de Goldmann chez Brisville et chez da Costa.

Finalement, le dernier chapitre de chaque partie sur la pièce théâtrale expose au lecteur les trouvailles de l'étude approfondie des deux pièces, presque similaires, puisqu'il s'agit de dialogues ou bien de débats entre deux figures historiques qui inspirent nos deux écrivains contemporains, avec la seule particularité que la pièce de da Costa présente ce qu'il met l'accent sur la théâtralité de l'œuvre, puisque les deux héros-philosophes étaient aussi des acteurs-performants. C'est pourquoi l'auteur du XXe siècle découpe la pièce en tableaux sous-jacents où chaque personnage annonce le titre du tableau, écrit dans le texte en lettres majuscules.

Le tableau suivant présente les titres des épisodes comme da Costa les nomme:

- Premier tableau: LE JEU DE LA RENOMMEE.
- Deuxième tableau: LE DERART POUR BERLIN.
- Troisième tableau: PLACE A LA LECON DE POESIE.
- Quatrième tableau: PLACE A LA POLITIQUE OU PLACE A LA LECON DE POLITIQUE.
- Cinquième tableau: PLACE A L'AFFAIRE VOLTAIRE-HIRSHELLE.
- Sixième tableau: PLACE A L'AFFAIRE MAUPERTUIS!
- Septième tableau: MUSIQUE! LE GRAND VOLTAIRE QUITTE MOMENTANEMENT SON ROI POUR ALLER AUX EAUX...

- Huitième tableau: PLACE AU CHAPITRE: BANDITS DE GRANDS CHEMINS!
- Neuvième tableau: RETOUR DE DEUX ACTEURS SUR LEURS SOCLES.

Notons néanmoins que Brisville et da Costa ne sont pas les seuls dramaturges à mettre en scène Descartes et Voltaire. Il y a trois autres pièces, une sur Descartes (*Le jour où Descartes s'est enrhumé* de Jean-Marc Chotteau) et deux sur Voltaire (*Feu Voltaire* d'Yves Laplace et *Je suis Voltaire* de Laurence Février), mais il s'agit d'une présentation de leur vie. Jean-Marc Chotteau présente les derniers jours de Descartes auprès de la jeune Reine Christine de Suède. Il s'agit d'une tragi-comédie dont l'écrivain projette des éléments de son époque, mais en se basant principalement sur la fin de Descartes²¹. En ce qui concerne la pièce *Je suis Voltaire*, il s'agit d'un texte à propos de Voltaire. L'écrivain, après avoir fait un atelier de recherche, nous offre un spectacle sur l'esprit de combat qu'avait Voltaire²². Quant au *Feu Voltaire*, Yves Laplace présente l'inquiétude de Voltaire sur l'Europe fratricide²³. Ces pièces se limitent à un seul philosophe et aussi à une seule partie de sa vie. Notre but est de présenter la conversation, souvent tournée en combat, entre deux hommes d'esprit qui révèle aussi les conflits de notre époque.

L'analyse du débat entre deux esprits éminents nous permettra d'étudier leurs idées philosophiques, politiques et sociales qui dévoilent leur époque ainsi que celle du XXe siècle. Il faut présenter aussi, d'après le structuralisme génétique, la vision du monde, la vision tragique que les deux auteurs exposent dans leurs œuvres, à l'aide de leurs héros. D'une part, il y a le duo Descartes-Pascal, qui, malgré leur opposition au niveau philosophique et au niveau de leur vie, adopte et représente la même vision du monde, la vision tragique, à cause de l'impuissance en tant que conscience collective, à atteindre leur but. De

²¹J.M Chotteau, *Le jour où Descartes s'est enrhumé*, Coédition La Fontaine Editions/Cie Jean-Marc Chotteau, 1997.

²²L. Février, *Je suis Voltaire*, consulté le 17-02-2019, disponible sur : <http://www.epeedebois.com/un-spectacle/je-suis-voltaire-2/>

²³Y. Laplace, *Feu Voltaire suivi de maison commune et du bon usage des auteurs vivants*, éditions théâtrales, 1993.

même, le duo Frédéric- Voltaire projette aussi la vision tragique du monde, puisque le souverain représente le pouvoir et le groupe social des souverains absolutistes, visant à conquérir d'autres terres par les guerres.

PREMIERE PARTIE

Descartes et le monde philosophique de son époque.

A. La vie de Descartes, source d'inspiration.

Les biographies de l'auteur et les études sur son œuvre mettent en lumière sa vie qui est liée avec assez d'éléments de l'époque, c'est-à-dire historiques, sociaux et économiques. Descartes est sûr de ses décisions à tel point qu'il méprise ceux qui n'acceptent pas ses idées, mais il est aussi patient et accueillant pour aider ceux qui ont soif d'instruction. Sa jeunesse, sa condition familiale et sa réaction contre une charge juridique par opposition à son père et puis à ses frères- une charge qui le mène après trois générations au grade de chevalier-sont bien sûr des aspects historiques non seulement à mentionner mais aussi à analyser pour faire comprendre d'une part son attitude dans la pièce de Brisville et d'autre part dans notre commentaire d'après Goldmann.

René Descartes, qui est né le 31 mars 1596 à La Haye en Touraine, est le troisième enfant de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Rennes. Un an après sa naissance sa mère meurt et c'est sa grand-mère qui s'occupe de lui. Quand il a onze ans, il reçoit l'instruction des Jésuites. Le jeune garçon est confié aux Jésuites du Collège de la Flèche « à un âge déjà mûr », ce qui lui permet de prouver sa précocité mathématique²⁴, fait qui montre à quelle mesure il est influencé par leur enseignement et ensuite comment Brisville l'exploite pour sa pièce. Il y étudie la physique et la philosophie scolastique et commence à approfondir aux mathématiques. Après avoir obtenu son baccalauréat et sa licence de droit à l'université de Poitiers, en 1616, il commence à s'intéresser à la médecine en 1629. Son style est « lourd, prétentieux, emphatique » répète Millet²⁵ après Nicéron²⁶, tout en citant Baillet²⁷ : « Baillet est de beaucoup le

²⁴G. Rodis-Lewis, *Descartes : Biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p.12.

²⁵ Joseph Millet: Auteur d'une Histoire de Descartes.

²⁶ Jean-François Nicéron: Mathématicien.

²⁷ Adrien Baillet : Le biographe le plus connu de Descartes.

meilleur et le plus complet des biographes de Descartes », mais il « est tout à fait dépourvu d'esprit philosophique et de sens critique »²⁸.

D'après ses biographes, c'est un « voyageur » à l'esprit curieux qui ne pose nulle part. Il s'engage dans l'armée du duc Maximilien de Bavière, après avoir abandonné la Hollande pour le Danemark en 1619, puis l'Allemagne, où la guerre de Trente Ans allait éclater, et assiste au couronnement de l'Empereur Ferdinand à Francfort. Pendant la période 1619 – 1620 à Neubourg, il prend des décisions définitives qui déterminent son caractère tout au long de sa vie. Plus spécialement, Baillet mentionne ce fait dans le récit suivant :

« La recherche qu'il voulut faire de ces moyens, jeta son esprit dans de violentes agitations, qui augmentèrent de plus en plus par une contention continuelle où il le tenait, sans souffrir que la promenade ni les compagnies y fissent diversion. Il le fatigua de telle sorte que le feu lui brûla le cerveau, et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme, qui disposa de telle manière son esprit déjà abattu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes et des visions. Il nous apprend que le dixième de novembre mille six cent dix-neuf, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme, et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut »²⁹.

Ce sont Baillet et Leibniz, qui rassemblent les fruits de sa création de cette époque, bien que ses écrits se trouvent dans un petit registre mentionné dans l'inventaire fait à Stockholm après sa mort et malheureusement ils sont perdus. Plus spécialement, c'est Baillet, qui en avait fait des copies. De 1620 à 1622, Descartes visite l'Allemagne et la Hollande et puis il retourne en France. Jusqu'en 1623, il fait alors vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette à Loreto et il renie la vie militaire.

Pendant la période 1622 – 1629, Descartes s'occupe de divers traités de mathématiques sur l'algèbre, l'hyperbole, l'ellipse et la parabole.³⁰ Le philosophe n'est pas obligé de travailler, car il possède une fortune qui peut lui assurer une vie sans inquiétudes et ainsi il visite l'Italie. Il revient et reste en France de l'été 1625 à l'automne 1627. Avec le Père Marin Mersenne à Paris, Descartes est reconnu par ses contemporains grâce à ses inventions en mathématiques. Il

²⁸ G. Rodis-Lewis, *op cit.*, p.14.

²⁹*Ibid.*, p.14 – 15.

³⁰*Ibid.*, p.15.

ressent alors la nécessité de fréquenter les savants, pour discuter avec eux et élargir ses horizons autant que possible. L'année suivante, il étudie la philosophie et l'expérimentation d'après l'incitation du cardinal de Bérulle et ensuite, pendant l'hiver 1627 – 1628, il reste en Bretagne.

Quand Descartes arrive à Amsterdam, il s'installe au centre de la ville, dans la Kalverstraat. Le quartier des bouchers, c'est ce choix qui lui offre la chance de faire assez de dissections. Vu qu'il est aussi motivé par les savants qu'il fréquente et échange des idées, ces dissections sont considérées comme partie indispensable de ses recherches en général. Toute son existence, c'est à dire son mode de vie, se caractérisent par son désir d'étude, d'analyse et d'expérimentation. En même temps, les mathématiques constituent une autre science, aussi intrigante pour lui, qui attire son attention. C'est Descartes qui essaye de réformer le système de notation, en utilisant des lettres de l'alphabet latin. En 1631, il s'occupe du problème de Pappus³¹, à l'incitation de Gollius³² et il arrive à déterminer les principes de la géométrie analytique. Il continue ses recherches, en observant des parhélies et il écrit les *Météores*. Il aboutit à la rédaction de la *Dioptrique*, ayant défini les lois de la réfraction à travers l'étude de l'optique. Descartes vise à expliquer tous les phénomènes de la nature. L'esprit de l'époque est envahi par son grand désir de comprendre le miracle de la vie, la nature elle-même, ou bien de trouver et d'étudier la vérité. Ce sont les copies de Leibniz et des fragments qui nous offrent ses remarques anatomiques.

Sa correspondance avec Mersenne³³ met en lumière les étapes et le progrès de sa pensée. Il avait premièrement traduit de longs extraits du *Journal* de Beeckman³⁴. Ce fait en association avec le livre de Galilée que le philosophe reçoit de Beeckman l'année suivante (1634) l'incitent à changer d'optique.

Les travaux biographiques peuvent être enrichis par des études dont l'objet est l'analyse, l'explication de sa philosophie. D'après l'abbé Baillet, Descartes se présente comme un véritable chrétien, position qui parmi toutes les théories

³¹ Pappus : Mathématicien.

³² Jacob Golius: Mathématicien.

³³ Marin Mersenne ou le Père Mersenne: Mathématicien Français qui s'occupe aussi de la philosophie et de la théologie.

³⁴ Isaac Beeckman: Philosophe et scientifique Danois, ami de Descartes.

concernant notre philosophe, va constituer l'orientation centrale, malgré le fait que les hommes de l'époque le considèrent comme adepte de l'athéisme. C'est en 1924 où H. Gouhier tente d'esquisser la personnalité de Descartes à l'aide de ses opinions scientifiques et de sa condition de militaire. M. Leroy, dans *Descartes, le philosophe au masque*, en 1929, en utilisant la perception du croyant, il le range dans le puissant courant libertin. Samuel Silvestre de Sacy, en 1956, dans le *Descartes par lui-même* nous le présente à travers de citations, parfois sans références, mais il les classe attentivement. Par la suite, Rainer Specht, dans son *Descartes* en 1986, nous présente des citations encore plus originales et de cette manière on peut observer en détail sa vie quotidienne, son entourage, son œuvre et non seulement sa popularité mais aussi son impact sur la société de l'époque. Charron³⁵ apporte comme antipode au savoir humain, la « sagesse », que Dieu contrôle et c'est la grâce divine exclusivement qui détermine et fait développer l'existence de l'être humain.

« Toute la distinction » entre ces parties, « consiste dans la diversité des mouvements qu'il leur donne », « dès le premier instant qu'elles sont créées », et « elles continuent par après leur mouvement suivant les lois ordinaires de la nature. Dieu a si merveilleusement établi ces lois » que même si les divisions composent le « Chaos le plus confus », ces lois « sont suffisantes pour faire que les parties de ce chaos se démêlent d'elles-mêmes » jusqu'à constituer un « monde très parfait »³⁶. Ceci constitue la vérité fondamentale telle qu'elle s'épanouit d'abord au chapitre VI du *Monde*, et qui nous montre ses nouvelles réflexions d'avril 1630. La diversité des corps est développée dans les premiers chapitres de l'ouvrage et c'est dans les chapitres VI et VII où Descartes exprime son besoin de Dieu.

Après avoir traversé assez d'années de recherche et de remarques, le philosophe a procédé à la description de la formation du fœtus. C'est en 1639, où il correspond avec Mersenne : « pourvu qu'on suppose que cette nature agit en tout suivant les lois exactes des mécaniques, et que c'est Dieu qui lui a imposé ces lois ». Par conséquent, l'écrivain reconnaît la force divine qui est à la fois la source de la vie, c'est à dire la force motrice, et aussi le compas qui définit quelle

³⁵ G. Rodis-Lewis, *op cit*, p. 72.

³⁶ *Ibid.*, p. 148.

direction l'homme va suivre. Personne n'agit selon ses désirs, sans prendre en considération la « Main » qui offre la vie et dirige chaque individu vers son bien-être.

Selon l'ouvrage *De metallorum transmutatione* de Daniel Morhof (1673), Descartes s'occupe d'alchimie ou de chimie avec son ami Cornelis Van Hogelande vers 1640, sans accepter la théorie des trois Substances (Soufre, Sel, Mercure) de Paracelse. Bien qu'il ait déjà visité Leyde en 1630, il y revient et il continue jusqu'à Santpoort, en 1637, qui constitue sa destination où il séjourne de 1637 à 1641. Il a avec lui sa servante et amie, Hélène, avec laquelle en 1635 il a une fille, Francine. C'est l'année 1640 qui le plonge dans le deuil car en septembre il perd Francine et un mois plus tard, son père, doyen du Parlement de Bretagne à l'âge de soixante-dix-huit ans.

De 1641 jusqu'à 1650, il mène une vie assez turbulente ayant à faire face à Hobbes³⁷ qui s'oppose à ses *Méditations métaphysiques*. En 1641 et en 1643, il rencontre Élisabeth de Bohême, la fille de l'électeur Palatin détrôné en exil en Hollande. Pendant cette visite il reste en France trois fois, c'est-à-dire en 1644, en 1647 et en 1648, pour aller à Stockholm en 1650 quand la reine Christine l'invite. Il meurt de pneumonie le 11 février 1650.

³⁷ Thomas Hobbes : Scientifique qui rejette le cartésianisme.

B. Descartes et l'évolution de sa pensée. – Le Cartésianisme.

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses»³⁸.

Dans *Le Discours de la Méthode*, Descartes présente les études qu'il a faites et la crise de scepticisme à laquelle il a fait face. Il affirme les circonstances dans lesquelles il a découvert sa méthode, dont le premier précepte c'est de n'accepter jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connût nettement être telle quelle. En attendant de pouvoir construire une morale définitive, obéissant aux lois et aux coutumes de son pays, Il énonce quelles maximes de vie il a embrassées. Il indique les évidences qui lui sont apparues, c'est-à-dire celle de sa propre existence, celle de l'existence de Dieu, celle de l'existence du monde extérieur. Ses travaux sur le problème de la circulation, ses idées sur la différence entre l'âme de l'homme et celle des bêtes y sont exposés et le rôle de l'expérience dans la recherche scientifique y est déterminé.

Il précise l'existence en chaque homme de la même raison. Les erreurs sont provoquées seulement à cause d'une mauvaise application de cette faculté. Il faut qu'on exerce le doute méthodique, sans accepter les idées, même celles qui nous apparaissent nettement comme évidentes. La construction philosophique, c'est-à-dire l'existence du moi pensant, l'existence de Dieu, l'existence du monde extérieur trouvent ses fondements chez Descartes. L'âme pensante est séparée de la matière qui est régie par des lois purement mécaniques. Descartes contribue définitivement à la théologie déjà existante en la rénovant et de cette manière son apport est considéré décisif par les esprits de son époque. Par contre, c'est Pascal, extrêmement productif dans la recherche scientifique, mais incapable de rendre compte des virtualités multiples de l'âme humaine, à laquelle il a imposé des limites contre le rationalisme de Descartes, en apercevant la

³⁸ R. Descartes, *Traite de la reforme de l'entendement, principes de la philosophie de Descartes, pensées métaphysiques*, tome 1, Paris, Garnier frères, 1949, p.324.

facilité avec laquelle le système cartésien se retournerait contre la foi, puisque l'influence du cartésianisme grandit rapidement.

Descartes souligne l'importance de la volonté et célèbre la liberté humaine. Néanmoins, la sagesse cartésienne consiste dans la soumission volontaire de l'individu aux lois de la morale commune et à l'ordre universel, mettant à l'écart la gloire personnelle. La pensée cartésienne représente la clairvoyance, sans adopter l'anarchie. Le philosophe constitue le législateur de la pensée et le théoricien de l'ordre. Il proclame la souveraineté de la Raison, en considérant que l'univers est contrôlé par des lois qui obéissent aux décrets et à la sagesse.

« Prêtez-moi seulement votre attention ; je vais vous conduire plus loin que vous ne pensez. En effet, c'est de ce doute universel que, comme d'un point fixe et immuable, j'ai résolu de dériver la connaissance de Dieu, de vous-même, et de tout ce que renferme le monde. »³⁹, Descartes affirme. Il y a ici la question de l'existence ou non de la connaissance objective, qui offre une certaine certitude et qui soutient la réalité, malgré l'obscurité qui envahit l'esprit humain. Le philosophe arrive à acquérir la certitude, malgré la difficulté de faire des déductions dérivées par cette connaissance.

Descartes considère Dieu comme l'idée abstraite, mais il remarque et souligne la différence entre le fini et l'infini. La clarté et l'évidence que l'idée de Dieu émet, nous fait penser que Dieu existe et nous met à songer que cette idée n'est ni incorrecte ni un produit de l'esprit. L'argument cartésien se fonde sur le renversement du rapport entre le fini et l'infini.

D'après Descartes : « Les idées innées proviennent de notre faculté de penser », c'est pourquoi l'existence de Dieu devient une intuition. Le principe de causalité est l'élément fondamental de cette pensée qui lui assure la certitude, et dont le philosophe a besoin pour enrichir et renforcer sa connaissance. Cette idée s'épanouit avec notre pensée, il y a alors la cause qui produit l'effet. De cette déduction, Descartes confirme l'existence de Dieu, qui, selon lui, ne constitue pas une tromperie.

³⁹ R. Descartes, *Traite de la réforme de l'entendement, principes de la philosophie de Descartes, pensées métaphysiques, op cit*, p. 148.

Descartes et Pascal font leur recherche sur la liaison entre l'homme et l'infini⁴⁰. C'est Descartes qui considère l'idée de l'infini comme la réalité positive dont le fini est sa barrière. La question qui en découle est la suivante: comment est-il possible de commencer par l'idée innée de l'infini et aboutir à la certitude de la connaissance?

L'imperfection humaine présuppose la perfection objective, ontologique, en un mot, l'existence de Dieu. C'est pourquoi l'idée de Dieu ne se trouve pas seulement dans l'esprit de l'homme. Descartes respecte bien sûr le monde, mais l'esprit et les idées sont le point de départ pour pouvoir trouver une image ressemblante de Dieu. Il y a un rapport d'oxymore quant à la perfection de Dieu et notre imperfection. L'une dépend de l'autre et vice versa, car l'imperfection non seulement présuppose la perfection, mais elle constitue pour nous le moyen de chercher et de trouver tous les éléments de notre imperfection. C'est-à-dire que l'incertitude de l'esprit humain trouve la sérénité dans la certitude de Dieu.

On aboutit alors à la confirmation du lien étroit de Dieu avec la théorie de la connaissance qui dirige notre esprit et puis notre pensée. De même, l'idée de la nature subit de la transformation et se présente comme un terme général; elle fait partie du groupe d'éléments qui se trouvent à la disposition de Dieu. C'est Dieu qui agit et crée les vérités éternelles, c'est la perfection divine qui nous est offerte à travers l'ordre et les lois de la nature. Toutes les connaissances sont le résultat de ce que Dieu désire et demande.

D'après la théorie goldmannienne, Descartes exprime «la conscience collective» de son groupe social, de la petite noblesse érudite, puisque c'est elle en effet qui l'inspire et lui donne les directions qu'il doit suivre même dans sa vie, en reflétant des besoins de la société. Il donne de nouveaux points de vue à travers ses idées, en offrant des explications sur sa métaphysique dans les *Méditations sur la philosophie première*.

Après avoir étudié l'œuvre et la vie de Descartes, philosophe charismatique qui tâche d'éveiller le peuple, écrivain qui reflète l'esprit de cette petite noblesse

⁴⁰ P. Guenancia, *op cit*, p. 95.

érudite, nous présenterons Pascal, savant issu d'une famille de fonctionnaires d'État.



Pascal et le monde philosophique du XVII^e siècle.

A. Les événements qui ont marqué sa philosophie.

Étienne Pascal, père de Blaise, est le fils de Marguerite Pascal de Mons. Il est né en 1588 et issu d'une famille croyante mais pas mystique⁴¹, qui représente un esprit critique pendant la Réforme sans avoir des relations avec les autorités politiques et religieuses. Martin Pascal, le grand-père de Blaise, est trésorier de France, conseiller et général des finances du roi Henri III pour la généralité de Riom. En 1572, il renonce au protestantisme et épouse, devant un prêtre catholique, Marguerite Pascal de Mons. Il devient en quelque sorte contrôleur des impôts en 1584. En général, toute la famille pendant des années occupe des fonctions de ce genre. Même l'arrière-grand-père paternel de Blaise est nommé par le seigneur gérant municipal, à la ville de Clermont.

Étienne Pascal ne s'occupe pas de la politique, puisqu'il ne fait pas preuve d'intrigue ou d'attitude de diplomatie. Son objet d'intérêt sont les mathématiques. C'est le premier alors de la famille qui désire et réussit à les étudier. De cette manière, il arrive à Paris, en 1608, pour s'inscrire à la Sorbonne. Bien que titulaire d'un office provincial, il n'abandonne pas ses études. Pour faire des recherches, il correspond avec plusieurs mathématiciens dont il a fait connaissance pendant son séjour à Paris. En 1616, à l'âge de vingt-huit ans, il s'épouse Antoinette Begon, fille d'un parlementaire et d'Antoinette Fontfreyde. Ils vivent d'abord à Clermont-en-Auvergne. En 1617, sa femme donne naissance à leur première fille, Antonia, qui meurt peu après. En 1620, elle met au monde Gilberte, et puis, le 19 juin 1623, ils ont aussi une autre fille, appelée Jacqueline. En 1624, ils s'installent dans le Haut Clermont, à l'hôtel de Vernines.

En 1626, la famille fait face à la mort de la mère. A très jeune âge, ils se trouvent devant ce fait et le père est la seule personne qui peut les soulager. Mais à l'âge de trente-huit ans, Étienne Pascal a besoin d'une gouvernante qui prendra soin de ses enfants. Cette gouvernante est un cas spécial car elle appartient à une famille de la petite - bourgeoisie, ayant des relations avec celle

⁴¹ J. Attali, *Blaise Pascal ou le génie français*, Paris, LGF, 2002, p. 33 – 34.

de Jean de La Fontaine. Quant à Blaise Pascal, pour lui elle constitue une personnalité qui doit trouver l'équilibre entre la raison et la foi.

En 1631, quand Blaise a huit ans, Gilberte dix ans et Jacqueline six, bien que le père ne se plaise pas à Paris, la famille s'installe dans une maison modeste du quartier du Temple, rue de la Tixeranderie. En 1632, son but, c'est d'obtenir la charge de premier président de la cour des aides de sa province, mais son absence précédente aboutit à un résultat négatif. Blaise Pascal est toujours un garçon unique que tous les membres de la famille admirent non seulement grâce à sa personnalité, mais également grâce à son esprit. A l'époque les collèges des Jésuites se développent à un rythme accéléré. Les esprits de l'époque, comme Descartes⁴², s'y épanouissent, s'enrichissent et obtiennent la meilleure éducation de leur temps. Malgré ceci, le père Pascal considère l'instruction du latin, de l'histoire et du français pour son fils donnée par lui-même comme le choix le plus approprié. Ils étudient aussi ensemble la physique et plus spécialement la chimie minérale, l'acoustique et l'hydraulique. Le futur philosophe comme élève aime travailler sans avoir peur d'être fatigué, afin de devenir capable à comprendre, chercher et découvrir. Il s'agit alors d'un autodidacte qui exprime son admiration envers son père, envers cette personnalité tout à fait respectée. Quand Blaise a douze ans en 1635, c'est un jeune adolescent cultivé et éduqué à tel point que ce fait a un impact sur son caractère, puisqu'il n'a pas développé de relation avec les autres à cause de l'isolement dans lequel il vit. À treize ans, Blaise lit et écrit en latin, car cette langue est utilisée presque toujours chez eux pour communiquer⁴³. Il apprend alors le grec et l'hébreu. Toute sa vie se déploie dans la bibliothèque paternelle, étudiant les mathématiques, après avoir entendu les amis de son père qui proposent qu'il doive accumuler des informations concernant ces domaines d'intérêt et de recherche.

La France participe à la guerre de Trente Ans et, dès 1635, la situation s'aggrave à cause aussi de la dictature bicéphale de Richelieu et Louis XIII l'instabilité domine menaçant le cadre politique. La pression fiscale soulève la

⁴² J. Attali, *op cit*, p. 55.

⁴³ *Ibid.*, p. 59.

réaction des paysans, des nobles et des bourgeois qui ne peuvent plus subir la charge de l'augmentation de la taxation.

Étienne Pascal travaille comme chef d'entreprise apologiste en passant par l'animateur de dîners mondains et l'expérimentateur, mais sans avoir la chance de se déployer comme philosophe⁴⁴. Pendant la même période, Blaise Pascal continue ses études de mathématiques en travaillant seul, sans son père et ni les maîtres de l'académie⁴⁵ et en approfondissant à la géométrie.

Il fait la constatation que la partie supérieure du baromètre, au-dessus de la colonne de mercure, ne contient que du vide, sans être capable d'identifier de quel vide il s'agit. De cette manière, le philosophe essaye d'expliquer le mode d'usage ou bien d'application de la raison au niveau de la science. L'incompréhensible ou bien l'irrationnel constituent souvent les fruits des essais de toute cette recherche. De même, l'infinitude de la grandeur ou de la petitesse appartiennent à la catégorie du non-compréhensible, puisque nous participons nous-mêmes à l'espace et reconnaissant l'existence d'espaces et d'objets de plus en plus petits, bien que nous n'ayons pas encore la compétence de déterminer cet espace limité. C'est pourquoi il nous est toujours possible d'ajouter une unité à une unité, néanmoins l'infini numérique nous échappe⁴⁶.

L'utilisation du mercure pour faire des expériences et puis sa conservation dans sa chambre le conduisent à son intoxication, car les maux d'estomac et les violentes migraines sont des symptômes qui sont vérifiés en 1647. Il va alors à Paris, puisqu'il ne peut plus aider son père qui réussit à prendre soin des finances de Rouen. Louise Delfaut⁴⁷ accompagne les enfants de la famille Pascal car il faut qu'ils retournent à Paris.

L'été de la même année, Louise Delfaut et Jacqueline, le plus jeune enfant des Pascals, vont avec Blaise à Paris et s'installent dans la maison de la rue Brisemiche, pour être avec lui et l'aider à ses problèmes de santé auxquels il fait face. Grâce à sa sœur qui le soutient, il peut continuer ses recherches. Il

⁴⁴ D. Huisman, *Histoire de la philosophie française*, Paris, Perrin, 2002, p.194.

⁴⁵ J. Attali, *op cit*, p. 66.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 100.

démontre ses expériences sur le vide et il analyse leurs résultats à l'académie Mersenne où le père Mersenne s'y intéresse en prenant en considération la présentation de Pascal et en même temps, les idées de Torricelli.

L'expression « horreur de la nature pour le vide » est l'expression qu'il utilise pour parler de la pesanteur de l'air dans le tube qu'il observe pendant son expérience, en utilisant le mercure. Même quand en octobre 1647, Blaise Pascal publie ses expériences, ses observations et ses déductions dans un ouvrage intitulé *Expériences nouvelles touchant le vide*, chez le libraire Pierre Margat, au quai de Gesvres, il n'ose pas procéder à l'analyse de ce phénomène. Malgré sa volonté de faire connaître ses travaux sur le vide et leurs résultats, il pense que ses efforts ont des limites.

En réalité, le prétendu vide, d'après Noël, est occupé par ce que Descartes désigne comme la « matière subtile », appelé depuis toujours l'« éther » par d'autres. Pour Noël, le mercure occupera nécessairement une partie de l'espace qu'on lui laisse, freiné seulement par la « légèreté mouvante » de « l'éther imperceptible »⁴⁸. Ami de Descartes, le père Noël, Jésuite mathématicien et professeur de mathématiques, écrit à Pascal après la publication de ses *Expériences*, pour lui exprimer sa crédibilité quant à ses expériences, puisqu'il soutient aussi la thèse de l'inexistence du vide. Ce sont les expériences de Pascal qui renforcent ses croyances.

Bien qu'il ne soit pas habitué à avoir toutes les satisfactions de la vie, étant donné qu'il est adonné jusqu'à un certain point à sa science. Quand, à l'âge de trente et un ans il goûte aux plaisirs de l'esprit, il commence à fréquenter l'aristocratie de l'époque et il se plaît à ce nouveau mode de vie. Sa réputation de géomètre et de physicien fait de lui un conférencier à la mode et lui donne accès au Louvre⁴⁹. Il veut se distinguer dans une société où sa supériorité est tout à fait claire c'est pourquoi la mentalité de son entourage le séduit.

En Angleterre, le principe de la machine pneumatique du « très ingénieux Pascal » est élaboré par Boyle. En Pologne, en Suède ainsi qu'en Hollande,

⁴⁸ J. Attali, *op cit*, p. 110.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 115.

d'autres expériences sur le vide sont développées, étant donné que tous sont influencés par son génie brillant et par le succès de sa pensée. Même Gassendi se réfère à ce physicien et à ses expériences avec grand enthousiasme, comme aussi toute l'Europe.

La société de l'époque met à l'écart la foi, car elle se caractérise comme « déraisonnable » et elle est rejetée non seulement par la communauté du génie, mais par Pascal aussi qui arrive jusqu'au point à être ennuyé quelques fois⁵⁰. Malgré le rationalisme qu'il embrasse, il essaye de ne pas s'opposer complètement à la foi, en la considérant comme une sorte de recherche interne très pénible. Elle joue un rôle limité et elle nous met à une recherche sans arrêt.

Blaise Pascal n'est pas simplement une personnalité distinguée et même reconnue par l'élite intellectuelle de l'époque, mais il devient un inventeur dans le domaine de la science qui enrichit de toutes ses connaissances l'esprit de l'être humain. Les Jansénistes se mettent à présenter l'histoire de sa vie, ayant comme but la clarification de la non-existence d'un mouvement de révolte contre le Port-Royal. Ils rejettent la soumission totale au pape et, pour y réussir, ils élaborent les souvenirs des témoins, comme par exemple le cas de l'abbé Beurrier, le curé de Saint-Étienne-du-Mont, qui se trouve avec le philosophe juste avant sa mort⁵¹. De même, ils essayent de limiter l'influence de sa sœur, Jacqueline, qui exerce une influence considérable sur la pensée et l'œuvre de son frère.

Le christianisme joue un rôle primordial pendant toutes les étapes de l'histoire et c'est ici où le Jansénisme fait sa présence sous d'autres noms, sous des principes comme : conscience, exigence, résistance, dissidence. C'est ici où Pascal domine ou bien séduit non seulement l'élite intellectuelle du siècle, mais l'humanité de tous les siècles qui suivent. Le besoin éternel de recherche, le désir de compréhension et d'explication de notre entourage, la nécessité de nourriture mentale sont les traits qui caractérisent le Grand Siècle. Tous ces éléments mentionnés constituent le profil spirituel qui incarne le génie français. La France contemporaine a accueilli ce passé et elle le garde pour toutes les générations de

⁵⁰ J. Attali, *op cit*, p. 144.

⁵¹ *Ibid.*, p. 450.

l'avenir. Il s'agit d'un héritage respecté, protégé et soigné à un tel point que jusqu'à maintenant tous l'admirent.

« La sagesse nous envoie à l'enfance » c'est la phrase qu'il prononce et qu'il a comme emblème, pourrait-on dire, étant donné qu'il se caractérise par une sorte de simplicité extraordinaire et en même temps par une tranquillité unique. Maintenant il est tranquille, il semble qu'il arrive à sa destination et c'est pourquoi il ne craint plus personne ni rien, malgré la perte de sa sœur unique, il a la capacité sentimentale ou bien spirituelle à gérer la situation existante⁵². Bien qu'il ait confronté assez de désaccords ou même de conflits des théologiens, il trouve maintenant chez Dieu son abri. Pendant les derniers mois de sa vie, c'est la victoire de Dieu, car IL touche son âme, IL lui offre non seulement la sécurité nécessaire, mais aussi des solutions à tous ses problèmes qui exigent la réponse appropriée. Il confie même à Dieu tout ce qui concerne sa santé, en mettant à l'écart tous les remèdes des docteurs de l'époque.

Comme il n'est pas capable de marcher et qu'il a besoin de béquilles pour faire des pas, il n'a plus de compagnie et il se dédie totalement à son Dieu. Il suit alors l'exemple de sa sœur bien-aimée en essayant de trouver des remèdes pour faire face contre toute douceur et toute superfluité et pour être exonéré de toute charge. C'est le moment où il pense à cette Apologie qui non seulement soulage sa douleur corporelle et spirituelle, mais elle joue aussi un rôle crucial pour chaque âme. Il ne peut plus dormir la nuit et sous l'effet de ses médicaments il déploie sa réflexion en dictant à Gilberte, à un de ses neveux, tout ce qu'il veut exprimer⁵³. Les pauvres constituent maintenant son inquiétude primordiale, son angoisse puisque leur condition influence chaque aspect de la vie. Il sait bien que la pauvreté est le critère que Jésus-Christ utilisera pour juger les hommes. Les pauvres sont dans son cœur et son âme et il utilise tous les moyens possibles pour l'amélioration de leur condition. Sa santé s'aggrave et il subit une colique très violente.

⁵² F. Mauriac, *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*, Le passé vivant, Hachette, 1931, p. 230.

⁵³ *Ibid*, p. 228-229.

« Il n'y a aucun risque à faire recevoir à M. Pascal, écrit Eusèbe Renaudot, un lavement avec deux onces de vin émétique, une once de lénitif et deux onces de miel de nénuphar dans la décoction ci-devant ordonné, mais je préférerais le purgatif sans lequel vous n'aurez jamais raison de l'immonde de tout le bas-ventre qui ne demande qu'à être évacué par votre médecine »⁵⁴.

Pascal sait bien observer la nature et chercher des réponses si possibles selon la raison. Il est capable de concevoir une science fondée sur l'imagination. Il fait appel alors au Père Beurrier, curé de Saint-Étienne, car il a besoin que quelqu'un lui montre le chemin, puisqu'il se sent perdu⁵⁵. Bien qu'il pense aussi aux problèmes auxquels il a fait face avec ses amis, ce ne sont pas maintenant sa priorité. En effet, sa priorité c'est maintenant la communion. Mais les médecins ne considèrent pas sa condition comme assez grave pour qu'il communie et il ne faut pas que son entourage soit inquiet. Sa peur ultime est de mourir sans l'Eucharistie.

Sa plus grande inquiétude concerne les besoins des pauvres. En remarquant que sa santé s'aggrave, il demande la communion. Au contraire, les docteurs le font boire les vapeurs des eaux et par conséquent il subit de terribles maux de tête qui le torturent encore une fois. Il utilise tous les moyens proposés par les docteurs et il arrive à boire du petit-lait qu'il considère comme le remède à ses problèmes de santé puisque ses souffrances se multiplient. C'est le 17 août où il se sentit plus mal, en ayant une convulsion si violente que Gilberte le croit mort⁵⁶.

Pascal meurt en effet dans l'ignorance de la puissance de son génie sur les esprits modernes puisqu'il n'est pas capable de prévoir le grand impact que ses notes ou bien ses idées peuvent y apporter en constituant une source de vie. Même les amis de Blaise sont d'avis que la force spirituelle du philosophe reste probablement cachée en général. Avec la force de son génie, il y a aussi le Janséniste Pascal lui-même qui respecte la vérité sans s'intéresser à rien d'autre. Tout au long de ses dernières disputes avec ses adversaires, ce sont ceux qui sont aussi attachés à l'Église et au Pape, étant donné qu'ils désirent protéger ou même sauver le Port-Royal et par conséquent ils considèrent l'équivoque comme

⁵⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 239.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 240.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 242.

la meilleure solution. Pour Pascal, l'institution Janséniste ne signifie rien face au terme de la vérité pour laquelle il sacrifie sa vie. Contrairement à ses adversaires, l'unique préoccupation de Pascal est la connaissance de la vérité non seulement dans le domaine de la religion, mais dans tous les domaines.

B. La pensée scientifique de Pascal.

Si le philosophe soutient les Jansénistes, c'est parce que leurs idées et leur simple rituel lui permettent de retrouver Dieu par son cœur et ses sentiments. Toutefois, son point de départ fut l'étude de la double infinité de la nature grâce aux lunettes de Galilée et à l'invention du microscope auxquelles Pascal contribue. La double infinité de la nature est la nouvelle constatation du physicien sur l'infini. Ni l'acte de l'addition ni celui de la multiplication ne peuvent conduire le nombre, l'espace, le temps, le mouvement à l'infiniment grand. De même, ni l'acte de la soustraction ni celui de la division peuvent nous conduire à l'infiniment petit. D'autre part, l'être humain joue son rôle primordial quant au concept de l'étendue, de la durée et du mouvement. C'est pourquoi l'homme se trouve entre deux infinis.

Pascal procède à la réalisation de deux nouvelles expériences puisqu'il est persuadé que le vide existe. D'abord, il introduit un tube rempli de mercure (qu'on appelle à l'époque « vif-argent ») dans un autre tube, plus large, ouvert aux deux extrémités et il les place ensemble verticalement sur une jatte de mercure. Le métal ne reste dans le tube intérieur que si le haut du tube extérieur est fermé avec le doigt⁵⁷. Bien que le résultat de cette expérience ne soit pas définitif, étant donné que l'« horreur du vide » existe déjà, on pense que c'est la pression de l'air extérieur sur la masse de mercure qui nous donne comme résultat la suspension du mercure dans le tube. Il y a beaucoup de gens de l'époque qui visent à reproduire ces expériences et c'est pourquoi Pascal s'empresse de prouver que la pesanteur atmosphérique ne détermine pas la hauteur du mercure dans le tube. Toutes ces inquiétudes concernant le domaine de la physique se présentent comme une nouvelle tendance du siècle. C'est l'époque qui cherche des outils et des moyens d'éclairer les phénomènes qui se passent.

A la suite de ces recherches, Pascal conçoit l'idée de montagne pour développer une autre expérience, encore plus déterminante que les précédentes. Ayant comme base l'hypothèse que la masse d'air pesant sur la tête de l'observateur se conforme à l'altitude, c'est ici où la hauteur du mercure dans le

⁵⁷J. Attali, *op cit*, p. 455 – 456.

tube change et dépend du lieu de l'expérience⁵⁸. De cette manière, Il la répète plusieurs fois, utilisant différentes altitudes dans le même jour. Toute la connaissance de l'époque concernant la nature de l'atmosphère et la configuration de la Terre mène le physicien à un ensemble d'hypothèses sur la pression. Plus spécialement, il déduit que l'ascension d'une montagne constitue une différence mesurable du niveau du mercure, puisque l'air au-dessus de nous est limité en hauteur et la quantité d'air autour de la Terre est à la fois assez faible. Il enrichit donc la science de son temps ayant des résultats importants qui nous montrent des chemins nouveaux.

C'est le moment où Pascal a la chance de créer le texte scientifique primordial qui fonde ou bien détermine ce que la méthode scientifique constitue. C'est aussi le moment où son premier désaccord avec les Jésuites a lieu et par conséquent un conflit entre eux commence. Il s'agit donc de la révolution de la physique des fluides puisque grâce à cette expérience, la méthode expérimentale est inventée. En supposant que la loi vérifiée est déjà vraie, il vise à trouver une pensée non intuitive, à l'aide d'une expérience conçue dont le but est la confirmation que la nature fonctionne de cette manière-ci. Mais maintenant, Pascal a besoin d'une montagne et d'un opérateur de confiance à cause des problèmes de santé qui ne lui permettent pas de réaliser son expérience⁵⁹. Il s'occupe des plus infimes détails quant aux conditions de l'expérience étant donné qu'il veut suivre tous les paramètres nécessaires pour la réalisation de son essai.

Contre l'hypothèse de Noël qu'« on en conclut nécessairement des choses contraires aux expériences » et en étant sûr de son fait, Pascal répond : « Je trouve que votre lettre n'est pas moins une marque de faiblesse de l'opinion que vous défendez que la vigueur de votre esprit »⁶⁰. Le physicien n'accepte pas l'idée de la clarté d'une définition comme critère déterminant qui vérifie sa validité. C'est pourquoi, il proclame cette « règle universelle », rejetant chaque conception de l'esprit, car elle ne peut ni remplacer le fait, ni agir contre lui. On a

⁵⁸ J. Attali, *op cit*, p. 436.

⁵⁹ A. Cresson, *Pascal : Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, Paris, PUF, 1956, p. 77.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 80.

besoin donc de la définition des principes et c'est la démonstration de Pascal qui persuade Noël.

Pascal est totalement reconnu par Noël quand, en rédigeant une page d'errata, *Gravitas comparata*, il reconnaît le poids de l'air comme le facteur responsable de la hauteur du mercure dans le tube. De cette façon, Il l'envoie à Pascal et la joint à chaque exemplaire de son livre avec des extraits de sa seconde lettre à Pascal⁶¹ et dans son édition suivante, il change le titre en *Le plein confirmé par les expériences nouvelles*, en admettant l'absence d'exactitude de ses déductions. Plus spécialement, l'aggravation de sa santé l'amène à la reproduction de son traité sans avoir premièrement réprimé les épreuves qui ont besoin de corrections.

Mersenne, Gassendi⁶², Descartes, Huygens⁶³, Bernier⁶⁴ et d'autres cherchent l'explication, l'argumentation de cette expérience. La possibilité du vide n'est ni connue ni acceptée à l'académie Mersenne où l'élite intellectuelle déploie son esprit pour enrichir la science contemporaine. Pour Marin Mersenne, l'expérience de Clermont⁶⁵ mène à l'échec et pour Roberval, la non-existence du vide dans le tube de verre et même la non-existence du vide lui-même a comme résultat le fait que le niveau du mercure reste intact malgré l'altitude. Pour le démontrer, il a l'idée de mettre dans une seringue pour faire le vide une vessie de carpe soigneusement aplatie, mais, à la surprise générale, quand on fait le vide dans la seringue, la vessie se gonfle, et parfois même éclate. Comme l'élasticité des gaz n'est pas une propriété connue, ce phénomène imprévu perturbe tout le monde⁶⁶. Bien que l'expérience de Roberval⁶⁷ ne joue aucun rôle par rapport aux déductions de Pascal, il s'occupera plus tard de celle-ci pour chercher et donner une explication à cette activité. Les Jansénistes et les Jésuites, la relation entre les premiers et Descartes, et la relation entre les seconds et Pascal, constituent un autre critère, définitif on pourrait dire, à part la vie et l'œuvre des deux philosophes afin qu'on comprenne la pièce moderne de Brisville.

⁶¹ A. Cresson, *op cit*, p. 83.

⁶² Pierre Gassendi: Mathématicien et philosophe Français.

⁶³ Christiaan Huygens: Mathématicien et physicien Danois .

⁶⁴ François Bernier: Physicien Français .

⁶⁵ Clermont-Ferrand: Ville située dans le centre de la France.

⁶⁶ A. Cresson, *op cit*, p. 85.

⁶⁷ Gilles Personne de Roberval: Mathématicien et physicien.

C. La philosophie et la théologie chez Pascal.

Si on veut comprendre l'évolution philosophique de Pascal et de son époque, nous devons suivre la théologie chez lui et plus spécialement l'opposition entre les Jansénistes et les Jésuites. Louise de Marillac contribue à l'essai de Vincent de Paul en 1633 qui procède à la fondation des filles de la Charité, auxquelles le Pape Urbain VIII octroie son approbation en 1653. Il s'agit d'un type d'activité nouvelle, non cloîtrée, religieuse dont le but d'existence est le service des pauvres et l'instruction des filles. Ce sont deux causes qui provoquent le débat en France concernant cette doctrine. D'une part, c'est le « roi très-chrétien » qui est l'« oint du Seigneur » et d'autre part, l'abbé de Saint-Cyran, un homme d'exception et qui va justement porter ce débat au cœur du pouvoir en promouvant une doctrine dont il est l'inspirateur, même si elle est signée de la part de Cornelius Jansen⁶⁸. C'est de cette manière que le Jansénisme est né, et devient la nouvelle doctrine dont l'influence dans tous les domaines (la politique, l'économie, la religion et la société) s'épanouit en Europe, et plus spécialement en France, pendant un siècle et demi.

Le jansénisme attire les Pascal à Rouen en 1646, puisqu'ils cherchent le moyen d'échapper aux nécessités du monde contemporain et recourir dans la passivité de l'obéissance. Les gens d'esprit, les juristes, les philosophes et les médecins, les hommes de la religion, les évêques et les prêtres, mais aussi les bourgeois et les nobles, une élite polymorphe, ont besoin de purification et c'est pourquoi ils s'y intéressent plus particulièrement. Le Jansénisme obtient le trait caractéristique de la sévérité excessive, dont il devient le synonyme. On parle d'une sévérité envers soi-même et envers autrui. En même temps, le peuple ne peut plus accepter la pauvreté, qui constitue son quotidien, et il désire se décharger de l'impact de l'élite de l'époque sur sa vie. Par conséquent, le Jansénisme n'est pas une doctrine pour tous. Il fait appel à tous ceux qui vivent la barbarie des mœurs et qui rejettent la centralisation des pouvoirs, n'importe où cela se passe, à Paris ou à Rome⁶⁹.

⁶⁸ J. Attali, *op cit*, p. 100.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 103 – 104.

La duchesse de Longueville, l'ancienne passionaria de la Fronde et la cousine du roi, devient Janséniste. C'est alors qu'elle prend aussi soin des Jansénistes et qu'elle les protège. D'autre part, Saint-Simon écrira que Louis XIV, qui était « suprêmement plein de son autorité, et qui s'était laissé persuader que les Jansénistes en étaient ennemis, qui voulut se sauver et qui, ne sachant point la religion, s'était flatté toute sa vie de faire pénitence sur le dos d'autrui et se repaissait de la faire sur celui des huguenots et des Jansénistes, qu'il croyait peu différents et presque également hérétiques »⁷⁰. Blaise Pascal participe aux luttes des Jansénistes par ses écrits et essaie de renforcer cette société militante. Mais c'est le temps où l'entourage du philosophe disparaît peu à peu puisque son père, sa sœur Jacqueline ainsi que Mersenne, son mentor, sont morts.

En 1556 c'est le moment où Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, meurt. C'est alors où le mouvement des Jésuites présente une puissance de milliers de membres à travers toute l'Europe, phénomène observé depuis le milieu du XVIIe siècle. Les Jésuites se trouvent partout, puisque sauf l'administration de cent cinquante fondations, ils développent leur activité du Paraguay au Canada, en passant par la Chine. En 1603, ils renforcent leur influence en France et c'est en 1643 où ils gèrent cent neuf établissements d'enseignement dont parmi eux le célèbre collège de Clermont à Paris-sur la montagne Sainte-Geneviève-. Quant au reste de l'Église de France, il les craint, mais sans pouvoir les accepter, étant donné qu'ils constituent des agents du pape pour les curés. Plus spécialement, ce sont des conspirateurs dont leur mission n'est rien d'autre que l'instauration d'une sorte de monarchie catholique planétaire qui attire des princes et des riches qui se soumettent à eux. Ce mouvement alors se trouve face au Jansénisme⁷¹. Si on pense qu'un Jésuite est le confesseur du roi en France et l'inspirateur de sa politique, on comprend la force et l'influence de ses membres.

Selon les Jansénistes, les décrets divins se placent au-dessus de tous les autres et Dieu et seulement Lui peut choisir celui qu'il veut sauver, puisque la pénitence n'est pas capable de se substituer à la grâce « justificante », ou même à la grâce « efficace » quand elles sont écartées. Le « pouvoir prochain » est pour

⁷⁰ J. Attali, *op cit*, p. 406.

⁷¹ *Ibid.*, p. 244 – 245.

l'homme, qui suit les commandements afin de les réaliser. De cette manière, la Compagnie ou Société de Jésus et les Jansénistes se trouvent face les uns aux autres et le conflit entre les deux groupes commence. C'est en 1650, où les deux mouvements non seulement expriment leurs différences, mais se comportent comme des adversaires en ce qui concerne la religion, ayant leurs « partisans » qui se battent pour leurs droits. Même le roi exprime quel camp il soutient et c'est pourquoi les Jésuites se trouvent à avoir à leur disposition à la fois le support du monarque, mais aussi d'énormes moyens matériels⁷².

Leur opposition se développe progressivement et c'est en 1649 où les Jésuites décident d'abattre le livre de référence des Jansénistes, l'*Augustinus*, en le présentant comme l'ennemi de l'Évangile et de l'enseignement de saint Augustin lui-même. N'oublions pas que pendant environ un siècle et demi, ils essaient de découvrir et vérifier l'existence ou pas d'idées en question dans l'*Augustinus*, bien qu'ils soient sûrs de leur présence. Ils ont comme objet le rejet de cet ouvrage et de ses adhérents, en les considérant comme des hérétiques et par conséquent essayant de mettre fin au Jansénisme. D'autre part, les Jansénistes n'acceptent pas cette thèse. De cette façon, ce sont deux camps qui s'opposent, ceux qui prétendent qu'elle y existe et qui tiennent pour une adaptation de la religion aux nouvelles libertés, et les autres qui ne la reconnaissent pas et soutiennent le maintien de la toute-puissance de Dieu⁷³. Les Jésuites soutiennent la liberté d'action de l'homme, les Jansénistes soutiennent la liberté divine. Les Jésuites respectent la fonction des confesseurs, mais les Jansénistes considèrent la fonction des directeurs de conscience comme la plus appropriée. Les Jésuites tentent de mettre des limites quant à la définition du champ du péché mortel bien que les Jansénistes non seulement ne l'acceptent, mais désirent l'enrichir. Toute cette situation met en péril la stabilité de la société de la France qui subit l'impact de cette confusion. Le 9 mai 1654, l'*Augustinus* n'est pas finalement interdit et les évêques de France se félicitent de la décision papale.

Jean-Claude Brisville va utiliser tous ces éléments pour mettre en place « le duel » rhétorique de ses deux personnages. Il considère qu'il y a deux principes

⁷² J. Attali, *op cit*, p. 244 – 245.

⁷³ *Ibid.*, p. 249.

que tous les auteurs doivent suivre. C'est le conflit d'une part et l'évolution des personnages d'autre part. Quant aux conflits dans les romans, il y a l'intermédiaire d'une narration ou de deux monologues parallèles qui se développent sans la nécessité d'une opposition entre les deux héros. Le théâtre a aussi besoin de ce conflit qui doit se développer dès les premières lignes. Quant à l'évolution des personnages, il faut qu'ils représentent des évolutions dès le début, en s'opposant. L'exemple de Corneille et Racine, c'est-à-dire le conflit populaire cornélien, constitue un élément fondamental de la culture française, que Jean-Claude Brisville adopte aussi et promeut, en le systématisant dans son œuvre- son dialogue de deux héros-philosophes du XVIIe siècle, ce qui nous permet de pouvoir y utiliser la méthode de Goldmann.

Descartes face à Pascal dans la pièce de Jean-Claude Brisville.

A. Compte-rendu de la pièce.

Si nous présentons d'abord brièvement la pièce, c'est pour pouvoir mieux approfondir par chaque entretien respectivement sur les deux philosophes-héros, en utilisant la méthode structuraliste génétique. La pièce est un dialogue créé par Brisville entre les deux hommes à partir d'une véritable rencontre dans le couvent Saint- François. Ils ont passé une journée ensemble à discuter à huis-clos dans un couvent de l'ordre des Minimes où le Père Mersenne avait prêté une cellule à son ami Descartes.

Cette pièce a pour but de composer un dialogue qui ne met pas seulement en opposition les deux philosophes et physiciens mais les deux grands esprits en ce qui concerne leur mode de vie et leurs caractères. C'est un dialogue dans lequel il y a d'un côté le rationalisme et de l'autre côté la foi et le cœur. Descartes défend la raison et le doute scientifique, Pascal prône la certitude Divine devant laquelle toute recherche humaine se révèle sans valeur.

Au début de la pièce, on voit Descartes qui est seul dans une cellule dans le couvent des Minimes. Il regarde par la fenêtre et ensuite il reconstitue le lieu de rencontre avec Pascal. Un décor utile, une table et deux chaises qui vont permettre aux deux génies de se faire face. Pascal entre dans la cellule et salue Descartes. Pascal exprime son admiration envers Descartes et Descartes fait la même chose.

Dans un premier temps, leur dialogue commence par une question posée par Pascal. Il demande à Descartes pour quelle raison il n'apparaît pas souvent à Paris. Le philosophe explique que le monde accorde de l'importance surtout à son apparence et pas à son esprit. Il n'aime pas être considéré comme un animal exotique. Dans un deuxième temps, leur entretien touche les sujets de l'isolement et de la solitude, ce sont deux notions avec lesquelles Descartes est réconcilié. Pascal est impressionné par le fait que la gloire est une charge inutile pour Descartes, il ne la désire pas. On peut observer que les deux hommes comprennent d'une manière différente la notion de la reconnaissance. Pascal

cherche la reconnaissance mais Descartes y est indifférent. Il lui explique que quand il avait son âge, il cherchait la reconnaissance. Mais maintenant il préfère la conversation des personnes qu'il estime. Il s'avance masqué et regarde le monde en prenant de la distance mais aussi avec humour. Pascal dit qu'il préfère partager la vérité et ses idées avec les autres. Au contraire, Descartes soutient ses idées et c'est pourquoi il est éloigné de l'angoisse de la reconnaissance, être libre de ne rien faire. La conversation continue avec Descartes qui ajoute que le loisir est un grand bonheur parce que l'esprit travaille sans effort.

Ensuite, Descartes exprime son intérêt sur l'œuvre de Pascal le vide, car il a été préoccupé par son contenu. Pascal trouve l'occasion et il demande sa permission de lui envoyer un exemplaire de son œuvre. Grâce au voyage de Descartes à Stockholm, invité par la reine Christine, Pascal se demande comment Descartes, un homme si libre, choisit de s'adapter aux habitudes et aux principes d'une cour royale. Descartes considère que la constatation de Pascal pourrait être une source d'enseignement. De surcroît, Descartes répond à la préoccupation de Pascal en ce qui concerne ses déplacements constants et son refus de s'installer à un lieu pour le reste de sa vie. Descartes lui explique qu'il préfère la solitude, le silence et l'invisibilité parce qu'il peut réfléchir librement. Pascal constate que la pensée pour Descartes est le ressort de toute vie. Descartes avoue qu'il jouit en observant le trajet de sa pensée. Après un conseil un peu simpliste du philosophe à Pascal, concernant son sommeil, Pascal exprime sa déception à cause du déroulement de leur conversation.

A la suite de leur entretien, Descartes essaie de parler du *Vide*, l'œuvre de Pascal, mais ce dernier dit qu'il ne veut pas consacrer son temps à la science parce qu'il pense qu'il y a des choses plus essentielles qu'elle. Il ajoute qu'il a consacré beaucoup de temps sur elle et ses recherches le déçoivent. Il pense que la science ne nous dit rien sur Dieu. Il souligne que la science conduit l'homme à l'incertitude et à l'orgueil. Donc, Pascal a abandonné la science pour se consacrer entièrement à sa foi, dans l'inconfort et l'angoisse.

Descartes est contre son point de vue et il répond que, par la science, on peut connaître l'œuvre de Dieu. Comme Pascal exprime très intensément ses opinions, Descartes essaie de le calmer. Il lui explique qu'il pense différemment

de lui, parce qu'il arrive d'un pays, de la Hollande, et plus précisément d'Amsterdam, où ils parlent paisiblement de Dieu. Pendant le déroulement de la conversation, il est clair que les notions de la foi et de Dieu jouent un rôle important dans la vie et la pensée de Pascal.

La conversation des deux hommes continue à se dérouler sur la rencontre de Pascal avec deux hommes importants qui sont revenus sur le chemin de la foi. Descartes essaie de réintroduire la science dans la discussion en utilisant comme exemple un calcul mathématique, $3 \times 2 = 5$, pour prouver à Pascal que les mathématiques (la science) sont source de certitude. Mais, Pascal continue à soutenir que l'homme peut avoir la même ignorance malgré ses connaissances. Pour lui, la science et les mathématiques sont impuissantes devant l'infini et la mort et ils ne font qu'accroître notre ignorance. Descartes s'étonne comment un homme comme Pascal, un scientifique, rejette la science. Pascal lui explique qu'il a utilisé la science comme un antidote pour échapper à son ennui, son inquiétude et sa dépression. Durant la conversation, nous suivons les différentes opinions des deux interlocuteurs concernant la science et Dieu. Descartes ne peut pas comprendre pourquoi Pascal accuse les sciences et Pascal lui demande ce que les sciences ont enseigné aux hommes. Pascal soutient que Dieu est notre séjour, on est heureux quand on est près de lui et on se sent mal quand on est loin de lui. Seule la religion peut donner des réponses et non la science. Descartes pense, au contraire, que la science et la pensée peuvent donner des réponses. Cependant, Pascal remarque que l'éternité et l'infini ne s'insèrent pas dans les nombres. Voilà ce qui provoque sa peur. Descartes lui explique que par l'esprit on peut arriver à surmonter notre peur. Il ne s'intéresse qu'à étudier les opérations de son esprit. Il ajoute que ces opérations de sa pensée, c'est le plus grand plaisir pour lui. Toutefois, Pascal soutient qu'un vrai Chrétien ne peut trouver la paix qu'en Jésus-Christ. Le reste c'est de l'orgueil. Descartes est plus tolérant et il pense que l'homme peut combiner les deux, la science et la foi en Dieu. Il affirme qu'étant de la même religion que Pascal, il ne lui suffit pas de croire, il veut savoir. Quelqu'un peut être un bon Chrétien et aimer aussi la science.

Entre les deux interlocuteurs, il y a un conflit concernant la foi et Dieu. Pendant la conversation, Pascal devient de plus en plus passionné et intraitable,

comme Descartes dit et il exprime vivement ses opinions, il est absolu en ce qui concerne le sujet de Jésus-Christ. Au contraire, Descartes essaie de maintenir leur conversation à un niveau plus calme et il est plus souple, constatant qu'ils ne voient pas avec les mêmes yeux Dieu. Pascal déclare très clairement qu'il n'a pas confiance à la raison. Descartes lui avoue qu'il a fait trois rêves qui l'ont conduit à la création de sa *Méthode* et ces rêves ont été envoyés par Dieu.

A la suite, ils touchent le sujet de la mort, chacun de sa perspective. D'une part, Pascal soutient que le vrai plaisir et la vraie satisfaction existent dans l'éternité. D'autre part, Descartes pense que tandis qu'on sait qu'on va mourir, cela ne nous empêche pas de vivre et de penser. Il fait confiance en Dieu. Et il ajoute que tant qu'il pensera, il sera. La mort et l'éternité sont des sujets inexplorés. Donc, il y a aussi un conflit entre la raison et le sentiment, puisque Descartes met en avant la raison mais Pascal soutient le sentiment et le cœur. Il constate qu'ils existent des sujets qu'on ne peut pas les approcher comme la misère de l'homme. Descartes lui raconte une histoire dans laquelle il décrit comment il a senti la plus affreuse douleur pour lui prouver que la souffrance est inhérente à la condition humaine. Nul ne peut y échapper. Cette histoire concerne la mort de sa fille. A propos de l'histoire de Descartes, Pascal raconte une autre concernant la construction de sa machine arithmétique qui aiderait son père. Et il a mentionné un homme qui pleurait mais Pascal ne lui a pas donné de l'attention. Descartes ajoute qu'il y a des personnes qu'on ne voit pas parce qu'elles n'appartiennent pas à notre milieu.

Pascal pense que Dieu envoie sa Grâce aux hommes qui sont capables de l'avoir et que le salut de l'homme dépend de la puissance divine. Descartes est contre l'opinion de Pascal et il ajoute que le Chrétien, par sa foi, se découvre exalté dans sa raison, dans son activité terrestre. Dieu l'a fait libre.

Quand Pascal demande à Descartes de signer avec lui une lettre de soutien concernant un professeur de Théologie, Antoine Arnauld, qui est menacé par les Jésuites et qui risque d'être emprisonné à cause de ses œuvres, Descartes refuse de signer puisqu'il connaît seulement l'un des deux côtés et il n'a pas de connaissance globale sur le sujet. Il affirme qu'il estime l'homme, mais n'approuve pas sa foi. Il rappelle à Pascal tout ce qu'il a mentionné auparavant

sur le salut de l'homme par la Divine Providence. Mais Pascal explique qu'il s'est référé au salut de l'âme. Ensuite, leur entretien se concentre sur la science de la Théologie. Pendant leur conversation, Pascal soutient qu'il est pour les Jansénistes et contre les Jésuites. Descartes n'est pas d'accord. De plus, il dit que Dieu se trouve dans chaque personne. Mais comme chaque personne est différente de l'autre, chacun peut comprendre Dieu d'une manière différente. Il estime que la science de la Théologie ne donne pas de réponses claires à toutes les questions et chaque homme agit différemment face à la situation qu'il affronte. Pascal continue la discussion sur A. Arnaud mais Descartes répond qu'il ne va pas signer la lettre.

Soudain, Pascal ne se sent pas bien et leur conversation se tourne vers sa santé fragile. Descartes lui donne quelques conseils mais Pascal admet qu'il préfère avoir mal, souffrir et ne pas se soigner parce que, de cette manière, il s'approche du Jésus-Christ, et voilà ce qu'il aime. Descartes dit qu'il préfère la santé, il a accepté et il s'est réconcilié à l'idée de la mort. Il est plus âgé que Pascal mais il a une bonne santé, il jouit des plaisirs de la vie et il travaille avec plaisir. Au contraire, Pascal, tout en étant deux fois plus jeune que lui, est malade, fiévreux, et, comme il est épris d'absolu, il est angoissé par la mort et hanté par le salut de son âme.

Ensuite, Descartes reproche à Pascal son comportement et ses actions face au Frère Saint-Ange, un Capucin, qui a été obligé de s'enfuir loin de cette province à cause d'une accusation que Pascal a lancée contre lui. Au début, Pascal justifie son action mais après il admet que sa décision n'était peut être pas correcte et qu'il a été influencé par quelques amis, les Jansénistes, qui ont les mêmes opinions que lui en ce qui concerne les mystères et le respect que chaque Chrétien doit leur attribuer. Leur discussion aboutit sur les Jansénistes et les Jésuites. Descartes soutient encore une fois que chacun devrait pouvoir penser à l'aise et dire ce qu'il pense. Il dit qu'on trouve ce qu'on veut dans l'Écriture et il fait la critique aux personnes qui vont au désert pour éviter les tentations au cas où elles se présenteraient pour être sauvées d'elles. Mais Pascal est absolu et il estime qu'ils font cela pour leur salut. Descartes lui rappelle que ces personnes quand ils sont partis, elles n'ont pas soutenu leur Prince. Et il serait déçu parce qu'elles ne travaillent pas pour la prospérité et la

grandeur du royaume. Pascal conteste l'opinion de Descartes en disant que le pouvoir du Prince ne peut pas sauver l'homme du mal et de l'enfer.

La dispute entre les deux philosophes continue. D'une part, Descartes pense qu'on est ici pour vivre du mieux que l'on peut et il faut s'aimer un peu. D'autre part, Pascal pense que Dieu nous a créés pour lui et sans lui nous ne pouvons rien. Il y a, encore une fois, un conflit entre la raison - la liberté de pensée (Descartes) et le sentiment- la foi (Pascal). Pascal ne peut pas consentir à la condition humaine et Descartes lui dit que c'est sa faute. Descartes explique à Pascal qu'il n'est pas plus fort que lui et il admet que, par prudence, il n'a pas publié son ouvrage sur le fait que la Terre tourne autour du Soleil parce qu'il ne voulait pas avoir de problèmes avec l'Eglise comme Galilée. Descartes pense que l'Eglise peut provoquer assez de problèmes parce qu'elle est puissante et soupçonneuse. Avant de se quitter, malgré les différences entre ces deux hommes, Descartes confie son œuvre à Pascal pour qu'il continue ce qu'il a commencé. Pascal continue à déclarer qu'il se trouve dans une ignorance terrible et qu'il ne connaît rien. Descartes essaie de le convaincre qu'il est un homme capable et il attend de Pascal qu'il accomplisse sa recherche scientifique, lui prêtant une espérance de vie supérieure à la sienne. Mais Pascal n'a pas emporté les documents qui lui auraient permis d'achever les travaux de son aîné.

La pièce finit avec l'opposition radicale entre les deux philosophes. Les deux héros s'écoutent sans vraiment s'emporter, et sachant qu'ils ne parviendront pas à convaincre l'un l'autre parce que leur façon de penser est totalement contraire. Il n'est pas dans leurs intentions de chercher à gagner un combat sur leurs points de vue philosophiques. Pascal pense que son talent a des limites, qu'il ne peut pas le pousser plus loin mais Descartes dit qu'il veut acquérir des connaissances et il pense que l'homme doit présenter sa réflexion et que chacun peut l'utiliser comme il veut. Il conseille à Pascal d'utiliser son esprit pour la science et de ne pas la combattre. Finalement, Descartes lui rappelle que l'Univers est fonction de la mesure et du nombre et lui propose de travailler sur cette certitude. Pascal refuse sa proposition parce qu'il a besoin d'une seule réponse, celle de la vérité. Descartes va vers Pascal et lui serre la main, Pascal lui dit qu'ils vont peut-être se rencontrer dans l'avenir. Descartes reste seul dans

la cellule soufflant la bougie qui illuminait « l'espace théâtral » au XVIIe siècle et pour indiquer aux spectateurs la fin de la pièce.

B. Jean-Claude Brisville et sa production théâtrale.

Fils d'un industriel, Jean-Claude Brisville commence à travailler au journal *Libération*, comme journaliste littéraire, par la suite il coopère avec *Hachette* et en 1957 il écrit la première étude sur Albert Camus. Il écrit aussi des essais, des romans, des récits et des pièces de théâtre. *Le fauteuil à bascule*, pièce satirique, raconte l'histoire d'un directeur d'édition qui s'oppose à son patron après avoir été licencié. Par cette pièce, il est évident que Brisville règle ses comptes avec le milieu de l'édition. Est-ce son licenciement du *Livre de Poche* qui la lui inspire ? Ce qui est sûr, c'est que cette pièce remporte un grand succès au *Petit Odéon* et au *Théâtre de l'Europe-Petit Odéon*. Après quelques échecs avec d'autres créations, il reprend le procédé du dialogue entre deux personnages, incarnant chacun une cause, qui s'oppose à l'autre et ainsi il aboutit à la pièce *L'entretien de M. Descartes avec M. Pascal le jeune*, mise en scène en octobre 1985 par Jean-Pierre Miquel. Il arrive à être chevalier de la Légion de l'honneur et officier des Arts et des Lettres⁷⁴.

C'est la philosophie de Descartes et de Pascal, qui non seulement séduit mais aussi motive Jean-Claude Brisville pour la réalisation de sa pièce théâtrale. Le point le plus exigeant de son essai est la combinaison ou bien la coexistence et la communication des deux héros, dont la vie peut être examinée de la manière la plus efficace par son œuvre. L'Histoire joue ici un rôle primordial puisqu'elle l'aide à découvrir des aspects de leur vie qui expliquent et justifient leur mode de pensée, leur action ou même leur réaction, ainsi que leur vision du monde qui est la vision tragique.

Il y a une lettre de Descartes à un de ses amis, dans laquelle Descartes affirme que la perte de son enfant est le plus grand chagrin que la vie lui ait donné : « Je ne suis pas de ceux qui pensent que les larmes n'appartiennent qu'aux femmes »⁷⁵. Plus spécialement, Brisville découvre que, quand Descartes s'est installé à Amsterdam, il s'est marié à une servante, avec laquelle il a eu une petite fille qui est morte d'une épidémie de variole à l'âge de sept ans. Ayant donc

⁷⁴ François Busnel, Entretien avec Jean-Claude Brisville, L'Express, Paris 2006, consulté le 17-02-2019, disponible sur : https://www.lexpress.fr/culture/livre/entretien-avec-jean-claude-brisville_811051.html

⁷⁵ G. Rodis-Lewis, *op cit*, p. 286.

examiné de manière approfondie toute l'histoire, Brisville utilise des événements comme le précédent, car la phrase mentionnée par le philosophe du rationalisme, intrigue notre auteur. Par conséquent, l'auteur enrichit l'*Entretien*, en utilisant même ce témoignage qui le motive à faire des recherches détaillées sur les biographies de Descartes et de Pascal. Ces détails nous poussent nous aussi à analyser et à présenter les personnages de la pièce. Le philosophe américain Allan Bloom a évoqué ces modèles avec nostalgie :

« Descartes et Pascal indiquent aux Français quels sont leurs choix. Ils leur fournissent une perspective particulière et clairement définie quand se posent les problèmes éternels de la vie. Ils tissent le tissu des âmes. [...] Descartes et Pascal représentent un choix entre la raison et la révélation, entre la science et la piété, et de ce choix découle tout le reste. L'une et l'autre de ces visions totales se présentent presque toujours à l'esprit d'un Français lorsqu'il réfléchit sur lui-même »⁷⁶

De cette manière, Descartes représente l'explication logique en ce qui concerne Dieu, en Lui attribuant une essence de rationalité. D'autre part, Pascal, bien qu'il appartienne lui-même à l'élite intellectuelle du siècle, représente l'effort d'expliquer la présence de Dieu. Par conséquent, le peuple et les individus peuvent se définir selon ces deux représentants, quant au sujet de Dieu.

Jean-Claude Brisville procède à la rédaction de *L'Entretien entre M.Descartes et M.Pascal le jeune*, car il s'inspire, comme d'autres auteurs, par la rencontre des deux philosophes «aux Minimes». C'est Baillet qui nous informe sur le retour de Descartes à Paris. Quand Descartes apprend les problèmes de santé de Mersenne-provoqués par un chirurgien qui lui a coupé une artère, il va à Paris pour visiter le malade et voilà maintenant l'opportunité d'une rencontre du philosophe avec Pascal.

En effet, on se renseigne sur deux visites de Descartes, le lundi et le mardi, selon la lettre écrite au soir du mercredi 25 septembre par Jacqueline Pascal⁷⁷, à leur sœur Gilberte. Il va alors chez les Pascals, quand ils se trouvent encore à Rouen, à leur logement parisien de la rue Brisemiche. C'est le moment où Blaise Pascal a besoin de consulter des médecins. Affaibli, il ne peut pas aller chez Descartes, rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, bien qu'il le lui demande. C'est

⁷⁶ G. Rodis-Lewis, *op cit*, p. 294.

⁷⁷ M. Le Guern, *Les lettres de Jacqueline Pascal, Dan revue d'histoire littéraire de la France*, 2003/2 (vol 103) ,p .267-273.

pourquoi Descartes, qui est plus âgé que Pascal, décide de le rencontrer, malgré son mécontentement⁷⁸.

Le 23 septembre 1647, à 10 heures du matin, Descartes visite Pascal, qui le reçoit avec Jacqueline et Roberval. Ils discutent pendant trois heures. « Ensuite on se mit donc sur le vide », en exposant sans doute des expériences de Rouen. Pascal avait de la peine à parler, Roberval discutait « avec un peu de chaleur » et Descartes « avec un peu d'aigreur »⁷⁹. Quand on lui demande ce qui entrait dans la seringue qui entrait dans la seringue lorsqu'on en vidait le liquide, « avec un grand sérieux », répond Jacqueline, réduisant la réaction ironique des assistants due au fait qu'il s'agit d'une femme incapable de comprendre la science d'après eux et la société. Pourtant pendant cette rencontre, Pascal fait la présentation de sa machine d'arithmétique et de sa seringue à faire le vide. C'est ici où Roberval prend la parole à la place de Pascal, qui est très fatigué, demande à Descartes de donner des explications et son opinion sur l'expérience de Torricelli. Selon Descartes, c'est la « matière subtile » qui, occupant de l'espace dans l'air ambiant, emplace le mercure dans le tube, par des « mouvements circulaires ». C'est pourquoi le vide n'existe pas en effet. De cette façon, la « matière subtile » ne peut pas se trouver dans une chambre hermétiquement close et, par conséquent, l'expérience de Torricelli n'a pas de résultats. Comme on a déjà mentionné, Pascal préfère ne pas parler, étant donné qu'il n'a pas encore toutes les preuves dont il a besoin pour qu'il soutienne son raisonnement. Une dispute entre Descartes et Roberval éclate. Enfin, allant déjeuner dans le même quartier que Roberval, Descartes « l'emmena dans un carrosse où ils étaient tous les deux seuls, et là ils chantèrent goguette, mais un peu plus fort que jeu »⁸⁰. En posant des questions sur sa maladie, Descartes veut confirmer que Pascal confronte vraiment des problèmes de santé. Bien que Pascal veuille ne pas exposer sa condition à quelqu'un qu'il ne connaît pas très bien, Descartes constate l'aggravation et c'est pourquoi il lui propose qu'il doive de se reposer. Il s'agit donc d'une rencontre, grâce à laquelle Descartes visite un homme dont même le silence attire son intérêt. Le philosophe visite encore une fois Pascal le lendemain matin, car ensuite il voyage pour retourner en Hollande. Dès ce

⁷⁸ A. Cresson, *op cit*, p. 98.

⁷⁹ G. Rodis-Lewis, *op cit*, p. 249.

⁸² *Ibid.*, p. 250.

moment-là, Descartes commence à tester un tube à mercure dans sa chambre et à prendre des notes sur les variations de la hauteur de la colonne métallique selon le temps qu'il fait.

Si Brisville s'inspire des deux philosophes pour sa pièce et n'incorpore pas les deux autres personnages, la sœur de Pascal, Jacqueline, et Roberval, le mathématicien et physicien, présents pendant la rencontre de Descartes et Pascal, c'est parce qu'il souhaite souligner l'opposition des deux grands génies au niveau des arguments et de leur vision philosophique. Toutefois, l'influence du mathématicien mais surtout celle de Jacqueline sur Pascal nous a permis de présenter leurs idées aussi. Pour comprendre le rôle de Jacqueline, une femme, une écrivaine de cette époque-là, on doit donc souligner le fait suivant. L'admiration autour de la personnalité de Blaise va totalement de pair avec celle de sa sœur. Tous les deux enfants jouent un rôle essentiel sur l'évolution de leur père, du président Pascal. C'est son fils qui lui offre aussi bien qu'à ses adeptes un élément supplémentaire de son excellence. Il s'agit de son œuvre *L'Essai pour les coniques* en 1639. En effet, c'est le père Mersenne qui propose sa lecture à Descartes, en recevant la réponse suivante : « Je ne trouve pas étrange, écrit-il (avant d'avoir lu le traité), qu'il y en ait qui démontrent les coniques plus aisément qu'Apollonius, car il est extrêmement long et embarrassé, et tout ce qu'il a démontré est de soi assez facile. Mais on ne peut bien proposer d'autres choses touchant les coniques qu'un enfant de seize ans aurait de la peine à démêler »⁸¹. De cette façon, Blaise devient le récepteur de ces premières attaques, étant critiqué ou peut-être jaloué, par Descartes. En 1640, Jacqueline Pascal et sa « Conception de la Vierge » lui apporte le prix des Palinods et c'est le moment où le grand Corneille exprime des remerciements à cette jeune fille, qui est absente pour recevoir son prix.

Ce que Descartes et les autres ignorent, c'est que les deux enfants complètent l'un l'autre quant au génie en exerçant leur activité côte à côte. Jacqueline fait preuve d'un esprit bruyant comme son frère et elle déploie son talent, pas dans le domaine de la science mais dans celui de l'écriture et plus spécialement de la poésie. C'est en 1638, à l'âge de treize ans où elle commence

⁸¹ F. Mauriac, *op cit.*, p. 38-39.

à s'exprimer, poussée pas par l'amour, mais par l'ambition. C'est l'époque où la Reine est enceinte⁸². Il s'agit alors d'une grossesse qui attire l'attention de toute la France. De cette manière, la jeune fille crée un sonnet présenté à Sa Majesté sur sa grossesse, en lui offrant aussi une épigramme «sur le mouvement que la Reine a senti de son enfant»⁸³. Malgré sa jeunesse et sa simplicité, la Reine les juge comme des petites merveilles. Toutes les passions tiennent leur place et même la vanité de la gloire se présente chez chaque personne, mais Jacqueline les met à l'écart. En même temps, elle sent la grandeur de la reconnaissance de son frère et c'est pourquoi elle sent que c'est son devoir de montrer son tempérament. De cette manière, elle doit exceller. C'est aussi son frère qui lui présente des savants desquels il est parfois reconnu ou même admiré, fait qui amène la jeune fille à savoir gérer l'admiration.

En septembre 1638, au commencement de sa reconnaissance, où la fille Pascal crée sa réputation et reçoit les premiers traits de gloire, elle est frappée par la petite vérole et, par conséquent, elle est défigurée. En face du danger, Étienne Pascal ne s'occupe de rien d'autre que de sa fille et il s'installe même dans sa chambre⁸⁴. Elle se trouve près de la mort et c'est ici où Jacqueline se rend assez capable de gérer des maladies. A l'âge de treize ans, bien qu'elle entende parler d'amour, elle n'a pas encore aimé. Ce n'est pas une fille naïve, mais innocente, sans prendre en considération le danger de sa maladie et le degré de gravité. Elle tient tant de qualités d'esprit pour qu'elle puisse exercer sa séduction, sans utiliser d'autres moyens comme la beauté passée de son visage. A l'âge de dix-huit ans, Blaise, doit souffrir, épuisé de travail par son père aveugle. C'est alors la jeune Jacqueline qui triomphe à travers une victoire spéciale et différente de celles de l'époque puisque elle réussit à obtenir du Cardinal non seulement le pardon de son père, mais aussi un redoublement de faveurs⁸⁵.

Le XXe siècle reçoit cette pièce avec un grand engouement puisque ce ne sont pas seulement deux philosophes qui s'opposent au niveau des idées mais aussi deux êtres humains avec leurs particularités et faiblesses: Descartes,

⁸² F. Mauriac, *op cit.*, p. 21.

⁸³ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 30-31.

rationaliste, bon viveur, Pascal, maladif, mystique, glorifiant la souffrance et la mort. La raison s'oppose au sentiment, la science à la foi et chaque dialogue reflète les problèmes de notre temps.

C. L'entretien des deux philosophes.

Dans cet entretien, nous suivons les idées lancées par chacun des deux philosophes et nous allons les présenter par ordre thématique : les Jansénistes ≠ les Jésuites et leur aspect politique, Dieu et la vérité divine ≠ la science et le rationalisme, le mode de vie des deux philosophes.

La rencontre de Descartes et de Pascal a eu lieu au moins à deux reprises d'après les renseignements de l'époque. Mais la seule différence entre la réalité et la pièce présentée par Brisville est que pendant cet entretien du XVIIe siècle il y a encore deux personnages présents : la sœur de Pascal, Jacqueline, et Roberval. Si sa sœur est présente, c'est parce que le philosophe est étroitement liée et soutenu par elle. Roberval, philosophe aussi, aide Pascal, malade et fatigué. C'est lui qui répond aux questions de Descartes qui l'arrête et décide de revenir un autre jour afin de pouvoir discuter avec Pascal. Si Brisville ignore les deux personnages mentionnés, Jacqueline et Roberval, c'est parce qu'il souhaite mettre l'accent sur l'opposition et la différence des deux philosophes. En se basant sur la théorie de Goldmann, soulignons-nous le caractère différent de Descartes qui reflète la raison, qui aime voyager et « vivre ». Cependant, Pascal cherche la certitude dans la religion, c'est-à-dire en Dieu et il est d'une constitution très faible.

Le Jansénisme, en général, et la pensée tragique de Pascal en particulier constituent une réalité éphémère, sans avenir, bien qu'elle se caractérise par l'esprit dialectique dont l'objet est l'approfondissement de la recherche de l'être humain. Plus spécialement, il se trouve que la pensée Janséniste s'est répandue dans deux groupes sociaux parfaitement circonscrits : quelques figures de la grande aristocratie et les milieux des officiers- membres surtout des Cours souveraines- et des avocats⁸⁶. De cette façon, le rationalisme dogmatique de Descartes gagne du terrain en France, pendant le XVIIe siècle et c'est pourquoi le tiers état, la classe qui gagne aussi du terrain dans la société, reflète sa philosophie à travers lui.

⁸⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, op cit, p.128.

Selon Pascal, la raison et le péché originel composent l'homme et le complètent comme une unité. Bien que les deux philosophes influencent l'un l'autre, ils s'opposent aussi l'un à l'autre. Blaise est bien conscient de la condition humaine c'est pourquoi il observe la réalité et fait ses recherches afin de l'améliorer, dans toute la mesure du possible. Il reconnaît l'absence ou bien la perte du vrai bonheur, ce qui reste bien fort dans sa réflexion, sans pouvoir l'oublier en le mettant à l'écart. C'est ici Jacqueline qui continue à déterminer son existence entière, puisqu'il pense à elle incessamment. C'est l'unique amie sur laquelle son âme s'appuie et il est sûr qu'elle garde ses réflexions et ses inquiétudes sans vouloir profiter de lui⁸⁷. Malgré la force de son esprit, il préfère se confier à une jeune cloîtrée ; sa sœur, qui le soutient toujours et qui lui montre quel chemin il doit suivre sur n'importe quelle décision qu'il doit prendre. La jeune cloîtrée possède le pouvoir de jouer le rôle du guide pour Blaise qui a l'esprit mais il a aussi besoin d'être dirigé vers les meilleurs choix de vie. C'est seulement la pureté intacte de Jacqueline qui peut le faire. Ayant comme point de départ le fait que Dieu prend soin de ceux qu'il aime, le Raisonneur, le Géomètre, le Janséniste se met à l'écart et se tourne vers Dieu. Il a à sa disposition sa raison et il est déchargé de la matière, c'est-à-dire de toute chose qui lui alourdit la vie. Par conséquent, il reste calme et il espère. L'espoir est la vertu ou bien la qualité que ses maîtres lui ont enseignée et c'est pourquoi il attend patiemment et il cherche la Grâce qui est en effet son ambition ultime⁸⁸. C'est peut-être la raison à cause de laquelle il aboutit à l'insuffisance humaine des sciences à la fin de sa vie⁸⁹.

Si Pascal insiste sur les mathématiques, c'est parce qu'il a suivi l'évolution de son père. A l'âge de vingt-quatre ans, Blaise Pascal examine son comportement appliqué quant au champ de la science et il remarque l'analogie entre le sien et celui d'autres qui s'occupent du champ de la religion⁹⁰. Au moment où il observe et analyse la physique, le clergé soutient les mystères de la Foi. Etant donné que la vérité religieuse est déjà connue, la raison n'est rien d'autre que le moyen, c'est-à-dire l'outil, pour qu'on l'utilise pour mieux vivre. Pour

⁸⁷ F. Mauriac, *op cit*, p. 136.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 140.

⁸⁹ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.199.

⁹⁰ F. Mauriac, *op cit*, p. 125.

Pascal, le christianisme est en effet vrai parce qu'étant constitué d'un ensemble d'affirmations paradoxales et en apparence absurdes, constitue la seule religion qui admet le caractère paradoxal et en apparence incompréhensible de la condition humaine⁹¹. C'est pourquoi, les principes de la raison sont nécessaires à notre religion. Le jeune homme considère que le mensonge et le péché existent chez chacun, puisque l'homme dès sa naissance hérite du péché. De cette façon l'amour de Dieu envers l'être humain, est le bien, c'est-à-dire l'antipode contre le mal déjà mentionné. Dieu se trouve derrière le bien que chacun de nous fait, mais les seuls responsables du péché ce sont nous-mêmes. Pascal croit à la prédestination et il lui reste un seul espoir parce qu'il considère que chaque être est une partie d'un tout et l'un influence l'autre et c'est Dieu qui représente le tout, en offrant le cœur et sa Grâce toute-puissante⁹². Il croit aussi qu'il a besoin de Dieu. C'est Celui qui détermine son existence dans la nature en général. Le Jansénisme gagne du terrain grâce à ceux qui embrassent la vérité de son enseignement ; c'est là où la Grâce joue un rôle primordial et c'est en effet un mode d'expression de l'amour de Dieu.

Malgré son caractère dialectique, malgré sa profondeur et son acuité, la pensée tragique de Pascal restera, comme le Jansénisme dans son ensemble, un phénomène passager et sans lendemain⁹³. C'est le moment où la Grâce permet à Pascal d'avoir un moment de détente, et lui donne également un peu de temps à sa disposition pour qu'il affronte aux nombreuses situations. Plus spécialement, après une petite pause de repos, il faut qu'il gère la mort de sa sœur bien-aimée et la dispute avec ses anciens amis, qui l'amène à perdre ses dernières attaches humaines et à perturber la sérénité du génie révolté. Jusqu'un peu avant sa mort, il arrive à se transformer en un pauvre ou même en un simple enfant, qui n'a rien et qui est déchargé de son impact spirituel. C'est l'époque où le Port-Royal en collaboration avec les grands-vicaires procède à la distinction du droit et du fait⁹⁴. Il s'agit d'un mandement qui, malgré l'enthousiasme de la majorité des Jansénistes, provoque la réaction de ceux qui ne l'acceptent pas. Par conséquent, les signatures s'accumulent et c'est maintenant où les

⁹¹ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.340.

⁹² F. Mauriac, *op cit*, p. 130.

⁹³ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.250.

⁹⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 209.

religieuses de Port-Royal, et plus spécialement celles des Champs, doivent affronter cette nouvelle réalité. C'est maintenant où l'une d'elles va mourir et il s'agit de la Sœur Sainte-Euphémie, la sous-prieure et maîtresse des novices de Port-Royal des Champs, c'est à dire Jacqueline Pascal.

Grâce au Port-Royal, Pascal croit au Jansénisme mais c'est aussi à cause du Port-Royal qu'il perd sa sœur Jacqueline. La rencontre de la pensée janséniste lui a seulement permis d'insérer et d'exprimer dans une doctrine déjà existante la soif de l'absolu et de la transcendance⁹⁵. Bien qu'il se batte contre son désir et sa sœur elle-même, bien qu'il vise à dominer cette réalité, les maladies ne le laissent pas agir de la façon appropriée et à cause de ses sentiments extrêmes il cesse ses efforts pour attirer Jacqueline. En se sentant tout abandonné, mis à l'écart par elle, la seule personne à laquelle il peut se confier et avec laquelle ils ne sont pas seulement des jumeaux, mais aussi de vrais amis, il plonge dans la misère et la tristesse. C'est pourquoi, il arrive à considérer que son exploit unique n'est rien d'autre que la découverte de la Machine Arithmétique, c'est-à-dire qu'il croit qu'il peut agir sur les esprits, grâce à la science qu'il a comme moyen. Malgré le degré suprême de puissance ou de connaissance, il admet sa défaite, puisque Dieu réussit à gagner l'intérêt de Jacqueline, qui choisit d'adopter un autre mode de vie et de pensée bien que ceci ne signifie pas pour elle qu'elle arrête d'aimer son frère et de s'inquiéter pour lui. Tous les deux respectent les liens familiaux mais chacun a son point de vue. C'est la Mère Angélique qui, au début, essaye de montrer à Jacqueline que sa décision est la meilleure option pour ce moment-là où son frère Blaise confronte beaucoup de problèmes de santé ayant un temps limité à vivre⁹⁶. Sa réaction contre elle est justifiée et jusqu'à un certain point raisonnable. Prenant conscience de sa condition, la jeune fille arrive à concevoir et admettre que «la Maison» (comme s'il n'y avait que Port-Royal au monde) constitue le lieu qui n'est pas comme les autres où la charité et, en général, les sentiments de bonté sont dominants et inondent tous les êtres humains qui s'y trouvent. C'est la Mère Angélique qui sait comment mettre à l'écart chaque scrupule qui peut torturer la

⁹⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.203.

⁹⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 104.

personne intéressée à entrer à la Maison⁹⁷. La Mère Angélique pose la grâce de Dieu comme résultat de l'entrée. C'est pourquoi, il ne s'agit pas de satisfaction personnelle, mais d'un besoin spirituel de l'homme.

Blaise se sent vaincu puisque, du moment où Jacqueline entre à la Maison, elle commence à suivre tous les conseils pour s'adapter au mode de vie que son choix définit. Entre le Port-Royal et lui, Jacqueline choisit la vie ecclésiastique à laquelle elle peut aussi contribuer et offrir ses services pour l'amélioration de la condition de l'homme. En général, la Maison a plusieurs activités, elle fait beaucoup de donations, en mettant l'accent sur son but humanitaire. La Mère Angélique et la Mère Agnès non seulement mènent une vie d'austérité et de privation, mais elles renforcent la foi des jeunes, comme celle de Jacqueline, qui souhaitent offrir à chaque être humain leur soutien en mettant de côté leurs besoins matériels et en se sacrifiant pour aider de cette manière autrui⁹⁸.

Pascal, aussi emporté, aussi violent que Jacqueline elle-même, vit en outre dans l'irritation de ses maladies et de ses infirmités. A certaines époques, il ne peut boire aucun liquide que bouillant et goutte à goutte. Aucun caractère ne résiste aux affections du foie et de l'estomac⁹⁹. Il n'a renié aucun de ses principes, mais dans le silence de Dieu, dans un abandon total, il en avait assez de ces femmes parfaites, de ces messieurs parmi lesquels les valeurs du monde n'ont pas cours. Pour Pascal, l'homme est sans doute un être moyen qui restera, quoi qu'il fasse, au milieu, à distance égale des extrêmes opposés¹⁰⁰. Le savant, souffrant et abandonné, va du côté des applaudissements, de l'admiration et de l'amitié. Ces êtres qui nient les grandeurs de l'esprit humain l'irritent. Non qu'il éprouve ce que doit ressentir Nietzsche devant le christianisme¹⁰¹. Mais ces hommes et ces femmes refusent de reconnaître le pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. Ce qu'ils méprisaient existait pourtant.

La conversion totale de Pascal au Jansénisme nous montre en effet le refus de la science aussi bien que de la philosophie et il s'agit de la manière dont

⁹⁷ F. Mauriac, *op cit*, p.113.

⁹⁸ F. Mauriac, *op cit*, p. 115.

⁹⁹ *Ibid.*, p.116.

¹⁰⁰ L.Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.229.

¹⁰¹ F. Mauriac, *op cit*, p. 123.

Pascal a pour évaluer la valeur de l'une et de l'autre. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas le considérer comme un philosophe au sens plein sans ,en même temps, pouvoir le considérer comme quelqu'un qui suit une foi comme un aveugle¹⁰².

-Pascal :

Vous ne misez que sur l'intelligence. Elle n'a en effet rien à faire en ces questions, et elle tient pour moi dans l'ordre des choses à comprendre le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature. Autant dire le dernier¹⁰³.

Depuis la conversion de son frère, Jacqueline s'est volontairement effacée. Les auteurs de l'*Apologie pour les religieuses de Port-Royal* ont raison d'écrire que tous les talents de son esprit étaient tellement couverts de l'éclat de ses vertus qu'on aurait eu peine à les apercevoir. C'est une période de médiocrité qui la caractérise, étant donné qu'elle doit obéir aux exigences de ses supérieurs. Mais Dieu offre à son frère la Grâce et, de cette façon, elle se sent forte pour affronter les Jésuites et elle retrouve la volonté pour réagir surtout en écrivant une lettre, le 3 octobre 1656, concernant une femme qui choisit la religion. Elle décrit comment elle fait face à :

«...Un grand désir de servir Dieu et d'être toute à lui, en tachant d'oublier toutes les créatures comme si elles n'étaient plus, une simplicité qui vous empêche d'avoir aucune considération humaine dans tout ce que vous ferez et dans tout ce qu'on vous ordonnera, une humilité qui vous porte à choisir pour vous-même ce qui sera toujours le plus humble et le plus vil et qui vous fasse embrasser avec joie toutes les humiliations qui vous arriveront de la part de qui que ce soit, une ouverture de cœur qui ne vous permette pas d'avoir aucun secret pour vos supérieures, ni pour celle qu'on vous donnera en particulier pour vous conduire, un esprit de mortification qui vous empêche de sentir presque le travail ni aucune des austérités de la religion, une obéissance qui vous empêche de discerner aucun des commandements qu'on vous fera, ni de pénétrer dans l'intention de ceux qui ordonnent, dans l'assurance que vous devez prendre en la conduite de l'esprit de Dieu qui les animera à votre égard, quand ils n'auraient dessein d'agir que par leur propre esprit, une charité qui vous porte à prendre sur vous tous les travaux des autres, s'il était possible, et enfin un recueillement et une attention à Dieu qui vous

¹⁰² D. Huisman, *op cit*, p. 163 – 164.

¹⁰³ J.C.Brisville, *L'Entretien de M. Descartes avec M. Pascal le jeune*, Toulouse, Actes Sud Papiers, 1986, p.22.

tienne dans un silence extérieur et intérieur au regard de tout ce qui n'est point nécessaire...»¹⁰⁴

Au moment où la classe ascendante, le tiers état est représenté en philosophie par le rationalisme dogmatique de Descartes¹⁰⁵, le Jansénisme se présente en effet comme une famille d'esprits, ayant ses racines au vieil Israël et qui n'ont peur de personne d'autre sauf Dieu. Non seulement respectent-ils Dieu, mais ils ont besoin de ses signes et ils les attendent, étant donné que c'est le guide divin qui détermine l'évolution de la vie. Il faut que le sentiment de la joie soit écarté et c'est pourquoi un saint ne demande pas la joie et si ça arrive, c'est avec humilité qu'il l'accepte. Par conséquent, le Janséniste accuse les autres chrétiens qui offrent beaucoup à l'homme libre et en même temps qui ne s'intéressent pas tant à la toute-puissance de Dieu¹⁰⁶. En effet, c'est lui-même qui cherche et demande tout pour l'homme, qui a besoin de signes, qui accepte que le Créateur se trouve du côté de sa créature pour la soutenir toujours. De même, Pascal lui-même réclame la joie, qui compose son cœur et même son âme. Mais chez lui, il y a aussi le sentiment de la crainte à cause de laquelle son cœur est menacé. C'est peut-être ce fait qui renforce encore plus la nécessité de la joie vivante qui joue un rôle primordial comme résultat pour l'âme et pour le corps. C'est-à-dire pour l'homme lui-même. Il y a alors une complexité à laquelle l'être humain fait face et qu'il doit respecter, mais aussi gérer.

C'est le Jansénisme qui n'accepte pas la pureté de la nature, au contraire il prêche contre le péché existant, puisque la Grâce ne contribue pas à ce qui s'y passe. Pascal remarque aussi le duel de la Sorbonne et de Port-Royal, en restant à Vaumurier chez le duc de Luynes, puis aux « granges » de Port-Royal des Champs, et à la fin du mois de janvier 1655, il rentre à la maison de la rue Beaubourg¹⁰⁷.

La dialectique tragique est pour Pascal unique et c'est elle qui donne des réponses à tous les problèmes qui nous préoccupent et auquel le quotidien nous aide à faire face, des problèmes concernant l'homme et ses relations avec les autres êtres humains et l'univers entier. Observons-nous alors l'aspect positif et

¹⁰⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 210-211.

¹⁰⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.250.

¹⁰⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 144.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.164.

négatif chez Pascal, en ce qui concerne la question de la raison. Il s'agit de deux éléments qui ne modifient pas l'un l'autre ; au contraire, ils coexistent de manière permanente et paisible :

-Descartes :

On ne peut faire attention à tout. Vous étiez tout occupé par votre invention. L'esprit ne peut se concentrer que sur un seul sujet¹⁰⁸.

Descartes se réfère au *Traité du vide* où Pascal est arrivé car il a utilisé l'expérience de Torricelli qu'il renouvelle à des altitudes différentes et dans des conditions diverses. La pression atmosphérique et l'équilibre des liquides les amènent à l'étude du vide.

-Pascal :

J'étais aveugle. Ah ! Monsieur, sans la grâce, où allons-nous...que voyons-nous ? Mais Dieu seul la dispense, et nous, pauvres pécheurs, nous ne pouvons que l'appeler¹⁰⁹.

Brisville nous présente Pascal au moment où il traverse une crise décisive. Un sermon de M. Singlin prononcé à Port-Royal qui l'émeut et aussi un accident de voiture au Pont de Neuilly dont il sort indemne, le font croire au miracle de la Providence. Ses troubles et ses hésitations disparaissent et donnent place à une certitude joyeuse à la Grâce divine. Avec une ardeur d'apôtre, il lutte pour le triomphe de sa foi. C'est ici que Pascal met l'accent sur l'incapacité du moi à se comprendre ou à comprendre l'autre. Il n'y a plus aucune certitude. Par conséquent, le doute hyperbolique cartésien domine, étant donné que le principe de vérité constitue une illusion pour tous. Bien que l'homme attende la découverte de sa puissance, comme remède à sa maladie, c'est en effet la découverte de sa misère qui joue un rôle fondamental. L'homme n'atteint aucune vérité par lui-même car il est incapable de se former par ses propres moyens, comme le fait l'homme cartésien¹¹⁰. Malgré le doute qui caractérise les deux philosophes, la volonté didactique claire chez Pascal le différencie de Descartes, qui projette son doute méthodique. De même, l'angoisse absolue inonde

¹⁰⁸ J.C.Brisville, *op cit*, p. 23.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹¹⁰ D. Huisman, *op cit*, p. 179.

l'homme, phénomène que la pensée cartésienne met à l'écart. D'autre part, la formation morale que les Jésuites donnent à Descartes est celle de la philosophie de la volonté ainsi que du libre arbitre qui portent la marque du stoïcisme chrétien :

-Descartes :

Allons, Monsieur, cessez de vous complaire à votre enterrement. On ne peut passer tout son temps à se détailler sa faiblesse et à gémir sur sa peinture. Je ne suis pas plus fort que vous, quoi que vous pensiez, et je me garderais de vous donner mon courage en exemple. Eh oui, Monsieur, je suis prudent, et quand je dis prudent... Savez-vous que j'ai travaillé trois ans à un ouvrage où je soutenais l'opinion de Copernic touchant au mouvement de la Terre autour du Soleil ? Or lorsque j'ai appris la condamnation de Galilée pour avoir soutenu la même thèse, j'ai renoncé à publier mon livre. Et cependant, tout comme lui, je suis sûr que la Terre tourne autour du Soleil. Mais cette vérité pouvant être pour moi source d'ennemis, j'ai préféré ne pas la dire¹¹¹.

Bien que la sagesse cartésienne consiste, le plus souvent, dans la soumission volontaire de l'individu aux lois de la morale commune et à l'ordre universel, elle est aussi soucieuse de discipline qui accepte l'autorité du monarque absolu et les règles d'un conformisme rigoureux en matière de mœurs. Il ne faut pas oublier les événements de la Fronde et le fait que Mazarin brise la révolte des nobles. L'atmosphère de suspicion et de peur animée déjà sous Richelieu nous fait comprendre la sage décision de Descartes de renoncer à publier son ouvrage de physique, *le Monde*, vu aussi la condamnation de Galilée.

Bien que Blaise ne réagisse pas au début en faveur du Jansénisme que ses amis soutiennent, puisqu'ils préfèrent Port-Royal à la vérité, il arrive à réagir au moment où la vérité incarnée se place au-dessus de tout. Il a espéré le triomphe de la vérité dans l'Église, ainsi que celui de la religion dans le monde¹¹². Le philosophe connaît le Christ, vit avec lui et en lui, car il a besoin de cette vérité

¹¹¹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 34.

¹¹² L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.204-205.

vivante. C'est un laïque dont le langage est celui des dévots. Il choisit de s'exprimer comme tout le monde, puisque c'est son esprit qui choisit de prêcher la vérité à travers des commentaires, des subtilités professionnelles qui découragent le libertin. Il sait aussi bien exploiter ses erreurs, c'est-à-dire à les utiliser à son profit. Il arrive alors à trembler pour lui-même, à cause de son attachement à l'humanité du Christ et, par conséquent, il pose d'une façon obligatoire aux hommes la présence du Fils de l'Homme, sans hésiter à l'imposer aux mondains, aux savants et aux philosophes, à toute élite humaine. Il ne fait aucune exception étant donné qu'il vise à proclamer la vérité¹¹³.

Blaise Pascal est en effet un de nous, c'est l'homme connaisseur, c'est bien celui qui parle. Il est là, il se trouve parmi nous, mêlé à nos querelles. Ses pensées se développent et s'épanouissent, bien qu'elles provoquent quelques fois des dérangements ou même des irritations. Malgré ses manies, dont Il est au courant, il essaye de trouver des réponses à toutes les questions qui nous torturent. Plus spécialement, ce Janséniste se présente comme fils de Montaigne, car Montaigne est son vrai maître. Montaigne est son point de repère, bien que ce maître ne lui montre rien et ce soit le philosophe lui-même qui observe et fait ses constatations¹¹⁴. Tous les deux s'intéressent au cœur humain. D'une part, il y a le terme cœur existant chez Montaigne et, d'autre part, il existe aussi chez Pascal, qui lui donne une dimension exceptionnelle, en éclairant à sa manière l'humanité. C'est-à-dire, ce terme se transforme grâce à Blaise non seulement en un abîme qu'il ressent lorsqu'il n'est plus sous le regard de Dieu¹¹⁵, mais en une montagne qui arrive à toucher le ciel

En même temps, le philosophe est un Janséniste qui ne prend pas en considération le petit nombre des élus, sans s'intéresser au comportement de Montaigne. A la fois, Blaise sait bien qu'autour de Montaigne se réunit un groupe innombrable d'esprits. Ce sont ceux qui soutiennent la toute-puissance de l'être humain sur la nature, ceux qui l'observent pour mieux la connaître et qui l'acceptent telle qu'elle est, sans désirer ou même y intervenir. Leur inquiétude unique n'est rien d'autre que le profit qu'ils gagnent en s'y installant et en

¹¹³ F. Mauriac, *op cit*, p. 183.

¹¹⁴ *Ibid.*, p.186.

¹¹⁵ J.C.Brisville, *op cit*, p. 15-16.

l'exploitant pour assurer leur bonheur quotidien, sans s'intéresser au dégât qu'ils peuvent lui causer. C'est pourquoi que Pascal a peut-être comme mission de les troubler et il offre à l'homme de Montaigne la confusion d'un amour infini. Même au moment où les fils de Montaigne n'acceptent pas cet orage, avant d'en arriver aux prophéties et aux miracles de la Révélation, le philosophe se bat pour leur montrer dans leur nature même les traces de cet amour, les signes d'un refus, d'une réprobation, d'un rachat. D'autre part, Pascal et Montaigne sont d'accord quant à leur volonté de connaître l'homme. Par conséquent, plus Pascal s'attache à cette connaissance, plus il se prend d'admiration pour « l'honnête homme » qui constitue son exemple¹¹⁶.

Pascal arrive au point de mettre à l'écart même Platon et Descartes car aucun des deux ne lui fait éprouver rien de semblable que son amour de « l'honnête homme », qui exprime un idéal aristocratique et nobiliaire de courtisan¹¹⁷. L'homme universel est lui qui se trouve dans tous les domaines. Pour la cour, l'« honnête homme » est précisément celui qui, ayant beaucoup d'esprit et de savoir-vivre, une certaine culture générale et même une certaine générosité, n'a de connaissances approfondies que dans les quelques domaines où elles sont exigées par la vie sociale à laquelle il participe. En réalité, Pascal a bien assimilé l'idée d'« honnête homme » à l'« homme universel »¹¹⁸. C'est cet amour qui dirige Pascal à faire confiance à l'homme naturel, en le poussant vers la lumière. Cependant, Montaigne tombe dans le courant de la Rédemption ayant ses objets des démons et sa source des vers. Plus spécialement, le secret de sa force n'est rien d'autre que le fait que Blaise ne sous-estime pas l'adversaire. Pascal admet à travers son œuvre que sa priorité est la connaissance de soi-même, puisque ceci ne l'aide pas à trouver la vérité mais à bien régler sa vie¹¹⁹. Ce malade doit se battre contre le goût de l'humain et l'illusoire beauté des passions.

Contrairement à Descartes, Pascal admet l'existence du mal, qui provoque chez lui de la peur, en exigeant parfois une grandeur de l'âme, c'est-à-dire un certain génie. C'est par cet homme que l'adversaire du philosophe se sent

¹¹⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 197.

¹¹⁷ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.235.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.233-235.

¹¹⁹ F. Mauriac, *op cit*, p.199.

combattu¹²⁰. Pascal se présente comme l'humaniste qui ne met pas à l'écart l'homme, qui essaie de comprendre tout homme pour arriver à toucher Dieu. Par conséquent, le désespoir absolu mène Pascal vers Dieu, malgré le fait que l'omission même d'un seul élément constitutif rend inappropriée la construction d'une anthropologie réelle :

-Descartes :

Vous renoncerez à vos recherches ?

-Pascal :

Elles ne peuvent me mener qu'à la déception.

-Descartes :

Comment le savez-vous ?

-Pascal :

Parce qu'au bout du compte on ne sait rien, et que mon âme a soif de certitude. Je ne peux donc que l'éteindre à la source suprême¹²¹.

Pour Descartes, Dieu est l'ordre, les vérités éternelles, il s'agit du monde instrumental accessible à l'action et à la pensée des individus¹²². Blaise Pascal représente une figure différente des autres personnalités connues jusqu'alors, puisqu'il a aussi fréquenté des hommes de l'ancienne génération, même dès son enfance comme l'on a déjà mentionné. Par conséquent, il leur ressemble, puisqu'il adopte leur attitude et en général leurs manières. Il choisit de les regarder, de faire des remarques, sans se mêler à eux, sans essayer de les comprendre. Il n'a pas comme objet de son étude le mystère de l'homme, puisqu'il ne considère pas qu'il a besoin d'attirer leur attention. Blaise regarde et analyse car il vise non à impressionner mais à contribuer ou même à protéger l'humanité contre tous les problèmes qui menacent son siècle¹²³. Il vise à

¹²⁰ F. Mauriac, *op cit*, p. 211.

¹²¹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 14.

¹²² L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.47.

¹²³ F. Mauriac, *op cit*, p. 127.

améliorer les conditions de vie à travers la science et c'est peut-être sa maladie qui renforce sa volonté d'y contribuer sans avoir peur. Il ne s'intéresse pas à provoquer la société, mais à motiver les esprits et à donner des solutions. Pascal est un génie précoce qui s'adonne d'abord à des recherches scientifiques et puis il fréquente les salons mondains afin d'approfondir sa connaissance des hommes. Lors d'un accident de son père qui se casse la jambe, Pascal fait la connaissance de deux gentilshommes qui donnent des soins à son père mais qui, en même temps, initient sa famille aux écrits de Jansénius. L'enthousiasme du jeune philosophe est grand mais sa foi mystique n'affaiblit pas son ardeur pour la science. Ce n'est pas dans sa nature de personnalité de se distinguer, mais il désire conduire la société vers le chemin de la rédemption. C'est en effet l'altruisme qui joue un rôle primordial chez Blaise. Bien que ce soit Dieu qui lui a pris Jacqueline, il mène une vie qui vise à soulager des autrui, à décharger l'âme souffrante. Il admire et n'arrête pas de respecter Dieu d'où en effet il puise le courage de regarder en haut sans être influencé par ce qui se passe en bas. N'oublions pas que les milieux de robe ont joué un rôle décisif dans l'histoire du mouvement Janséniste¹²⁴.

De même, c'est seulement le travail et la recherche qui peuvent attirer et susciter son intérêt. C'est plus spécialement l'époque où il fait des recherches sans arrêt, puisque ce processus constitue un mode de vie pour la famille Pascal. Comme résultat, il arrive à l'invention du triangle arithmétique qui est la base de sa réflexion sur le calcul des probabilités. Cette invention est aussi un pas qui le mène plus loin sur le chemin de la science. Il n'est pas possible que sa marche soit empêchée. Le jeune homme est à la fois le géomètre et le mondain¹²⁵. Malgré son amour et sa passion pour les sciences, dont il s'occupe continuellement, n'oublions pas qu'il s'agit aussi d'un être humain dont le cœur a besoin d'une part des réflexions du géomètre et d'autre part des plaisirs du mondain. De cette façon, le géomètre se trouve entre la grandeur et la petitesse, ces deux extrémités qui forment l'univers qui nous entoure. De même, le mondain fait face à une autre réalité où ceux qui n'ont pas de problèmes de santé comme lui, ne peuvent non plus conquérir le bonheur. Certes, ceux-ci sont capables de

¹²⁴ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, op cit, p.156.

¹²⁵ F. Mauriac, op cit, p. 132.

soulager leur tristesse par le divertissement, sans se trouver pour autant dans une meilleure situation. L'Être infini est le terme clé devant cette angoisse prédominante où même Blaise n'a pas tant de courage d'agir ou bien de réagir contre elle. La différence du savant est qu'il aperçoit la situation dans laquelle toute l'humanité est plongée¹²⁶. Non seulement son cœur suit-il Dieu, mais sa raison aussi. Ceci ne signifie pas qu'il se détermine par ses sentiments. Au contraire, il obtient la connaissance appropriée et suffisante pour aimer Dieu. Plus spécialement, il constitue l'exemple typique de la combinaison de la raison et du sentiment face à Dieu. Pascal ouvre une lignée de penseurs qui dépassent la tradition chrétienne et les conquêtes du rationalisme et de l'empirisme des lumières et qui créent une nouvelle morale, loin d'avoir perdu son actualité aujourd'hui¹²⁷.

C'est le moment où chacun, même les philosophes et les savants jusqu'à Descartes, cherchent Dieu, bien que Dieu soit quelques fois un concept abstrait pour eux-mêmes, car en pensant à Lui, on aboutit quelques fois au néant, sans en effet pouvoir rien trouver. Ici Blaise approche à sa destination et trouve Dieu, ayant la connaissance que «ce qui passe la géométrie nous surpasse»¹²⁸ et par conséquent le domaine de la science ne constitue pas une exception, étant donné que chaque vérité est le fruit d'autres procédures et plus spécialement celles de Dieu. Quant à Descartes, l'idée maîtresse qu'il placera au centre de sa philosophie est que seules doivent être tenues pour valables en matière de science les propositions dont notre raison a pu discerner l'évidence :

-Descartes :

Je n'en fus pas toujours préservé.

-Pascal :

Alors vous devez me comprendre.

¹²⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 133-134.

¹²⁷ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.192.

¹²⁸ F. Mauriac, *op cit*, p. 141.

-Descartes :

Je vous comprends quand vous me dites votre ennui, mais je ne vous suis pas lorsque vous mettez les sciences en accusation¹²⁹.

Blaise aperçoit et respecte tous les signes qu'il attend en effet de Dieu c'est pourquoi il considère que le seul moyen à accomplir son objet est la patience. Il arrive à se trouver à genoux dans une chambre, en pleurant, ayant de volonté forte, sans guère de s'intéresser au bon plaisir, mais à sa consolation. Blaise arrive à se plonger dans l'abandon pour sentir le froid de son âme, de l'âme chrétienne qui demande incessamment la chaleur de Dieu. Les êtres humains qui ignorent la vérité de Dieu, ignorent à la fois la vérité jusqu'alors connue chez les plus médiocres des chrétiens que ni l'imagination ni aucune puissance de sentiment ne peut éclairer leur âme, en leur donnant la rédemption¹³⁰.

Malgré son choix en faveur du Jansénisme, Pascal ne peut pas soutenir la décision de sa sœur. De même, il ne peut pas accepter le rationalisme de Descartes. Il ne peut pas accepter l'un des principes du cartésianisme, celui de la liberté totale offerte à l'homme. C'est pourquoi, Pascal résiste et rejette la philosophie cartésienne bien que Descartes soit plus flexible et n'utilise pas la raison pour analyser le sujet de la foi. Pascal ne peut pas accepter l'anthropologie, dont le trait caractéristique est une autonomie remarquable qui vise à libérer l'homme de chaque mode d'obligation pénible.

-Descartes :

Pardonnez-moi de revenir dans notre conversation. Ne m'avez-vous pas dit-reprenez-moi si je me trompe : 'Au bout du compte on ne sait rien, on n'a aucune certitude' ? Il me semble pourtant qu'on sait que 3 et 2 font 5.

-Pascal :

A quoi voulez-vous en venir ?

¹²⁹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 17.

¹³⁰ F. Mauriac, *op cit*, p. 143.

-Descartes :

3 et 2 font-ils 5 ?

-Pascal :

Qui peut le contester...

-Descartes :

J'en conclurai que les mathématiques sont, pour tous ceux qui savent compter, source de certitude¹³¹.

Descartes a découvert l'idée directrice de sa philosophie, l'application dans toutes ses recherches, la méthode du raisonnement mathématique, puisqu'elle est la seule susceptible de faire apparaître la vérité avec un caractère d'évidence.

-Pascal :

Ah ! Monsieur, je le vois, nous ne sommes pas près de nous entendre. Il est vrai- d'une certaine vérité- que 3 et 2 font 5. Mais qu'ai-je à faire de cette vérité ? Aurais-je parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, j'arriverais à l'ignorance d'où je suis parti en naissant. Ignorance qui se connaît, certes...ignorance savante, mais ignorance tout de même, et je ne puis m'en satisfaire¹³².

Pascal est un penseur original au sens le plus fort du terme¹³³. Malgré la déclaration de la Grâce, le jeune homme n'arrête pas de soutenir aussi la science des mathématiques étant donné que son esprit n'arrête pas de faire des recherches dans le domaine de la physique, en dégagant des lois, processus spontané de sa pensée. C'est-à-dire que Blaise Pascal fait des remarques, des déductions et des constatations comme s'il s'agissait d'une routine quotidienne. Tout au long de sa vie, son divertissement n'est rien d'autre que la géométrie. La Grâce ne met pas de limite à la raison, au contraire. Quand Pascal pense à son âme, ceci signifie le triomphe de ses recherches scientifiques. De même, son

¹³¹ J. C. Brisville, *op cit*, p. 16- 17.

¹³² *Ibid.*, p. 16- 17.

¹³³ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.257.

âme complète sa pensée et vice versa. C'est pourquoi, ayant comme point de départ l'esprit géométrique, qui s'occupe du vide, il arrive à développer sa pensée religieuse. Ayant comme outils les découvertes précédentes, le jeune physicien essaye de dissoudre chaque objection possible en promouvant beaucoup de principes essentiels à la physique moderne. De cette manière, il veut maintenir un équilibre entre la gloire de Pascal savant et le triomphe de Pascal dévot¹³⁴. Même ses maladies jouent leur rôle, car elles le mettent soit quelques fois à se tourner vers la Croix soit vers la roulette et des tels amusements d'autres fois.

Une fois de plus, il nous semble que l'intervention de Jacqueline a permis la cristallisation d'une attitude, l'aboutissement d'une évolution, qui, sans doute, aurait pu se prolonger et être interrompue avant son achèvement par la mort¹³⁵. Les travaux scientifiques et sa sœur tiennent la première place pour lui et plus spécialement Jacqueline, puisque c'est elle qui non seulement l'aide par chaque moyen dont elle dispose, mais elle le soutient aussi tout au long de son cheminement. Les deux jumeaux sont plongés dans une relation d'âme unique où les sentiments de respect et d'admiration sont mutuels. De même, c'est aussi Jacqueline qui considère son frère comme sa boussole, qui lui montre la voie la plus appropriée à suivre¹³⁶. Dans ce cas, il s'agit de la voie de la perfection divine. Tous les deux expriment leur attachement à Dieu et c'est Blaise qui veut le renforcer sans arrêt. Peut-on remarquer la loyauté de Jacqueline envers son frère dans la lettre où elle raconte à Gilberte, comme la chose la plus simple de monde, que M. Descartes s'est dérangé et il est venu donner une consultation au grand frère malade ; elle est datée du 25 septembre 1647. Descartes a demandé s'il pouvait venir le lendemain : « Je fus assez empêchée de répondre, écrit Jacqueline, à cause que je savais qu'il a peine à se contraindre et à parler, particulièrement le matin ; néanmoins je ne crus pas à propos de le refuser, si bien que nous arrêtâmes qu'il viendrait à dix heures et demie le lendemain...Descartes vient, on parle du vide»¹³⁷. Cette lettre nous permet de comprendre que Brisville a étudié des documents authentiques qu'il a utilisés pour montrer l'apport des deux philosophes d'après la lettre de Jacqueline :

¹³⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 48-49.

¹³⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.213-214.

¹³⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 70.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 72-73.

«M. Descartes avec un grand sérieux, comme on lui contait une expérience et qu'on lui demanda ce qu'il croyait qu'il fût entré dans la syringue, dit que c'était de la matière subtile; sur quoi mon frère lui répondit ce qu'il put, et M.de Roberval croyant que mon frère aurait peine à parler, entreprit avec un peu de chaleur M. Descartes, avec civilité pourtant, qui lui répondit avec un peu d'aigreur qu'il parlerait à mon frère tant que l'on voudrait, parce qu'il parlait avec raison, mais non pas avec lui, qui parlait avec préoccupation; et là-dessus, voyant à sa montre qu'il était midi, il se leva, parce qu'il était prié de dîner au faubourg Saint-Germain, et M.de Roberval aussi, si bien que M. Descartes l'emmena dans un carrosse où ils étaient tous deux seuls, et là ils se chantèrent goguettes, mais un peu plus fort que jeu à ce que nous dit M.de Roberval qui revint ici l'après-dîner, où il trouva M. Dalibray. J'avais oublié à te dire que M. Descartes, fâché d'avoir été si peu céans, promit à mon frère de le venir voir le lendemain à huit heures (...). M. Descartes venait ici en partie pour consulter le mal de mon frère, sur quoi il ne lui dit pourtant pas grand' chose ; seulement il lui conseilla de se tenir tous les jours au lit jusqu'à ce qu'il fût las d'y être et de prendre force bouillons. Ils parlèrent de bien d'autres choses, car il y fut jusqu'à onze heures ; mais je ne saurais qu'en dire, car pour hier je n'y étais pas, et je ne le plus savoir, car nous fûmes embarrassés toute la journée à lui faire prendre son premier bain. Il trouva que cela lui faisait un peu mal à la tête, mais c'est qu'il le prit trop chaud; et je crois que la saignée au pied de dimanche lui fit du bien, car lundi il parla fort toute la journée, le matin à M. Descartes, et l'après-dîner à M.de Roberval, contre qui il disputa longtemps touchant beaucoup de choses qui appartiennent autant à la théologie qu'à la physique; et cependant il n'en eut point d'autre mal que de beaucoup suer la nuit et de fort peu dormir; mais il n'en eut point les maux de tête que j'attendais après cet effort...»¹³⁸

Cette lettre de Jacqueline nous dévoile le rôle de Descartes pendant sa visite chez son frère malade et son tempérament jovial lorsqu'il s'en est accompagné par Roberval. Il finit, après son repas, à chanter à tue-tête avec ce compagnon de circonstance, ami de Pascal. Pascal semble retiré du monde et même des sciences, attaché à Dieu par le Jansénisme. Toutefois, c'est sa sœur qui met en œuvre la croyance de Blaise en devenant nonne. La tradition catholique, notamment augustinienne, décharge l'homme cartésien de chaque poids de responsabilité ou bien de culpabilité car chacun a le droit de l'autonomie intellectuelle. D'autre part, Pascal réagit contre cette vision optimiste de la nature humaine que le cartésianisme prêche et soutient sans aucune hésitation. Remarquons-nous ici la distance entre les deux côtés, celle de Descartes et celle de Pascal. Mais le premier continue à souligner leur liberté totale quant à Dieu. D'une part c'est la grandeur, d'autre part c'est la faiblesse de la société :

¹³⁸ F. Mauriac, *op cit*, p.73-75.

-Descartes :

Allons, Monsieur, que dites-vous ? Si nous avons une grandeur, elle est pour moi dans l'exercice souverain de la pensée. Oui, là ... et rien que là.

-Pascal :

Comment une pensée qui ne peut saisir son sujet n'avouerait-elle pas notre faiblesse ? Or prétendez-vous dominer l'infini...l'éternité ? Ce serait pécher par orgueil¹³⁹.

Sa conquête scientifique constitue une confirmation de son esprit que sa famille et même d'autres savants de l'époque, comme Descartes, reconnaissent. Parmi tous ses disciples, la plus fervente est Jacqueline qui arrive au point d'aimer son frère plus que Dieu. C'est peut-être la raison pour laquelle Blaise lui est très attaché. Entre l'amour de Dieu et l'amour de son frère, la jeune Jacqueline essaye d'utiliser son bon sens quant au sujet de la religion et, par conséquent, elle exprime sa volonté de se trouver avec les religieuses de Port-Royal. Certes, Blaise connaît la volonté de sa sœur mais, pour le moment, c'est Étienne Pascal qui ne peut l'accepter et, comme résultat, il faut qu'elle attende sa mort pour qu'elle puisse le faire. Blaise n'a peur de rien sauf le danger de perdre sa sœur qui pense maintenant, malgré son amour pur, de l'abandonner pour ce même Port-Royal.

Bien que tous les deux, Pascal et Descartes, reconnaissent la responsabilité humaine quant au péché, le premier met l'accent sur le fait que l'homme n'attache aucune importance à elle et il ne s'intéresse pas à son salut éternel. La chute originelle constitue la pierre angulaire de l'homme de Pascal et c'est pourquoi Il la souligne. D'après les Jansénistes, le fait que l'homme est déchu est une donnée incontestable. Par conséquent, Pascal reconnaît que la vie sans l'objectif de son salut est une vie de divertissement qui, en effet, rejette Dieu :

¹³⁹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 18.

-Descartes :

Je ne crois pas pécher en essayant d'aller plus loin dans les mathématiques, qui me font pressentir une représentation de l'univers (un temps). Le système du monde est peut-être un système de nombres. Y aurait-il pour vous scandale à la penser ?

-Pascal :

Auriez-vous l'ambition d'être le constructeur d'un univers tout entier soumis à la géométrie¹⁴⁰?

L'incompréhension des Descartes, Noël, et Roberval, a joué son rôle dans la déception de Pascal, mais seulement dans la mesure où elle lui apparut comme une des multiples manifestations de l'insuffisance radicale de l'homme¹⁴¹. L'homme du XVII^e siècle a besoin de l'enrichissement de l'esprit et du corps en même temps, il cherche et demande ferveusement comme un malade le remède de son âme pour se rendre intouchable à travers la dégradation causée par le temps. Malgré les contradictions ou même l'aggravation de la condition à laquelle chacun fait face, Pascal, comme un grand philosophe, qui lui-même confronte l'incertitude et l'inquiétude qui caractérisent l'époque, arrive et réussit à concevoir la nature humaine dans sa vérité :

-Descartes :

Ma raison aujourd'hui me tient quitte d'avoir raison.

-Pascal :

Disposition admirable, assurément. Elle est le fait d'un esprit assez grand pour se suffire. Je n'ai point ce contentement, hélas ! Et en suis encore à

¹⁴⁰ J.C. Brisville, *op cit*, p. 18.

¹⁴¹ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.201.

penser qu'un homme ayant trouvé la vérité se doit de la communiquer à ses contemporains. Pardonnez-moi cette naïveté¹⁴².

C'est dire l'importance que présente pour toute étude biographique de la vie de Pascal la compréhension de ses relations avec Jacqueline¹⁴³. Bien que Jacqueline se caractérise à plusieurs vertus, c'est-à-dire la modestie, la douceur, l'obéissance et même la soumission, qui la rangent parmi ces êtres humains qui se battent contre les méchants, elle arrive au point de faire face aux sentiments furieux provoqués chez elle par le Formulaire qu'elle doit accepter et signer. C'est ce Formulaire qui est la cause des persécutions qu'elle doit subir. En effet, la source de ses sentiments furieux est l'attitude de son frère, puisqu'il contribue de sa part à la consolidation de ce document. C'est lui avec Arnauld, qui l'accepte aussi en le signant, sans qu'ils considèrent leur acte comme une trahison¹⁴⁴. De même, elle est en colère car elle ne peut pas le signer comme beaucoup de ses sœurs. En même temps, elle ne veut pas blesser son frère et c'est pourquoi elle choisit de cacher son mécontentement ou bien son désaccord et elle filtre son action à travers un autre aspect, celui de la bonne intention. Elle écrit alors à Arnauld au sujet de Blaise et de la consolidation obligatoire du Formulaire où son frère lui-même joue un rôle primordial en exprimant une grande joie quant à son zèle, sans omettre son angoisse et sa douleur. C'est le 22 juin 1661, étant plongée dans une grande amertume de cœur où elle décide d'écrire toutes ses pensées sur le sujet de la signature. Elle écrit une lettre à la Sœur Angélique de Saint-Jean, qu'elle envoie d'abord à Arnauld. En effet, elle déclare son admiration, en admettant que ce mandement auquel son frère a contribué, est son meilleur accomplissement car il y démontre la subtilité ou bien l'excellence de son esprit¹⁴⁵.

Les interventions de Jacqueline rappelaient que ni Dieu ni la vérité n'admettent de concession¹⁴⁶ Elle arrive au point de ne pas avoir peur en cas de son retranchement de l'Église. A son avis, chacun est responsable de lui-même et personne d'autre et, par conséquent, quelqu'un ne peut pas être exclu de

¹⁴² J.C. Brisville, *op cit*, p. 12.

¹⁴³ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.205.

¹⁴⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 209.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 212-213.

¹⁴⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.206.

l'Église seulement si c'est lui-même qui le choisit. Elle appartient au groupe des vrais fidèles qui ne ressentent pas le besoin d'être cachés. C'est la raison pour laquelle elle demande à Dieu de les faire mourir tous aujourd'hui plutôt que de les laisser souffrir. Elle croit ardemment qu'une petite poignée de vrais fidèles a raison et ce sont eux qui seront sauvés. De même, les seuls dépositaires de la vérité divine sont les Jansénistes et c'est pourquoi ils seront les seuls sauvés. C'est le moment d'apogée de sa confiance absolue au Jansénisme. Elle fait preuve d'une obéissance totale aux règles comme une petite brebis qui suit les directions de son pasteur¹⁴⁷. D'ailleurs, ce qu'elle cherche et ce qu'elle demande ce n'est rien d'autre que la vérité. Sa propre vérité selon laquelle l'humilité devient la force motrice de chaque personne. C'est pourquoi elle veut être humble. Il s'agit d'une relation interactive entre l'humilité et la force où l'une influence et détermine l'autre et vice versa. Par conséquent, son choix du monastère vient du fait qu'elle veut être religieuse. C'est-à-dire que sa conscience est en réalité sa propre vie. Elle arrive à sacrifier sa vie devant les exigences de sa raison orgueilleuse en se plongeant dans le silence jusqu'un peu avant la mort. Son attachement à sa raison pèse lourdement contre elle-même, de telle façon qu'elle ne puisse plus l'endurer. En réalité, le triomphe de Jacqueline est cependant plus apparent que réel. Car les chemins, en apparence semblables, parcourus par le frère et la sœur, les ont conduits vers des positions profondément différentes. En choisissant Dieu, elle s'est faite religieuse et quitte le monde. Pascal, en faisant le même choix, arrive aux *Provinciales*, c'est-à-dire à la lutte pour conquérir le monde de Dieu¹⁴⁸.

Pascal a su que toute vérité qui concerne Dieu et l'homme ne peut être connue que sur un plan à la fois théorique et pratique par une synthèse de la pensée et de l'action¹⁴⁹. Par conséquent, il provoque d'énormes agitations aux savants du monde entier. Lorsqu'une dispute éclate, où les Jésuites jouent un rôle primordial, c'est le moment où en effet Pascal réagit pour soutenir ses idées contre le Père Lalouère, un Jésuite de Toulouse. Blaise confronte des difficultés contre lui, car le bon Père parle de ses solutions offertes, mais il tient cachés ses pas suivants. C'est Lalouère lui-même qui accepte la défektivité de ses calculs

¹⁴⁷ F. Mauriac, *op cit*, p. 214.

¹⁴⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.210.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.290.

qui sont inexacts et il reste simplement à défendre sa mystérieuse méthode¹⁵⁰. D'autre part, Pascal constitue un orateur mérité qui se caractérise par un degré d'éloquence magnifique. Il ne dit rien juste pour parler, il donne des coups contre son interlocuteur, sans de traits d'ambiguïté. Il veut que les hommes reconnaissent sa force, il choisit les âmes sur lesquelles il peut exercer son influence et il désire les sauver, si c'est possible. C'est pourquoi alors, il arrive au point où il ne s'intéresse à rien d'autre qu'à la science qui peut toucher le cœur de l'être humain. Certes, Pascal continue à croire au pouvoir des esprits qui en effet contrôlent les esprits inférieurs. Par contre chez Descartes, la science doit permettre au sage de gouverner ses instincts pour le bien de l'âme. Et dans sa première partie de son *Discours de la méthode* pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences, Descartes nous présente son aventure intellectuelle. Entre autres, il soutient qu'il ne connaît point de qualités que celles qui servent la perfection de l'esprit : car pour la raison ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend être humain et nous distingue des bêtes et qu'elle est entière en chacun de nous. Enfin dès sa jeunesse, certains chemins l'ont conduit à des considérations et des maximes, dont il a formé une méthode apte à augmenter ses connaissances, et à l'élever peu à peu au plus au point auquel son esprit et la courte durée de sa vie lui pourront permettre d'atteindre.

-Descartes :

Je crois que vous dramatisez. On peut assurer son salut sans faire souffrir les sciences. Et être un bon Chrétien tout en s'intéressant à la géométrie.

-Pascal :

Vous lui demandez trop¹⁵¹.

Dans ce monde, le vrai et le faux se substituent l'un à l'autre, il s'agit d'un rapport interactif où chacun a comme objectif le dévoilement de la vérité :

-Descartes :

¹⁵⁰ F. Mauriac, *op cit*, p. 210-202.

¹⁵¹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 19.

Savoir qu'on doit mourir doit-il nous empêcher de vivre et de penser ? Je fais plus confiance à Dieu que vous. Si mon âme lui appartient, l'usage que je fais de mon esprit relève de ma volonté. Tant que je penserai, je serai.

Pour le reste...

-Pascal :

Est-ce ainsi qu'on peut définir l'éternité ? Le reste...Il est pour moi le tout.

-Descartes :

Un tout dont nous n'aurons jamais ici-bas connaissance- et c'est cela qui vous effraie...que vous n'acceptez pas. Vous vous essayez à saisir l'insaisissable.

-Pascal :

J'en sonde seulement l'abîme, et j'en subis l'attraction¹⁵².

Ayant comme point de repère les *Provinciales*, le philosophe ne se bat pas seulement contre les abominations des imposteurs. Il sait bien que chaque activité ne reflète pas une simple relation de cause à effet. C'est pourquoi Il s'occupe de l'interdépendance des causes et des effets et sur leur impact sur l'infini. La réalité que Pascal a cherchée toute sa vie est la Totalité¹⁵³. Le goût, l'exigence, la nécessité du plaisir spirituel chez un chrétien Janséniste se présentent liés à l'explication, si possible, du mystère de la Grâce. S'agit-il alors d'une consolation, mais, en même temps, d'une confirmation de la présence de la Grâce, dont personne n'est en effet responsable. Au nom du bonheur anticipé, il subit la souffrance étant donné qu'il espère qu'il y a de la rédemption¹⁵⁴. Il constitue un simple serviteur d'un Dieu austère dont les saints osent faire face à la crainte existante. Bien que Pascal se présente dans les *Provinciales* comme la créature sanctifiée, en y affirmant que «Seigneur, je Vous donne tout», il est très loin d'avoir encore tout donné. En effet, Il met à l'écart ou bien il rejette les problèmes que les jeux de hasard soulèvent. Il n'a pas encore tout donné,

¹⁵² J.C.Brisville, *op cit*, p. 22.

¹⁵³ L.Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.202.

¹⁵⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 191.

puisque le fameux concours des physiciens et des géomètres du monde entier, en 1658, est un autre processus qui attire son intérêt.

De même, le savant est bien convaincu que le but des lois est double car ils visent à renforcer les esprits par le raisonnement et à les conduire vers les aspirations de la Grâce. Il s'agit des lois qui démontrent non seulement leur application mais leur suffisance ou même leur force soit dans les entretiens particuliers, soit dans des conférences comme celle des deux heures où Pascal déploie devant quelques amis le plan de son grand ouvrage¹⁵⁵. Pascal sait bien que les esprits puissent se tourner vers le Jansénisme grâce aux preuves qui viennent par l'application des idées philosophiques. Toutefois, c'est ici où le philosophe lui-même ne peut pas accepter cette intervention de la philosophie quant à la connaissance des mystères. La religion chrétienne est vénérable et vraie parce qu'elle s'affirme à la fois absurde et évidente, certaine et incertaine¹⁵⁶. N'oublions pas que Descartes célèbre la liberté humaine et l'importance de la volonté. La sagesse cartésienne obéit à la soumission volontaire de l'individu aux lois de la morale commune et à l'ordre universel. C'est pourquoi Descartes apparaît comme le théoricien de l'ordre et le législateur de la pensée :

-Descartes :

Elle en sait sûrement plus que moi en bien des choses. Enfin, puisque nous sommes entre gens qui pensons, ne nous attardons pas sur la santé. Voyons...Ah ! Si nous parlions du Vide ? Je ne me tiens pas d'impatience au sujet de votre opuscule, et si vous pouviez en quelques mots me donner une idée de vos conclusions...

-Pascal :

Elles ne m'intéressent plus¹⁵⁷.

Pascal est capable d'avoir la certitude de son excellence. Malgré ses problèmes de santé, il n'arrête pas de démontrer la qualité de son esprit en s'occupant des problèmes de la géométrie. Quant à son attitude envers la

¹⁵⁵ F. Mauriac, *op cit*, p. 194.

¹⁵⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.240.

¹⁵⁷ J.C. Brisville, *op cit*, p. 14.

religion, le philosophe s'est converti une seule fois à Rouen et ensuite sa vie spirituelle, en général, présente une variation, ayant comme apogée les deux dernières années de sa vie où il touche à la sainteté. Il vit le triomphe des *Provinciales* et comme résultat sa fierté se renforce. Face aux jugements du monde, il sait bien agir contre eux, sans vraiment s'y intéresser¹⁵⁸.

La méthode argumentative pascalienne insiste sur le fossé qui existe à cause de l'infiniment grand et l'infiniment petit, c'est pourquoi l'homme semble se trouver à l'écart et devenir de loin témoin de sa vie terrestre. De cette manière, tout reste en attente et Pascal souligne la différenciation que les opinions et plus spécialement les points de vue présentent sur le pour et le contre. Non seulement dans le domaine des vérités morales, mais aussi dans le domaine des vérités scientifiques, remarquons-nous cette incertitude, car rien n'est certain, rien n'est vrai dans le monde d'ici-bas :

-Descartes :

Non, Monsieur. Je crois que le chrétien, par sa foi, se découvre exalter dans sa raison, dans son activité terrestre, et non par un jouet dans les mains de son Créateur. Dieu m'a fait libre.

-Pascal :

Et pourtant, nous faisons le mal, nous sommes entraînés irrésistiblement vers le péché. Par la faute d'Adam, notre nature est corrompue. Nous ne pouvons le bien que si le Seigneur le permet, et de cette permission, nous ne sommes que quelques-uns à profiter¹⁵⁹...

C'est ici le principe de la dépendance de l'unité par l'entité. Chez Pascal et chez Descartes la déclaration d'une foi absolue dans la vérité des Evangiles n'a ni la même signification ni la même importance¹⁶⁰. Pour l'un, il s'agit de quelque chose de grand ou même d'urgent, mais pour l'autre, il s'agit d'un sujet dû au hasard, sans importance significative. En plus Pascal, disciple du Jansénisme, croit que c'est Dieu qui choisit ses élus :

¹⁵⁸ F. Mauriac, *op cit*, p. 197.

¹⁵⁹ J.C.Brisville, *op cit*, p. 24

¹⁶⁰ L.Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p. 35.

-Descartes :

Dieu est en nous. Chacun lui prête son visage. Et alors que nous acceptons la dissemblance de nos traits, nous sommes toujours prêts à nous entretuer parce que nous ne voyons pas, n'entendons pas le même Dieu.

-Pascal :

Monsieur ! Il y a l'Écriture, et elle parle à tous la même langue. (Un temps)
Je ne peux pas vous suivre¹⁶¹.

Dieu constitue pour l'homme le moyen de repérer la plus grande certitude, des vérités scientifiques. Par conséquent, le doute radical et provisoire de Descartes se transforme en un doute radical et définitif chez les libertins¹⁶². De cette façon, en utilisant le sens philosophique du terme libertinage, nous nous sommes dirigés vers la réalité, connue comme scepticisme au XVII^e siècle. Dieu contribue à la sauvegarde ou bien à la préservation des vérités de la manière la plus méthodique. Constatons-nous alors que Descartes évite de rechercher et d'approfondir aux dogmes de la foi. C'est la raison qui le fait accepter la religion de son pays de naissance, sans qu'il procède à son analyse.

-Descartes :

M. Arnauld à ma considération, mais il peut se tromper de bonne foi. Je ne puis prendre son parti sans connaître le fond de sa pensée, et franchement, Monsieur, ce fond n'a pour moi que peu d'intérêt. Les théologiens sont gens chez qui je ne fréquente pas¹⁶³.

Le 24 février 1655, c'est la lettre du fameux Antoine Arnauld, d'un libelle antijanséniste, qui déclenche de nombreuses réponses. Plus spécialement, ayant cent trente voix contre soixante et onze, la Faculté de théologie de Paris arrive à déclarer, le 14 janvier 1656, qu'Antoine Arnauld est un imprudent, quand il affirme que les Cinq propositions ne sont pas chez Jansénius. De cette façon, la

¹⁶¹ J.C.Brisville, *op cit*, p. 27.

¹⁶² D. Huisman, *op cit*, p. 189.

¹⁶³ J.C.Brisville, *op cit*, p. 25.

question cruciale de droit se révèle et par conséquent elle arrive à toucher la fine frontière d'hérésie. C'est pourquoi le grand Arnauld se cache et Pascal, aussi¹⁶⁴.

C'est le moment où Pascal demeure tout en Dieu pendant quatorze mois, ayant trouvé non seulement sa satisfaction personnelle, mais aussi son abri où il se cache. Ayant déjà réussi dans le domaine des mathématiques et dans toutes les sciences, il procède à son premier effort qui gagne un applaudissement universel. Ses écrits ont une influence sur tous les esprits et motivent chaque être humain. Il se cache alors sous le nom de M. de Mons, rue des Poirées, dans une auberge à l'enseigne du roi David, en face de ce collège de Clermont, citadelle de l'ennemi, et à Vaumurier chez le duc de Luynes et il trouve la sécurité dont il a besoin, mais il se sent encore en danger, puisque son devoir et son plaisir constituent en effet un tout et la plus grande gloire de Dieu est son objet primordial qui surmonte même sa propre passion¹⁶⁵. L'action de s'opposer est importante au Jansénisme et elle touche même les points de danger chez Pascal, qui adopte le fait d'opposition comme sa passion extrême. Il se trouve contre les Jésuites et il rejette le Père Noël qu'il ne considère pas comme un homme moral. La difficulté qui réapparaît sous une forme plus complexe et plus élevée, est comment unir les deux extrêmes, l'âme et le corps, la sincérité et la soumission, Dieu sous sa forme incarnée dans le monde -l'Église militante- et Dieu dans son exigence de vérité¹⁶⁶. Il y a de la déception, puisque la recherche scientifique faite grâce à l'esprit arrive au néant :

-Pascal :

Il est absolument déterminé par le décret de la toute-puissance divine. Oui,
je le pense. Et vous, Monsieur ?

-Descartes :

Je ne le pense pas absolument¹⁶⁷.

¹⁶⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 165.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 167.

¹⁶⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.212.

¹⁶⁷ J.C. Brisville, *op cit*, p. 23.

Pascal, reconnaissant la toute-puissance du Père Céleste, cherche et demande toujours Ses signes pour qu'il soit apaisé. Devant le silence profond de Dieu dans la persécution du Port-Royal, il met l'accent sur le fait que Dieu est miracle. Selon les disciples de Jansénius, la bonne foi ne sert à rien et l'on sait avec quelle fureur Pascal soutient contre les Jésuites que l'on peut pécher malgré soi.

Étant donné que le doute sceptique ne nous dirige pas vers aucune vérité positive, c'est Descartes, cet homme croyant, qui nous fait prendre en considération le sens de vanité qu'il présente. Dieu a créé arbitrairement le monde et le Dieu cartésien y joue son rôle qui n'est rien d'autre que sa contribution, si nécessaire, à son mécanisme rationnel :

-Descartes :

Accepteriez-vous de travailler à partir de cette certitude ?

-Pascal :

Et à quoi parviendrais-je ? A une équation ? Ne me faites pas rire.

-Descartes :

A une équation, en effet. A une équation où viendraient s'éclairer en se fondant toutes les lois de l'univers. N'est-ce donc rien, cela¹⁶⁸?

Comme Pascal a dit, sa seule fonction est de « donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement », après quoi il n'a plus rien à faire. D'autre part, c'est Descartes qui souligne le fait que Dieu crée en même temps l'ensemble des lois du monde que le monde lui-même, pour qu'il puisse mieux fonctionner :

-Descartes :

Notre intelligence est à nous. Le Créateur nous en a donné la gérance. Une dernière fois, j'en appelle au pouvoir de votre esprit. Employez-le.

Appliquez-le aux sciences au lieu de le combattre¹⁶⁹.

¹⁶⁸ J.C.Brisville, *op cit*, p. 36.

Descartes met toujours l'accent sur la liberté de l'homme et sur la raison qui lui permet de s'élever plus haut au niveau de connaissance. Selon Pascal, il s'agit d'une vérité et d'une justice absolues qui ne sont pas les mêmes que celles de l'existence humaine. Il s'agit d'un Dieu qui met l'homme dans un monde où il est obligé d'exister par rapport aux exigences que la vie a pour lui pour qu'il confronte ses besoins :

-Pascal :

Elle ne suffirait (c'est-à-dire une couverture). Chez moi, j'ai des chaussons imbibés d'eau de vie pour réchauffer mes pieds. Je ne peux tout de même pas me promener avec. (Un temps) Mais oublions mon corps. Ce n'est pas un sujet de conversation. (Un temps. Il désigne une épée posée dans un coin.) Une épée dans une cellule¹⁷⁰?

L'observation de Pascal sur l'épée dans la cellule symbolise le rôle militant de l'église qui a envoyé au feu et à la mort plusieurs de ses fidèles sous la condamnation d'hérésie. C'est aussi le moment où il a mal à tout le corps. Bien qu'il soit d'avis d'essayer de contrôler les maladies, il sait bien que chaque être humain a la tendance de se rendre aux souffrances. De cette manière, Pascal rejette le point de vue de Descartes qui considère que le corps et l'âme sont comme deux parties totalement différentes ou même divisées l'une de l'autre¹⁷¹. Pascal est sûr qu'il s'agit d'un tout inséparable. C'est pourquoi, le jeune physicien pense que tous les maux de son corps et même tous les obstacles de sa science l'empêchent de s'adonner à sa foi, de s'offrir à Dieu.

Maintenant on doit faire la distinction entre la démarche sceptique et la démarche philosophique, puisque l'idée de Pascal de douter de chaque point de certitude, se présente plus proche de la première. En projetant alors l'argument sceptique d'un relativisme absolu comme preuve de la faiblesse humaine, Pascal se présente comme savant de la science de son temps ou comme croyant à la Contre-réforme, c'est à dire à l'ancienne tradition chrétienne par la majorité des biographes. Il faut que la conquête de la vérité soit l'objectif du savant éclairé,

¹⁶⁹ J.C.Brisville, *op cit*, p. 35.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 30.

¹⁷¹ F. Mauriac, *op cit*, p. 84.

qui, étant déchargé et exempté de chaque superstition, constitue l'idéal de l'homme moderne :

-Pascal :

(Bas) Je ne peux pas me faire à la condition humaine.

-Descartes :

Oui, tout est là : vous ne consentez pas.

-Pascal :

Si je n'avais pas l'espérance... (un temps) Quand on s'est vu, des nuits durant, devenir son propre cadavre ? Quand on a respiré sa puanteur ?
Quand on a touché à sa boue¹⁷²?...

Devant le rappel de la mort et du cadavre par Pascal, Descartes se fâche de ses lamentations qui expriment sa faiblesse. Le vieux philosophe prouve qu'il n'est plus fort que lui, il lui donne comme exemple la non-publication de son œuvre sur le mouvement de la terre autour du soleil après avoir appris la condamnation de Galilée car c'est la raison qui dicte à Descartes ce comportement puisqu'il connaît ses limites et sa peur face aux tortures corporelles. C'est la pensée qui représente, selon Pascal, l'objet de vie de l'homme et qui stipule la splendeur de son existence. De cette façon, c'est elle qui pousse aussi l'homme à contester Dieu, en le constituant incapable de l'aimer, vu que la pensée renforce son orgueil, en ne lui permettant pas de concevoir sa misère face à la vie et à Dieu Lui-même. Le scepticisme et la théologie, deux points qui ne sont pas clairement philosophiques, enrichissent alors la philosophie de Pascal. Point d'argument selon la raison ou la nature : Pascal s'appuie sur un calcul de probabilités pour convertir les hommes¹⁷³. C'est pourquoi alors cet argument du pari, justifie son intention de faire ressortir l'existence de Dieu, bien que ce soit une activité très bizarre quant à Pascal :

¹⁷² J.C.Brisville, *op cit*, p. 34.

¹⁷³ D. Huisman, *op cit*, p. 219.

-Pascal :

Les jansénistes n'ont pas besoin de cette aumône.

-Descartes :

Une aumône ?

-Pascal :

Ils ne veulent devoir leur vie à cette sorte d'accommodement que vous prêchez, mais à la vérité- la vérité divine¹⁷⁴.

La position du savant n'aura plus rien de commun avec celle d'Arnauld¹⁷⁵. C'est le 31 octobre 1661 quand Blaise réagit, pourrait-on dire, d'une manière violente contre Arnauld et Nicole, étant donné que les grands-vicaires acceptent, sous la menace de déposition, et obéissent à un Bref de Rome qui rejette leur premier mandement, en publiant un autre où la distinction du droit et du fait est éliminée. Par conséquent, ils doivent signer et reconnaître les Cinq propositions, extraites du livre de Jansénius. Il s'oppose contre cette soumission et résiste en défendant la signature de distinction explicite du droit et du fait. Certes, Arnauld et Nicole sont inquiets avant tout de sauver Port-Royal et c'est la raison pour laquelle ils considèrent qu'ils doivent définir leur souscription pour la foi, sans rien affirmer sur le droit et le fait¹⁷⁶. Pascal veut prendre ses distances de ces désaccords et Il leur déclare que la distinction du droit et du fait est devenue une pure fiction. Le pape a condamné solennellement la doctrine de l'*Augustinus*, à quoi bon se boucher les yeux ? Et la doctrine de l'*Augustinus* est bien celle, selon eux, de la Grâce efficace. Veulent-ils renier la Grâce efficace ? « Je conclus, écrit Pascal, sur le ton d'un homme incapable de plus rien ménager, que ceux qui signent en ne parlant que de la foi, n'excluant pas formellement la doctrine de Jansénius, prennent une voie moyenne qui est abominable devant Dieu,

¹⁷⁴ J.C.Brisville, *op cit*, p. 33.

¹⁷⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.212.

¹⁷⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 220.

méprisable devant les hommes et entièrement inutile à ceux qu'on veut perdre personnellement »¹⁷⁷

Pascal découvre seulement que le progrès de la réalisation des valeurs est lent et qu'une vie humaine compte à peine en face de l'histoire et de l'éternité¹⁷⁸. D'une part, il y a alors les défenseurs du Port-Royal, qui l'adorent, en osant mettre à l'écart leur doctrine, sans hésiter de souscrire pour que Port-Royal soit en sécurité. D'autre part, il y a ce mourant qui risque, sans avoir rien à perdre, ayant seulement à sa disposition cette vérité, pour laquelle Jacqueline a sacrifié sa propre vie. Arnauld commence alors à considérer que la souscription à la condamnation du sens de Jansénius de la part du pape, n'est pas la souscription à la condamnation du sens de Jansénius de la part des Jansénistes. De même, Arnauld et Nicole l'accusent comme la cause de la turbulence à l'intérieure de l'Église. Blaise n'a rien à craindre et c'est en effet sa personnalité elle-même qui détermine sa destinée. C'est la même passion qui l'a tourné autrefois contre le Frère Saint-Ange, Jacqueline, les Jésuites, Lalouère et qui le pousse aussi maintenant contre l'Église¹⁷⁹. Pascal ose exprimer son opposition non seulement contre ses ennemis, mais aussi ses amis. Sa vie est prédestinée et il se bat contre le temps qui passe incessamment. La défense de la vérité doit être apportée à travers des actes. De cette façon, il agit ou bien il réagit contre tous ceux qui menacent de détruire la foi qui constitue pour lui sa préoccupation primordiale. Il s'agit de l'objectif de sa vie ou même de son mode de vie.

Par contre Descartes est loué, puisqu'il a conçu un Univers régi par les lois immuables et qu'il a surtout proclamé la souveraineté de la raison :

-Descartes :

Je vous comprends quand vous me dites votre ennui, mais je ne vous suis pas lorsque vous mettez les sciences en accusation.

¹⁷⁷ F. Mauriac, *op cit*, p. 221.

¹⁷⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.211.

¹⁷⁹ F. Mauriac, *op cit*, p. 222.

-Pascal :

Que vous ont-elles donc enseigné¹⁸⁰?

Plus spécialement, jusqu'en 1654, ce sont le monde naturel et les sciences abstraites où Pascal quête la vérité, et de 1654 à 1657 c'est la vérité provenant de l'Église ou bien de la religion dans le monde. C'est pourquoi il défend son point de vue, en luttant aussi contre lui-même. C'est à la fin de sa vie qu'il aperçoit l'importance de ses limites et de ses faiblesses, puisque c'est là la gloire de l'homme. Pascal remarque toutes les incertitudes qui régissent la vie humaine, dans la nature et dans l'Église militante à la fois, en prenant en considération les facteurs de la raison et de la révélation, vu que - quand on a besoin de concevoir toute chose naturelle - la raison ne peut pas exister sans la foi, et la foi ne peut pas exister dans la vie de l'homme sans l'explication rationnelle du pari :

-Pascal :

Pour moi, même seul dans ma chambre, en mon unique compagnie, je suis toujours sous le regard de Dieu. (Un temps.) Quand je ne le sens plus sur moi... (un temps.) J'ai l'impression de tomber. Un abîme s'ouvre à ma gauche. Je suis quelquefois obligé d'y placer une chaise afin de résister à son appel¹⁸¹.

Certes, Pascal veut aimer et être aimé, comme chaque individu, mais il prend ses distances sans permettre à n'importe qui la possibilité de s'approcher de lui et de toucher son cœur. Il croit utile et nécessaire de discuter avec l'interlocuteur et de le convaincre. Enfin, à l'encontre d'Arnauld, il admet qu'en plus de la conviction intellectuelle et avant la grâce, il y a encore un niveau intermédiaire qu'on atteint par le comportement¹⁸². Par conséquent, il exprime non seulement par les mots mais aussi par ses actes une fausse dureté. Il pose des limites strictes autour de lui pour ne blesser personne. Sa mort approche. C'est le moment où son intérêt est attiré par la jeunesse et la beauté d'une adolescente. C'est un matin, en entendant la messe à Saint-Sulpice, il ne

¹⁸⁰ J.C. Brisville, *op cit*, p. 12.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 15-16.

¹⁸² L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.288.

s'intéresse plus aux ennemis du Jansénisme. C'est là où il rencontre une fille d'environ quinze ans, très jolie, qui s'approche de lui et lui demande l'aumône¹⁸³. Cette fille lui explique que son père n'existe plus et que sa mère est portée à l'Hôtel-Dieu. Cette fille constitue alors la chance pour Pascal d'offrir son aide à un autre être humain qui a besoin de lui. C'est pourquoi, il assume l'éducation de cette enfant. Il l'amène au Séminaire tout proche et il ne s'intéresse pas du tout aux opinions des autres: « Il la confia aux soins d'un bon prêtre à qui il donna de l'argent, et la pria de lui chercher quelque condition où elle fût en sûreté. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui enverrait dès le lendemain une femme qui achèterait des habits à cette fille, et tout ce qui serait nécessaire pour la mettre en condition.»¹⁸⁴. A la fin de sa vie, Pascal, ayant comme objectif les actes de charité, offre comme abri sa maison à une pauvre famille dont il prend soin.

Pascal définit lui-même le terme de sagesse, puisqu'il l'adore et il l'embrasse. Selon Pascal, l'essence ou bien la réalité de la vérité est perdue, quand elle ne se caractérise pas de bienfait vers l'autrui. Plus spécialement, il y a deux sortes de vérité, celle des philosophes et celle du christianisme. Les premiers se trouvent dans le relativisme, puisque chacun soutient sa propre vérité. Les autres utilisent le cœur comme point de vérité en essayant de combiner le raisonnement et le sentiment. La philosophie pascalienne postule que la raison doit être dépassée par l'amour. Pascal est guidé de la misère vers la pensée. Nous sommes bien dans l'ordre de la philosophie, dès l'instant que l'homme est d'abord un esprit qui pense. Il faut bien humilier l'homme pour le faire se tourner vers Dieu :

-Pascal :

Mais je vous parle trop de Dieu et pas assez de Jésus-Christ... Or nous ne connaissons Dieu que par son Fils, et nous-mêmes ne nous connaissons que par lui. Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir. Il a appris aux hommes qu'ils étaient malheureux et pécheurs...qu'il fallait qu'il les délivrât, les éclairât et les guérit ; que cela se ferait si nous haïssions notre moi.

¹⁸³ F. Mauriac, *op cit*, p. 236.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 237-238.

-Descartes

N'a-t-il pas dit pourtant qu'il fallait aimer son prochain comme soi-même ?

-Pascal : Il l'a dit.

-Descartes :

Donc si nous devons nous haïr...Enfin laissons cela. Nous pourrions en discuter jusqu'à la fin du monde.

-Pascal :

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, et je me refuse à dormir pendant qu'il meurt¹⁸⁵.

En effet, la production des affirmations en apparence contradictoires est une réalité inévitable, imposée par le quotidien de la vie. C'est pourquoi par le point de la « sociologie scientifique », qui se caractérise par les faits humains, on se dirige vers la connaissance positive et scientifique de ces faits, c'est-à-dire vers la « connaissance sociologique ». De cette manière, découle la déduction suivante : l'une partie complète l'autre et vice versa. On constate alors que les *Pensées* de Pascal ne concernent pas « le libertin » mais qu'elles s'adressent aussi entre autres au libertin. Pas à pas, la pensée dialectique qui met à la surface les réalisations humaines et le rôle qu'elles jouent quant à l'être humain et son évolution, reconnaît aussi l'ordre logique, soutenu par le rationalisme cartésien. L'exigence de situer les parties dans l'ensemble nous aide à comprendre la corrélation entre les systèmes de Descartes et la philosophie de Pascal et nous fait à les considérer comme un ensemble compact, malgré leurs oppositions :

-Descartes :

Et pourtant vous savez que l'univers est fonction de la mesure et du nombre. Espace et temps qui sont liés...oui, liés dans le mouvement. Et l'on peut calculer le mouvement.

¹⁸⁵ J.C.Brisville, *op cit*, p. 20.

Le rationalisme de Descartes et sa méthode du raisonnement mathématique, dans un dernier effort envers Pascal pour le faire accepter l'ordre universel, réussit à recevoir une réponse laconique qui prouve que Pascal n'a pas abandonné la science mais aussi qu'il est complètement imbibé par la foi janséniste.

-Pascal :

On le peut¹⁸⁶.

Jacqueline et Blaise Pascal, au niveau humain vivaient l'un comme l'autre, les sentiments si puissants et si profonds, qu'ils soient, ne sont jamais décisifs. En ce qui concerne le comportement héroïque de Jacqueline, qui l'opposait à Blaise, en réalité c'était son frère qui lui avait inculqué ce qu'elle avait appris de lui, ou à travers lui¹⁸⁷. Il s'agit de deux jumeaux dont la présence vise à satisfaire en effet le premier ministre et même toute la Cour. C'est le moment absolu pour les enfants Pascal. Ce sont eux qui renforcent leur père et contribuent à son avancement. Ces deux jumeaux sont aussi reconnus par la cour¹⁸⁸. En ce qui concerne Blaise Pascal, l'influence qu'il a reçue à cause de son contact systématique avec les grands seigneurs, mais aussi avec les esprits les plus libres, des savants assez libertins, l'amène à adopter une mentalité d'une génération plus vieille que la sienne et il se présente obsolète devant ceux qui esquissent ce dessein après la Fronde. En ce qui concerne Jacqueline, la lettre suivante constitue un exemple d'une fille dévouée à son père, et à la fois pleine de reconnaissance :

« Monsieur mon père,

Il y a longtemps que je vous ai promis de ne vous point écrire si je ne vous envoyais des vers ; et n'ayant pas eu le loisir d'en faire (à cause de cette comédie dont je vous ai parlé) je ne vous ai point écrit il y a longtemps. A présent que j'en ai fait, je vous écris pour vous les envoyer, et pour vous faire le récit de l'affaire qui se passa hier à l'hôtel de Richelieu, où nous représentâmes l'*Amour tyrannique* devant M. le Cardinal. Je m'en vais vous raconter de point en point tout ce qui s'est passé. Premièrement, M. de Montdory entretint M. le Cardinal depuis trois heures jusqu'à sept heures, et lui parla presque toujours de vous, de sa part et non pas de la vôtre; c'est-à-dire qu'il lui dit qu'il vous connaissait, lui parla fort avantageusement de votre vertu, de votre science et de

¹⁸⁶ J.C.Brisville, *op cit*, p. 35.

¹⁸⁷ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.207.

¹⁸⁸ F. Mauriac, *op cit*, p. 36.

vos autres bonnes qualités. Il parla aussi de cette affaire des rentes et lui dit que les choses ne s'étaient pas passées comme on avait fait croire (...). Quant à la représentation, M. le Cardinal parut y rendre grand plaisir, mais principalement lorsque je parlais. Il se mettait à rire, comme aussi tout le monde dans la salle. Dès que la comédie, fut jouée, je descendis du théâtre avec le dessein de parler à Mme d'Aiguillon. Mais M. le Cardinal s'en allait, ce qui fut cause que je m'avançai droit à lui, de peur de perdre cette occasion-là, en allant faire la révérence à Mme d'Aiguillon ; outre cela, M. de Montdory me pressait extrêmement d'aller parler à M. le Cardinal. J'y allai donc, et lui récitai les vers que je vous envoie, qu'il reçût avec une extrême affection et des caresses si extraordinaires que ce n'était pas imaginable; car, premièrement, dès qu'il me vit venir à lui, il s'écria: «Voilà la petite Pascal»; puis il m'embrassait et me baisait, et, pendant que je lisais mes vers, il me tenait toujours entre ses bras, et me baisait à tous moments avec une grande satisfaction; et puis quand je les eus dits, il me dit: «Allez, je vous accorde tout ce que vous demandez; écrivez à votre père qu'il revienne en toute sûreté.» Là-dessus, Mme d'Aiguillon s'approcha, qui dit à M. le Cardinal: «Vraiment, monsieur, il faut que vous fassiez quelque chose pour cet homme-là...c'est dommage qu'il demeure inutile. Il a son fils qui est fort savant en mathématiques et qui n'a pourtant que quinze ans.»(...) Après cela, comme Mme d'Aiguillon s'en allait, ma sœur l'alla saluer, à qui elle fit beaucoup de caresses, et lui demanda où était mon frère et dit qu'elle eût bien aimé le voir. Cela fut cause que ma sœur le lui mena; elle lui fit encore de grands compliments et lui donna beaucoup de louanges sur sa science. On nous mena ensuite dans une salle où il y eut une collation magnifique de confitures sèches, de fruits limonades et choses semblables. En cet endroit-là elle me fit des caresses qui ne sont pas croyables. Enfin je ne puis pas vous dire combien j'y ai reçu d'honneurs... »¹⁸⁹.

A travers cette lettre, nous apprenons le rôle de Jacqueline mais aussi celui du Cardinal et de la cour. Aussi la sœur qui, entre les deux, a la personnalité la moins puissante, mais elle a une large part, à la création morale et intellectuelle de son frère¹⁹⁰. Ce n'est pas une femme fragile dont le refuge est Dieu. Elle connaît l'amour divin, qu'elle considère comme la seule puissance du cœur, qui se trouve en accord absolu avec la raison, car toute autre sorte d'amour se trouve en opposition à la raison. Par conséquent, cette jeune fille de dix-sept ans, cette muse de Corneille, n'hésite pas à écrire des Stances contre l'amour¹⁹¹. Sa passion d'exceller et l'activité de son frère avec la machine arithmétique, les expériences sur le vide et la pesanteur de l'air la mènent à embrasser la Grâce, comme c'est remarqué dans l'un des derniers poèmes d'elle, écrit en 1642. Quand Etienne Pascal exerce son métier, Jacqueline se trouve dans leur maison de la rue des Murs-Saint-Ouen où elle observe son frère qui s'occupe sans arrêt de sa machine arithmétique et elle le soutient, en le renforçant pour qu'il fasse face contre un horloger de Rouen qui a essayé de créer une imitation de la machine. C'est la raisonnable Jacqueline qui essaye de contrôler les angoisses

¹⁸⁹ F. Mauriac, *op cit*, p. 32-35.

¹⁹⁰ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.206.

¹⁹¹ F. Mauriac, *op cit*, p. 40.

de Blaise qui le torturent et ne le laissent pas travailler. En 1645, c'est l'époque où Jacqueline écrit ses dernières stances, en exprimant ses pensées sur le concept théologique de la Prédestination. La jeune fille constitue une observatrice de son frère et plus spécialement du champ scientifique où il déploie sa pensée à travers ses expériences. Bien qu'elle puisse concevoir son mode de réflexion, elle pose ses limites, en mettant ses critères en ce qui concerne la connaissance obtenue puisqu'elle reconnaît un ordre d'excellence qui n'est rien d'autre que celui posé par Dieu. Elle prend ses distances, malgré sa capacité mentale, grâce à laquelle elle peut suivre son frère, mais elle préfère seulement regarder et garder le travail de Blaise. Elle considère que derrière tous c'est Dieu qui se cache et c'est pourquoi personne et rien n'est plus important que Lui dont chaque homme ou femme constitue le serviteur. Être le premier entre les hommes, n'a aucune importance pour elle mais ce qui compte c'est la modestie. Les deux jumeaux sont religieux comme leur père. Chez les Pascals, quand quelqu'un est le plus grand, il doit être à la fois le plus modeste. Ils ne mettent pas en question la foi, et c'est ici où le comportement religieux de Descartes constitue un exemple pour tous les contemporains qui s'occupent du domaine des sciences.

-Pascal :

Arriver à la paix par les nombres ! Un Chrétien peut-il soutenir cette façon de raisonner ? Ne voyez-vous donc pas qu'elle en arrive à vous faire passer de Dieu ?

- Descartes :

Je n'ai jamais douté qu'il avait mis le monde en mouvement¹⁹².

Cette attitude des Pascals n'est pas égale à une sorte de piété. Au contraire, ils ne rejettent pas l'esprit libertin. N'oublions pas ici que Jacqueline Pascal, entre 10 et 13 ans, écrit et reçoit des épigrammes galantes et elle reste pure parce que c'est Dieu qui la protège dans cet environnement¹⁹³. Ce qui joue un rôle primordial, c'est la misère de l'homme, et plus spécialement la conception et l'attitude de l'être humain en ce qui concerne cette misère. On pense à soi-

¹⁹² J.C. Brisville, *op cit*, p. 19.

¹⁹³ F. Mauriac, *op cit*, p. 50-51.

même étant donné que notre condition est plongée dans le doute infini, détruisant et éliminant chaque trace de certitude et même d'arrogance. Par conséquent, au moment où l'homme songe à sa misère, il s'appuie sur d'autres êtres humains. De même, Pascal s'appuie sur la philosophie et la science, étant donné que son objet principal coïncide avec celui des philosophes, qui utilisent la raison. Mais il ne met pas à l'écart le cœur puisque, grâce aux sentiments, on se rapproche de Dieu. Pascal suit les sceptiques qui, en rejetant le vrai, demandent le plus probable. C'est pourquoi, le but du pari d'ordre mathématique vise la conversion d'un public qui n'accepte pas les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu. C'est le moment où Pascal apparaît comme un esprit génial mis au service de la foi.

-Pascal :

On meurt quand Dieu le veut. Ma santé n'est pas bonne. Il se peut que, par elle, il m'avertisse. Et puis, quel que soit le cours de mes jours, je n'aurai pas assez d'années pour faire mon salut. Il requiert tout de moi désormais¹⁹⁴.

Il ne s'agit pas d'une question de dialectique historique pour Pascal. En France du XVII^e siècle, la vision tragique constitue la seule perspective, celle du pari sur l'existence d'un Dieu. Ce pari donne un aspect paradoxal qui se base sur l'existence des contraires. C'est-à-dire qu'il y a à la fois la sagesse et la folie, dans un cadre clair et évident. En même temps, il est aussi obscur. C'est alors la religion du chrétienne que Pascal considère comme la plus appropriée, comme la combinaison de tous les éléments mentionnés auparavant, contribuant de sa part à l'esprit de l'époque :

-Pascal :

Non, Monsieur, il ne m'appartient pas de vous juger, et moins encore de vous brûler, car j'ai connu moi-même, un temps, cet orgueil de l'esprit que j'ai eu tant de peine à surmonter. Je me permettrai seulement de vous dire qu'un vrai Chrétien ne peut trouver la paix qu'en Jésus-Christ, et que seule

¹⁹⁴ J.C.Brisville, *op cit*, p. 33.

sa grâce peut la lui accorder. Hors d'elle, je ne vois que distraction coupable et orgueil de l'intelligence¹⁹⁵.

Mais, le rationalisme cartésien se trouve face à ces vérités éternelles et c'est aussi la raison pour laquelle Pascal ne prend pas en considération cette création arbitraire. Il s'agit de la contradiction entre deux idéologies, entre deux titans de la pensée, de Descartes et de Pascal. Chez l'un, l'être humain rejette toute aide ou bien tout guide extérieur, puisque, grâce au rationalisme cartésien, le monde a changé. Le Dieu des rationalistes n'apporte à l'homme aucun secours extérieur, mais il ne lui apporte non plus aucune garantie, aucun témoignage de la validité de sa raison ni de ses propres forces¹⁹⁶. Chez l'autre, c'est le Dieu de la tragédie, dont le rôle principal est celui du juge qui prend des décisions sans faire preuve de pitié :

-Pascal :

Oui, j'envie votre insouciance. Il faudrait pouvoir accepter la pensée de sa mort. Je n'y suis point encore parvenu. Si mon âme ne tremblait pas, mon corps serait peut-être moins malade.

-Descartes :

Et si vous aimiez un peu plus votre corps...si vous étiez avec lui moins sévère ? Il se peut alors que votre âme...

-Pascal :

Je n'ai aucune envie de m'intéresser à mon corps.

-Descartes :

Alors je n'ai rien dit (un temps). Votre religion est terrible, Monsieur¹⁹⁷.

Nous voyons la différence de mentalité entre Descartes et Pascal. Descartes soutient la grandeur de l'âme et du corps pour vivre pleinement sur

¹⁹⁵ J.C.Brisville, *op cit*, p. 19.

¹⁹⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.55.

¹⁹⁷ J.C.Brisville, *op cit*, p. 30.

terre. Il conseille à Pascal d'aimer son corps afin de mieux se sentir et de ne pas être toujours malade et impuissant. Pour Pascal, le salut ne sera donné qu'à l'âme immortelle dans l'éternité. Il cherche alors une grandeur totale, spirituelle et corporelle¹⁹⁸.

La raison constitue en effet un piège. C'est elle qui donne confiance à l'homme pour se comporter comme fort et indépendant même devant Dieu, pour agir d'après son désir terrestre. Alors, la condamnation pascalienne de Descartes est expliquée, puisqu'elle vient de ce fait déjà mentionné et il s'agit d'une dénonciation plus générale sur l'initiative offerte par la raison à l'être humain pour contrôler sa vie.

-Descartes :

Je vous entends, mais la science...

-Pascal :

Elle ne nous dit rien de Dieu.

-Descartes :

Elle peut nous aider, à tout le moins, à connaître son œuvre¹⁹⁹.

Pascal a découvert la tragédie, l'incertitude radicale et certaine, le paradoxe, le refus inhérent au monde et l'appel de Dieu²⁰⁰. C'est le moment où le savant se trouve entre la raison et la foi, entre la sagesse absolue et l'amour fraternel car il exprime clairement son besoin de se trouver près de Dieu qui va lui montrer le chemin de la Grâce. Il cherche le bien que seul Dieu peut lui offrir, étant donné que c'est Lui le responsable unique de chaque joie que notre âme peut recevoir : quand une âme est assoiffée de tendresse et de protection, elle se sent menacée par les tentations de la vie elle-même. Jacqueline n'a pas la puissance de donner à Pascal tout ce que son âme demande et c'est pourquoi elle arrive à sacrifier même ses sentiments purs pour se consacrer à sa foi. Elle reconnaît que les sentiments entre elle et son frère sont mutuels, mais il faut

¹⁹⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.211.

¹⁹⁹ J.C.Brisville, *op cit, op cit*, p. 15.

²⁰⁰ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.205.

qu'elle choisisse de les écarter ou bien de les modérer pour réussir son objectif²⁰¹. Certes, son attitude ne signifie pas ingratitude. Elle poursuit son but, elle n'arrête pas de protéger son frère et elle lui demande de l'aider sans qu'il lui obstrue son évolution. Elle sait bien que tout le monde s'aperçoit de sa contribution au domaine de la science, il l'aime et elle est prête à accepter de partir, en le laissant tout seul. Mais Jacqueline ne peut pas nier ni ignorer l'appel de Dieu puisqu'elle cherche à éclairer sa vie et maintenant elle a la chance de le faire. Sa grande inquiétude est la réaction de son frère, car elle ne veut pas qu'il souffre à cause d'elle. C'est elle et sa décision qui provoquent l'angoisse chez Blaise et préoccupent l'âme du physicien²⁰².

Sans doute un psychologue, verrait-il à l'origine du comportement de Jacqueline le désir inconscient de dépasser son frère, de se mettre au-dessus de lui²⁰³. Il y a une lettre où Jacqueline met à l'écart le fait qu'elle suit la voie ecclésiastique et elle réagit comme la petite fille d'autrefois qui se dispute avec Blaise et finit sur une menace : « Ce n'est que par forme que je t'ai prié de te trouver à la cérémonie ; car je ne crois pas que tu aies la pensée d'y manquer. Vous êtes assuré que je vous renonce si vous le faites.» L'attitude de Pascal est évidente dans le fragment d'une lettre de Jacqueline à Gilberte (10 mai 1652) :

« Je fis porter cette nouvelle à mon frère, le jour de l'Ascension, par M. Hobier. Il vint le lendemain fort outré avec un grand mal de tête que cela lui causait, et néanmoins fort adouci, car au lieu de deux ans qu'il me demandait la dernière fois, il ne voulait plus me faire attendre que jusqu'à la Toussaint; mais me voyant ferme à ne pas attendre et assez complaisante néanmoins pour condescendre à lui donner quelque peu de temps pour se pouvoir résoudre, il s'adoucit entièrement et eut pitié de la peine que cela me faisait de différer encore une chose que je souhaite depuis si longtemps...»²⁰⁴

D'une part, Dieu, la révélation, l'autorité, la théologie positive, d'autre part, la nature physique et humaine, la science, le jugement critique, la raison et les sens²⁰⁵. Bien que Blaise soit d'un caractère autoritaire, il est faible et impuissant devant la volonté ou bien le besoin de sa sœur de trouver la perfection. Elle poursuit sa conversion et le jeune savant cherche et demande des moyens pour se soulager. A cause de l'amour fraternel et de l'affection pour Jacqueline, il

²⁰¹ F. Mauriac, *op cit*, p. 100.

²⁰² *Ibid.*, p. 101.

²⁰³ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.214.

²⁰⁴ F. Mauriac, *op cit*, p.102.

²⁰⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.210.

l'amène au curé de Rouville au début de 1648 et il la confie entre les mains de la Mère Angélique Arnauld²⁰⁶. Il est assez difficile pour lui de confronter cette réalité et il arrive au point de considérer que les nonnes ont peut-être utilisé des moyens mentaux pour la persuader et l'attirer. Toute la famille rentre à Paris vers la fin de 1650, en abandonnant la maison de la rue Brisemiche, pour se déplacer à la rue de Touraine. Jacqueline ne quitte pas le curé et elle continue à mener sa vie près de Dieu, mais sans avoir plus l'aide de son frère en ce qui concerne sa communication avec Port-Royal. Étienne Pascal, qui n'approuve pas l'attitude de sa fille, confronte des problèmes de santé et Jacqueline prend soin de lui, mais il meurt. Malgré sa tristesse à cause du décès de son père, elle ne perd pas de temps, puisqu'elle poursuit sa relation avec Port-Royal où elle réussit à y être acceptée le 14 janvier 1652²⁰⁷. Elle est devenue religieuse en sachant que cela signifie renoncement au corps en faveur de l'âme, renoncement à toute efficacité dans le monde et même dans l'Église en faveur de la vérité. Pour Jacqueline, cette opposition est définitive: elle ne variera plus jusqu'au jour de sa mort. Or, pour des motifs religieux, semi-conscients et entièrement conscients au cours des dernières années de sa vie, Pascal n'a jamais renoncé ni au monde, ni au corps, ni à l'exigence d'efficacité²⁰⁸ :

-Descartes :

Ma raison aujourd'hui me tient quitte d'avoir raison.

-Pascal :

Disposition admirable, assurément. Elle est le fait d'un esprit assez grand pour se suffire. Je n'ai point ce contentement, hélas ! Et en suis encore à

²⁰⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 86.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 93.

²⁰⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.210.

penser qu'un homme ayant trouvé la vérité se doit de la communiquer à ses contemporains. Pardonnez-moi cette naïveté²⁰⁹.

Soulignons-nous ici l'impact de la mort de son père chez Pascal, à cause du lien entre les deux hommes. Il ne s'agit pas d'une relation ordinaire entre le père et son fils, étant donné qu'ils constituent une entité mentale que personne et rien ne peut dissoudre²¹⁰. Pascal est l'enfant dont l'esprit reflète celui de son père à tel point qu'il l'admire, sans s'intéresser à rien d'autre que seulement à être fier étant donné que c'est son fils qui ouvre de nouveaux chemins de pensée. Étienne Pascal se met à l'écart, il arrive à sacrifier sa santé pour observer et garder ce jeune génie. C'est peut-être la raison pour laquelle Pascal se trouve, au milieu de plusieurs interlocuteurs et admirateurs, sauf son père et Jacqueline, mais il ne jouit pas du sentiment de la vraie amitié. Bien qu'il perde aussi Jacqueline en même temps de la mort de son père, Pascal se caractérise par un sentiment de profonde humanité qui évolue et s'exprime tout au long de sa vie, à travers ses expériences qu'il nous offre comme sa confiance. A cause de la douleur de son frère, qui pleure leur père, Jacqueline ne communique pas avec Blaise et elle attend jusqu'au moment de son départ²¹¹.

Toute tentative d'explication rationnelle par l'homme se trouve contre Pascal, qui se bat face au cartésianisme²¹². Il est évident que le philosophe est déterminé à agir contre chaque obstacle qui heurte ses idées et c'est pourquoi il agit par tous ses moyens contre Descartes dont l'idée du rationalisme constitue le plus grand danger qu'il doit affronter :

-Pascal :

A la connaître (c'est-à-dire l'œuvre de Dieu) ? Enfin, Monsieur... Ce qu'elle nous enseigne est insignifiant. Je dirais même qu'elle accroît notre ignorance en feignant de la dissiper. Outre cela qui est déjà bien dangereux, elle nous incline à l'orgueil en nous donnant à espérer que nous touchons au but alors qu'il s'éloigne toujours à chaque pas que nous faisons vers lui.

²⁰⁹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 12.

²¹⁰ F. Mauriac, *op cit*, p. 93.

²¹¹ *Ibid.*, p. 96.

²¹² D. Huisman, *op cit*, p.154 – 155.

Tout cela n'est qu'illusion. J'en suis persuadé : notre intelligence s'égaré en de mauvais chemins. Pour ma part, je reviens au centre où est la vérité. Sa lumière²¹³.

Le savant n'accepte pas le point de vue des Jésuites, c'est-à-dire que l'être humain pèche seulement d'après sa volonté, en refusant la probabilité des péchés involontaires. C'est pourquoi, dans ces débats, il constate que le talent ou bien le génie détermine l'ordre des choses. Étant donné que la vie constitue elle-même un drame individuel, il n'y pas d'intervention humaine. C'est seulement Dieu qui peut dégager l'essentiel caché dans les cœurs, qui est au courant de chaque action et de son impact possible. De même, la justice infinie se mêle avec la toute connaissance de la relation des causes. C'est ici où son inflexibilité janséniste même chez Pascal est pénible. Sa pensée : « Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; *ainsi notre justice devant la justice divine...* »²¹⁴ prouve qu'il met le jugement de Dieu après la raison.

La Mère Angélique meurt le 6 août 1661. La petite nonne, Jacqueline, reste toute seule sans plus avoir près d'elle la personne qui lui a enseigné toutes les vertus, sauf l'anéantissement, qui représente la dernière chute de l'esprit. Elle est interrogée par le remplaçant imposé par M. Singlin, accompagné du grand-vicaire de Contes, le 22 août et c'est le moment où elle donne encore une fois des réponses claires, sans aucun soupçon d'hérésie. C'est le 4 octobre où la petite Pascal meurt à Port-Royal des Champs. Les circonstances de sa maladie restent inconnues. En effet, elle meurt soumise, en obéissant aux exigences exercées sur elle et cette fille sainte arrive à signer, malgré sa révolte intérieure²¹⁵. C'est peut-être cette révolte qui maintient sa flamme chez son frère. Comme résultat, elle détermine le destin de son frère qui maintenant agit de la manière que sa sœur souhaite. Pascal considère aussi qu'une des plus utiles et solides charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient, comme s'ils étaient encore au monde. Son deuil l'étouffe et pour faire face contre sa douleur accablante, il continuera à faire ce que sa sœur bien aimée ferait. C'est le seul

²¹³ J.C. Brisville, *op cit*, p. 15.

²¹⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 171.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 216.

moyen de l'honorer. Il la voyait souvent, il lui parlait de toute chose sans réserve, il recevait d'elle satisfaction sur toute chose sans exception. Car il y avait une si grande correspondance entre leurs sentiments qu'ils convenaient sur tout et assurément leurs cœurs n'étaient qu'un cœur, et ils se trouvaient l'un dans l'autre des consolations que seulement ceux qui ont goûté un tel bonheur peuvent comprendre ceux qui savent ce que c'est d'aimer et être aimé, ainsi avec confiance et sans rien craindre.

Lorsque Pascal est près de sa mort, c'est la raison pour laquelle il ne désire plus être admiré ou même aimé. Il se comporte alors d'une façon dure contre Gilberte pour la repousser. Le caractère vain et déchu du monde et de toute vie intramondaine ne souffre chez Pascal aucune exception²¹⁶. Il prend en considération chaque aspect sentimental de l'être humain et plus spécialement l'impact que l'attachement de sa présence ou de son absence, à cause de sa mort, peut avoir sur l'individu :

« Il est injuste qu'on s'attache à moi quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne et je n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas près de mourir ? Ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté quoique je la persuadasse doucement, et qu'en cela on me fit plaisir : de même, suis-je coupable si je me fais aimer et si j'attire des gens à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à s'attacher à Dieu et à le rechercher»²¹⁷.

Le cœur, les sentiments influencent Pascal, tout en acceptant la raison pour ses recherches, en obligeant toutes les personnes à s'occuper des questions qui se produisent chaque moment et qui motivent même un enfant de cette époque-là comme Jacqueline à poser des questions quant à la nature de chaque phénomène qu'elle observe. Il étend l'incertitude et le paradoxe jusqu'à Dieu même, sensible au cœur, et dont l'existence est pour l'homme à la fois certaine et incertaine, présence et absence, espoir et risque, en un mot: pari²¹⁸. Même au cas où les autres resteraient indifférents à ce qui se passe autour d'eux, c'est lui qui cherche la cause. Il voit derrière chaque phénomène de la vie, la cause ou bien la vérité, qui explique l'activité correspondante. Par exemple, quand une assiette de la table familiale vibre sous le choc d'un couteau, Blaise et sa sœur

²¹⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.306.

²¹⁷ F. Mauriac, *op cit*, p. 235-236.

²¹⁸ L. Goldmann, *Le Dieu caché, op cit*, p.222.

Jacqueline s'occupent de la cause qui arrête cette vibration en y posant le doigt²¹⁹. Tous les savants qui visitent leur maison, admirent ce comportement et ce mode de pensée. Jacqueline reconnaît l'esprit de son frère, bien que ce dernier ne puisse pas le déployer sous la charge de leur père, puisque Étienne Pascal et ses amis l'admirent, mais ils limitent à la fois l'activité de sa pensée, car l'intelligence de ce jeune choque toute l'Europe. C'est l'enfant qui doit mettre à l'écart la géométrie pour être capable d'apprendre plus vite le grec et le latin, d'après son père et la société.

Plus spécialement, il y a des causes théologiques et philosophiques qui amènent Pascal à s'opposer à Descartes. L'homme cartésien se caractérise par une philosophie qui ne respecte pas la supériorité de Dieu, du Maître de tout. Il n'est pas responsable de son attitude et il n'a pas d'obligations, car il est exempté de chaque trace de culpabilité. Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, de la mort d'Henri IV jusqu'au règne absolutiste de Louis XIV, un mouvement de réaction se dessine dans tous les domaines contre le désordre et l'anarchie. Le libre génie de la Renaissance et sa curiosité d'esprit bascule entre l'ordre et le goût profond de l'indépendance.

D'après Pascal, à part la raison, il y a aussi des valeurs supplémentaires. C'est le cœur qui représente simplement l'amour ou la passion entre les créatures. C'est en effet le mode le plus approprié pour mieux concevoir et sentir Dieu, puisque la raison seule ne peut tout réaliser²²⁰. Le cœur représente l'intelligence intuitive, car le cœur nous aide à connaître Dieu, et plus spécialement il détermine les premiers principes de la connaissance : Pascal s'appuie sur une notion déterminante dans sa pensée, celle du cœur par opposition au raisonnement discursif :

-Pascal :

On persécute un innocent, et vous argumentez. Votre raison prendra-t-elle toujours le pas sur votre cœur ?

²¹⁹ F. Mauriac, *op cit*, p. 101.

²²⁰ D. Huisman, *op cit*, p.160 – 161.

-Descartes :

En l'occurrence, elle le prend²²¹.

La réponse laconique de Descartes confirme la grandeur de la pensée rationnelle qui le conduit et lui permet par des arguments, d'ouvrir de nouveaux chemins. Pascal croit au Dieu de Saint-Cyran, sa vision ultime est Dieu de Jésus-Christ, le Dieu de la douceur et de la consolation, car il arrive au point de s'identifier à Lui²²². C'est-à-dire qu'il met tout d'abord à l'écart chaque trace d'égoïsme et qu'il sait bien qu'il y a beaucoup de vérités qui forment la foi bien qu'elles puissent se présenter comme contradictoires. Le christianisme est la seule religion qui permette à l'homme la réalisation de ses véritables aspirations: l'union des contraires, l'immortalité de l'âme et du corps, leur union dans l'incarnation²²³. C'est pourquoi on a la description suivante qui représente sa croyance:

« J'aime la pauvreté parce qu'il l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui, en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa Grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. »²²⁴.

D'après Pascal, la condition humaine, est dans cette vie la condition intermédiaire, constituée de l'union de la crainte et de l'espoir²²⁵. Bien qu'il se caractérise par un grand degré d'intelligence sentimentale, il pense toujours à son attitude, à sa méthode et même aux principes qu'il embrasse et il arrive à lutter contre son cœur jusqu'à la fin. Il exécrait la sensiblerie et n'estimait que la tendresse raisonnable qui consiste, comme disait-il, «à prendre part à tout ce qui arrive à nos amis en toutes les manières que la raison veut que nous y prenions

²²¹ J.C. Brisville, *op cit*, p. 28.

²²² F. Mauriac, *op cit*, p. 233.

²²³ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.342.

²²⁴ F. Mauriac, *op cit*, p. 233-234.

²²⁵ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p.327.

part, aux dépens de notre bien, de notre commodité, de notre liberté, et même de notre vie, si c'est un sujet qui le mérite»²²⁶.

C'est ici qu'une philosophie proprement pascalienne se développe, car elle soutient fervemment que le cœur est celui qui nous donne la chance de communiquer avec Dieu, quand la raison ne nous le permet pas. Par conséquent, à travers cette idée théologico - philosophique Pascal se dirige vers une nouvelle hiérarchie des facultés où la raison ne se range pas première, puisqu'il y a une valeur plus haute que la raison elle-même.

-Pascal :

Pardonnez-moi, Monsieur. Je n'étais pas venu avec l'intention de me disputer avec vous. Quel que soit son talent, un homme de mon âge a encore beaucoup à apprendre, et vous êtes certainement un des seuls dont je puis espérer quelque lumière. Je n'ai que trop tendance à m'échauffer...oui, je le reconnais. Je vous prie de m'en excuser. Mais la raison vous est d'un tel appui que je suis à l'inverse tenté de voir son peu de tablature. A dire vrai, elle n'a plus ma confiance entière²²⁷.

-Descartes :

Nous ne voyons pas Dieu, je crois, avec les mêmes yeux.

-Pascal :

Je crois que vous le déduisez, Monsieur ; vous ne le voyez pas. Il est pour vous comme un principe, et en moi comme une chaleur. Vous le pensez, moi je le sens. Voilà toute la différence²²⁸.

Pascal continue sa recherche interne et il remarque qu'en effet Jésus-Christ se trouve à la disposition totale de son Père. De cette manière, il ne s'agit pas de Dieu, mais du Fils de l'Homme. C'est Jésus-Christ qui se soumet volontairement à la volonté du Père, qui se présente comme un être humain parmi les autres²²⁹.

²²⁶ F. Mauriac, *op cit*, p. 235.

²²⁷ J.C.Brisville, *op cit*, p. 20.

²²⁸ *Ibid.*, p. 19.

²²⁹ F. Mauriac, *op cit*, p. 48.

Non seulement arrive-t-il à prendre leur place, à se substituer à eux contre chaque charge qui les alourdit, mais il se sacrifie pour toute l'humanité en restant à la fin tout seul devant toutes les horreurs qu'une personne est capable de subir. Par conséquent, Blaise ressent Son agonie.

Le cœur tient alors un double sens, à la fois philosophique et théologique. De cette manière, le cœur joue son rôle essentiel dans le domaine de la science et de la philosophie :

-Descartes :

On dirait que pour vous, donner à la création, c'est enlever au Créateur.

-Pascal :

Il nous a fait pour lui, et sans lui nous ne pouvons rien.

-Descartes :

Nous pouvons ne pas nous haïr comme vous voudriez que nous le fissions.

Il faut s'aimer un peu, me semble-t-il, si nous voulons aimer. Et vous, Monsieur, vous ne cessez de vous combattre et de vous cracher au visage.

-Pascal :

Je n'aime que le Christ en moi.

-Descartes :

Vous l'aimez en vous déchirant, en immolant votre raison et votre liberté.

Vous ne l'aimez qu'en vous faisant peur vous-même. Étrange amour²³⁰.

« S'il n'y a jamais du temps auquel on doive faire profession des deux contraires, écrit-il, c'est quand on reproche qu'on en omet un ».²³¹ C'est le moment où Pascal désire combiner l'Église avec « l'autre vérité », celle que les Jésuites défendent puisqu'il ne s'intéresse pas à l'opinion publique. Maintenant c'est le moment où il rejette chaque trace de dispute, où il accepte de voir les

²³⁰ J.C.Brisville, *op cit*, p. 34.

²³¹ F. Mauriac, *op cit*, p. 230-231.

représentants de l'Église, bien qu'il se torture à cause de l'aggravation de sa santé. D'autre part, le but de l'archevêque est l'acceptation de la part de Pascal quant aux exigences de l'Église et par conséquent sa signature. Ils sont d'accord sur les principes. Certes, il veut rester auprès de Jésus-Christ et c'est la raison pour laquelle il reste auprès de l'Église. « Je te suis présent par mon Esprit dans l'Église, par ma puissance dans les prêtres... »²³² est-il écrit dans le Mystère de Jésus. C'est alors un chrétien incapable de ne pas se sentir les bras de son Père-son Sauveur c'est pourquoi il arrive à accepter ceux qui prêchent sa parole. Le point de repère commun de tous les saints est l'amour de la maladie et de la pauvreté. Il s'agit ici peut-être du point de référence pour Pascal lui aussi. Comme résultat, il écarte toutes les satisfactions et tous les comforts et, ayant aussi l'exemple de la jeune Jacqueline, il accepte la maladie et à la pauvreté. Au fond de sa pensée et de son cœur, la peur de perdre la Grâce demeure. Plus spécialement, c'est Jésus qui arrive en effet pour aider, pour sauver et pour se sacrifier au nom de ceux qui ont besoin de Lui, car ils se trouvent dans une situation difficile. Il admire alors les fondateurs des hôpitaux, c'est-à-dire les hommes des bonnes œuvres parce que leur objectif est en réalité de servir les pauvres.

Selon la pensée dialectique, il n'y a jamais de points de départ certains, ni de problèmes définitivement résolus, la pensée ne se développe jamais en ligne droite étant donné que toute vérité partielle ne prend sa véritable signification que par son évolution dans la connaissance de l'ensemble²³³. Remarquons-nous alors que Pascal ne nie pas la philosophie, vu que le cœur lui-même tient la première place en ce qui concerne le domaine de la philosophie. D'ailleurs, c'est le cœur qui touche chaque partie de l'ensemble, auparavant mentionné :

²³² F. Mauriac, *op cit*, p. 231.

²³³ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p. 22.

-Pascal :

(Bas et d'un ton pathétique). Monsieur, je suis dans une ignorance terrible, et cette partie même de moi qui pense ce que je dis ne se connaît non plus que le reste. Je ne vois que des infinis qui m'enferment comme un atome, et de moi je sais seulement que je ne suis ici qu'une ombre sans retour et de peu de durée²³⁴.

Cependant, le rationalisme cartésien pose l'idée qu'il y a des points de référence qui contribuent à la meilleure compréhension de tout ce qui se passe, malgré le fait qu'il ne reconnaît pas l'identification du problème pour les parties et pour l'ensemble, étant donné que quand on ne connaît pas l'un il est impossible de connaître les autres :

-Descartes :

Pour moi, réfléchir à la mort, à l'infini et à l'éternité est un travail qui passe mon intelligence. Je ne voudrais pas abuser du peu de temps et de loisir qui me reste en l'employant à démêler de semblables difficultés²³⁵.

Étourdi par une vie de divertissement, l'homme est misérable²³⁶. Le besoin fervent de la certitude amène l'homme à mieux concevoir l'étendue de sa misère et sa faiblesse d'y faire face. C'est la raison pour laquelle il a recours à n'importe quel moyen, en agissant ou bien en réagissant spontanément afin de se libérer ou, si c'est possible, de mettre à l'écart sa vie malheureuse et pitoyable :

-Descartes :

J'abandonne ce soin à mes travaux qui sont chez le libraire, et me regarde ma liberté. Il n'est rien tant à quoi je tiens. (Un temps) Être libre de ne rien faire!...Ah! Monsieur, le loisir...quel bonheur !

²³⁴ J.C.Brisville, *op cit*, p. 35.

²³⁵ *Ibid.*, p. 22.

²³⁶ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, *op cit*, p. 299.

-Pascal :

Le loisir²³⁷?

Les gens de l'époque ont aussi besoin des loisirs pour trouver la joie personnelle. Leur cœur a soif non seulement de détente, mais aussi du plaisir qu'ils ne peuvent pas trouver ou même savourer quand ils sont plus jeunes. C'est peut-être pourquoi Blaise, à l'âge de trente ans, se comporte de cette manière, en cherchant toutes les joies dont il était privé à sa jeunesse. En outre, sa maladie le pousse à cette réaction, car il se sent plongé dans sa solitude, sans avoir ni l'aide de Dieu ni celle de sa sœur. Il commence à fréquenter des femmes, qui l'admirent, qui sont flattées par leur rencontre avec lui, qui se sentent plus respectables grâce à sa présence²³⁸. Mais ce comportement ne peut en effet rien faire quant à son corps affligé et fatigué, qui subit tant de douleurs. Il se trouve au milieu de son problème de santé et de la réalité sans avoir son soutien nécessaire, Jacqueline.

La vie humaine, grâce à la religion chrétienne, passe de l'étape de l'aventure absurde à celle de la nécessité et de la certitude qui aboutissent au bien et à la vérité. Le caractère contradictoire et ambigu de toute réalité qui caractérise l'être humain et son entourage, c'est-à-dire la société, trouve le chemin vers sa purification à l'aide du plan eschatologique de la divinité. Les besoins et les aspirations authentiques de l'homme constituent la source autour de laquelle s'épanouit la vie qui est le cœur de la religion chrétienne par opposition aux autres religions. De cette façon, un nouvel objectif, celui de l'optimisme, se développe, puisque l'homme trouve le moyen de satisfaire son but qui n'est rien d'autre que la vérité. Malgré l'opposition des deux philosophes, leur vision du monde, la vision tragique, est la même, puisque tous les deux viennent de la classe bourgeoise qui se trouve dans l'impossibilité de consolider le nouveau rang.

Les faits sociopolitiques et économiques du XXe siècle déterminent la transformation de l'homme moderne que Brisville utilise pour créer son œuvre, en

²³⁷ J.C. Brisville, *op cit*, p. 12.

²³⁸ F. Mauriac, *op cit*, p. 121.

épuisant aussi des traits significatifs des deux philosophes du XVIIe siècle. Descartes et Pascal constituent les deux interlocuteurs qui expriment leurs idées dans sa pièce, en ayant chacun d'eux, ses points de vue. Le rationalisme dogmatique et le courant des Jésuites s'opposent contre un concept théologico-philosophique, attiré par les Jansénistes, selon lequel la raison perd sa place primordiale. A travers cet entretien, l'auteur réussit à montrer l'interaction mutuelle entre les deux philosophes malgré leurs différences. Leur duel argumentatif est soutenu par des pauses, des points de suspension qui font durer notre attente et anxiété, tout en permettant aux deux philosophes et aux spectateurs de réfléchir sur « le coup suivant ». La société du XVIIe siècle se reflète dans ce dialogue et, comme résultat, Brisville prouve l'interdépendance de l'histoire avec les faits sociopolitiques, la religion et la philosophie. La philosophie moderne se développe sur l'ancienne, celle du XVIIe siècle, où l'esprit cartésien et celui de « la religion » agissent l'un sur l'autre et vice versa, ayant tous les deux la même importance.

Les idées sociopolitiques, la religion et la philosophie du XVIIe siècle s'adoptent et évoluent d'après les besoins des temps modernes. Il y a d'une part le rationalisme de Descartes contre le scepticisme, et d'autre part la théologie de Pascal qui dirige l'homme vers son épanouissement. Bien que l'opposition entre les deux penseurs soit exprimée, l'existence d'une analogie profonde entre les deux génies esquisse le portrait de notre réalité.

DEUXIEME PARTIE

Voltaire et le monde philosophique du XVIIIe siècle.

A. La vie de Voltaire, source d'inspiration.

Depuis sa naissance, François Marie Arouet est dominé par la tristesse et la malchance. Il prend le pseudonyme de Voltaire qui peut être justifié jusqu'à un point par ce fait. C'est à l'âge de sept ans où sa mère est morte et quand il a dix ans, le temps est venu pour aller au collège²³⁹. Arouet aime étudier les vers latins et les vers français. Il est vraiment doué d'une mémoire exceptionnellement infatigable et infinie et d'un esprit cultivé²⁴⁰. C'est un esprit brillant comme celui d'autres grands hommes de son époque, prêt à surprendre la société des Lumières.

La mutation et l'acquisition de son pseudonyme ne sont pas faites tout de suite mais pas à pas. En prenant des distances du nom Arouet, il choisit un patronyme moins roturier. Il ose refuser d'accepter d'une manière symbolique son appartenance à la corporation des tanneurs et des tabellions de la Gâtine poitevine. L'écrivain a d'abord signé « Arouet de Voltaire », puis « Voltaire » et bientôt «de Voltaire ». François Marie ni ne se cache ni de vouloir changer de nom, ni d'expliquer quels sont les critères du choix de son nouveau patronyme.

Pour l'abbé Nonotte²⁴¹, qui écrit du vivant du philosophe, il s'agit en fait d'une petite ferme appelée Veautaire, située dans la paroisse d'Asnières-sur-Oise, que le poète aurait héritée d'un cousin lointain. Aucun résultat n'est donné par les recherches faites pour l'identification de ces deux sites. Il y a aussi d'autres interprétations, mais aussi incertaines, comme par exemple le fait que le jeune François-Marie, qui est un caractère entêté et discipliné, est surnommé le petit *volontaire* ou même quand il a voyagé en Toscane, passant par Volterra où il est tombé malade, l'écrivain a été accueilli et soigné avec une attention toute particulière. Néanmoins, Voltaire n'a jamais visité Toscane, pas plus qu'aucune autre région de l'Italie. D'autre part, proche de Saint-Loup, berceau de la famille,

²³⁹J.Goldzink, *Voltaire: Là légende de saint Arouet*, Gallimard, 1989, p.17-18.

²⁴⁰ *Ibid*, p.19.

²⁴¹ Claude-Adrien Nonotte : Jésuite qui écrit contre Voltaire.

la petite ville d'Airvault dont le nom inversé donne Voltaire : le verlan est appliqué en quelque sorte à l'anthroponymie. Il y a aussi une autre hypothèse, moins invraisemblable -c'est également la plus ancienne- soit celle de l'anagramme d'Arouet I.j(le jeune), la calligraphie de l'époque autorisant la transformation du *u* et du *j* en *i*.

Ce qui est le plus important, ce n'est pas laquelle de ces deux interprétations est la plus appropriée, mais comprendre la signification du geste de l'écrivain. Voltaire change de nom non seulement en rejetant un patronyme qui offre aux professionnels de l'épigramme l'opportunité d'un jeu de mots facile (Arouet : à *rouer*). De cette façon, il s'éloigne non seulement de son père, ou de sa famille, aussi mais de ses origines bourgeoises. Depuis sa sortie du collège, son but semble être le suivant : devenir un auteur exceptionnel de la tragédie et de la poésie épique. En inventant une identité nouvelle, Voltaire peut changer de peau²⁴².

Voltaire a une œuvre à réaliser. Il est différent, il n'aime pas le rôle d'un don Juan de cour et c'est pourquoi il décide de gérer son temps et sa vie sans les gaspiller en gardant un strict équilibre. Voltaire est attiré par des femmes plus âgées que lui, à l'exemple de la maréchale de Villars, de la duchesse du Maine ou de la marquise de Mimeure²⁴³. Cela peut être expliqué par le fait qu'il a perdu sa mère, quand il était encore enfant et c'est la raison pour laquelle l'écrivain se plaît dans la compagnie de ces femmes. Voltaire gagne de l'argent grâce à ses affaires et, ainsi, il peut aussi fréquenter la haute société de son époque qui l'attire. Il n'a pas qu'à financer ses voyages en Europe. Pendant les huit années entre la mort d'Arouet père et la récupération de sa part d'héritage, Voltaire doit faire face aux situations qui l'obligent à des actes civiques, comme par exemple la contribution à l'innocence de Calas.

L'écrivain se trouve contre le monde entier²⁴⁴ quand il doit confronter non seulement la mort de son père et l'héritage bloqué, mais aussi le conflit avec son frère aîné, la perte de la pension versée par le père, la nécessité de trouver un

²⁴² P. Milza, *Voltaire*, Perrin, 2007, p.68-69.

²⁴³ *Ibid.*, p.74.

²⁴⁴ *Ibid.*, p.86.

nouveau lieu pour coucher et de l'argent pour le loyer et les meubles, l'humiliation de devoir entre-temps chercher un refuge, les poches vides et avec de sérieux problèmes de santé. C'est après la mort d'Émilie du Châtelet, avec laquelle il a une longue relation qu'il part pour la cour de Prusse.

B. Les relations entre Voltaire et Frédéric II.

L'auteur des grandes œuvres investit son argent dans le négoce transatlantique et les armements maritimes²⁴⁵, malgré le fait qu'il est maintenant capable de vivre sans problèmes financiers grâce à sa fortune qui lui assure tout ce dont il a besoin sans aucune angoisse matérielle. Cela lui permet de faire des opérations commerciales et de s'occuper à la fois de sa production littéraire et philosophique.

L'écrivain continue ses séjours en France qui lui permettent de conserver les fonctions d'historiographe de Louis XV et continue à avoir des relations ambiguës avec sa nièce²⁴⁶ Mme Denis. De 1744 à 1786, Frédéric le Grand gouverne la Prusse. Il multiplie ses invitations prometteuses ou aguichantes afin de motiver et séduire Voltaire. Le philosophe n'a pas encore choisi de partir quand Mme Denis s'installe près des Tuileries et du Palais-Royal.

Pendant les années suivantes, donc, Émilie du Châtelet n'est plus satisfaite par l'écrivain et Madame Denis essaye de répondre à ses besoins. Il y a alors Cirey²⁴⁷ et la cour lorraine de Stanislas²⁴⁸. Voltaire connaît la souffrance, le malheur, le désespoir et enfin le deuil. C'est le moment où Émilie du Châtelet l'abandonne pour trouver l'amour dans les bras d'un jeune poète. L'écrivain n'est pas capable de gérer la situation et c'est pourquoi il se réfugie dans le concours avec le vieux Crébillon²⁴⁹, avec la production de ses pièces et de ses tragédies. Toutes ces coïncidences mènent Voltaire en quête de son monde philosophique, original et personnel et, avec la contribution de Frédéric II, il peut réussir son projet et c'est le moment où son invitation est comme le remède. La gloire et la philosophie gagnent au détriment de l'amour qui jusqu'à ce moment-là le garde prisonnier de ses sentiments²⁵⁰.

²⁴⁵ P. Milza, *op cit*, p.371.

²⁴⁶ *Ibid.*, p.373.

²⁴⁷ Le château de Cirey : Il est situé dans la commune de Cirey-sur-Blaise, dans le département de la Haute-Marne, résidence de Voltaire.

²⁴⁸ Stanislas Leszczyński : Duc de Lorraine.

²⁴⁹ Prosper Jolyot de Crébillon: Auteur dramatique , grand rival de Voltaire.

²⁵⁰ G. Ghaussinand-Nogaret, *Voltaire et le siècle des Lumières*, Bruxelles, Editions complexe, 1994, p.68-69.

Selon notre recherche, l'auteur subit une grande pression par le roi de Prusse afin d'accepter son invitation. En plus, cette forme de vie n'est pas quelque chose de nouveau ou de bizarre étant donné que tous les érudits de l'époque sont quotidiennement dans un processus de mouvement, pour trouver les meilleures conditions afin de développer, cultiver et exercer leur talent. C'est au début de 1750 où Voltaire décide de partir. L'écrivain promet à Frédéric II d'aller en Prusse, quand sa concubine - Mme Du Châtelet hors de danger, ayant mis au monde leur enfant. Toutefois, son voyage aura lieu au printemps suivant à cause de sa mélancolie causée par la mort de Mme Du Châtelet. Par sa mort, Voltaire est libre, sans sentiments, de quitter la France pour un autre pays où il peut montrer ses qualités de philosophe, d'historien ou bien d'homme d'esprit. C'est une chance pour Voltaire, car le roi et lui, non seulement respectent et admirent l'un l'autre mais ils ont le même but qui n'est rien d'autre que la domination de la philosophie de leur siècle.

Le philosophe a l'ambition de travailler et de produire un art qui le satisfait et cette ambition est encore plus renforcée quand il rencontre Frédéric II à Moyland²⁵¹. Un peu avant, Voltaire est conquis par la littérature, la philosophie et toute autre création artistique car il veut goûter à toutes les œuvres sans limites. Il spéculait sur des œuvres d'art avec l'abbé Moussinot²⁵², en organisant à la fois une jolie collection : des anciens, des Italiens, des Flamands, des Hollandais, mais surtout des peintres du XVIIe siècle, Watteau, Lancret, Pater, Oudry. Il s'intéresse aussi autant à la musique, à Rameau, à la sculpture, surtout à Bouchardon, ce nouveau Phidias. La peinture le fascine et il collectionne des tableaux de ceux qu'il aime et surtout de Boucher qu'il tente d'attirer à Cirey. Etant influencé par toutes ces formes d'art, ses perspectives sont encore plus ouvertes et il devient plus tenace, mais aussi plus exigeant en même temps, quand il rencontre Frédéric II.

Voltaire est la personnalité de l'époque qui produit son œuvre à l'aide de la clarté et de la précision, créant des textes historiques et philosophiques où la réflexion critique héritée de Bayle et l'exactitude dominant, sans fanatisme. Ici, la

²⁵¹ G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.53-54.

²⁵²Abbé Moussinot: Abbé qui s'occupe de l'œuvre de Voltaire.

destinée de l'espèce humaine²⁵³ n'est pas déterminée par le souci ou par les moments privilégiés, mais par l'esprit humain dont la grandeur constitue l'apogée de la pensée, dénonçant la barbarie du siècle. Malgré le fait que Voltaire n'est pas maître de l'aventure prussienne, l'écrivain évolue avec le conte philosophique, né au palais de Versailles. C'est ici où le philosophe se transforme en défenseur des opprimés, protecteur de la justice, fervent promoteur de la tolérance et de la liberté de penser, disciple pour prêcher la doctrine d'une morale de l'humanité, en critiquant ou bien en condamnant parfois les églises et les gouvernements.

L'instabilité règne car les possibilités du développement personnel de l'écrivain dans la hiérarchie des honneurs sont éliminées et un sentiment d'insécurité le domine car le régime existant envoie Voltaire à Vincennes²⁵⁴. C'est alors à l'âge de 56 ans qu'il se prépare à accepter l'invitation de Frédéric II, puisqu'il peut être protégé et il peut avoir l'asile et des honneurs pour le reste de ses jours²⁵⁵, ce que la Prusse lui offre à l'encontre de Versailles. Le codirecteur de l'*Encyclopédie* arrive à Postdam le 21 juillet 1750. Voltaire est fasciné par ce pays qui lui ouvre de nouveaux horizons pour mieux explorer son génie. Il participe alors aux soupers où le roi invite tous les gens d'esprit pour discuter et s'opposer à leur opinion afin que le Grand roi soutienne mieux sa supériorité spirituelle. Mis à part le fait que c'est le philosophe qui se cache derrière le rôle spirituel de Frédéric II, en intervenant et en lui corrigeant les manuscrits²⁵⁶. Si Voltaire joue bien volontiers le rôle de divertir la famille royale et le roi, c'est pour pouvoir se mêler au cénacle philosophique où ils discutent et échangent des idées en censurant le fanatisme. Il ne pense pas alors quitter la Prusse étant donné que l'ambiance l'aide, à travers ces discussions exceptionnelles, à évoluer. A Postdam, l'auteur de *Zadig* séduit les princes de la famille royale et la cour. Tous le respectent et c'est pourquoi ils le laissent toujours gagner aux échecs, puisque c'est un honneur même pour la famille royale dont Voltaire fait partie.

²⁵³ G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.58.

²⁵⁴ Château de Vincennes : Il se trouve à l'est de Paris (lieu d'emprisonnement).

²⁵⁵ P.Milza, *op cit*, p.373.

²⁵⁶ G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.70, 72, 74.

Voltaire constitue une figure littéraire et philosophique reconnue par Frédéric II et l'Europe. C'est la célébrité de l'époque, dont Frédéric II a besoin pour devenir un écrivain estimable. L'auteur des Lumières joue le rôle de la force motrice qui peut démontrer et cultiver le talent du roi, en le désignant comme le prince des Lumières parmi les sages de la société²⁵⁷. Alors, sauf les autres droits et exigences que Voltaire doit servir d'une manière infatigable, il est cette personne qui soigne l'esprit de son chef. Pratiquement, Frédéric II désire que Voltaire le mette au même rang que les autres érudits du siècle.

Voltaire aide le Grand Frédéric à amuser ses frères, en leur faisant jouer la comédie, en les distrayant et par conséquent le roi ne doit pas toujours s'occuper d'eux lui-même. Alors, Voltaire a encore tous les droits en échange de ses services. C'est pourquoi, le roi ne dit rien, bien qu'il s'aperçoive de tout. Voltaire est complètement satisfait du fait qu'il rend des services qui sont reconnus de plusieurs manières. Plus spécialement, chaque soir avant le dîner, Voltaire visite l'appartement du roi.

La cour de Frédéric se déplace souvent de Berlin à Postdam et inversement. Le groupe d'hommes qui sont près du roi, constitue une association pieuse qui, en réalité, a du mépris pour la religion. C'est peut-être cette contradiction qui les lie étroitement. Quant à Voltaire, il y a aussi la reine Marie-Christine pour lui, car le roi l'a épousée sans vraiment compter pour lui. C'est une femme qui aime étudier et dont l'écrivain s'occupe, en lui faisant lire le *Dictionnaire* de Bayle. Frédéric II et Marie-Christine connaissent Bayle par cœur grâce aux lectures que Voltaire leur fait. Chez la reine, l'auteur est chauffé et nourri²⁵⁸. Il n'y a pas d'ennui, de froid ni de faim pour lui. Plus spécialement, c'est un soir à Berlin où la reine mère, Sophie-Dorothee, le prie de dîner avec elle. Voltaire doit avoir un habit noir à cause de son deuil, mais sa garde-robe est à Postdam. Grâce à son valet de chambre, qui lui procure l'habit d'un riche commerçant qu'il connaît, Voltaire peut se présenter à la cour.

Si nous racontons ces détails, c'est pour montrer que le philosophe n'avait pas les moyens d'avoir une garde-robe qui convient à la cour royale qu'il fréquente.

²⁵⁷ G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.52.

²⁵⁸ J. Orieux, *Voltaire ou la royauté de l'esprit*, Flammarion, 1989, p.391.

L'écrivain entretient des relations chaleureuses²⁵⁹ avec toute la famille royale, même avec les frères et les sœurs du souverain. Ses rapports avec la reine mère sont, comme on a déjà mentionné, aussi excellents, soit à Berlin soit à Postdam. Voltaire visite la reine mère dans son château de Mon Bijou, sur les bords de la Sprée et il lui lit ses tragédies. Frédéric II interdit à la reine d'aller à Postdam, car seul un petit nombre de dames est accepté et désiré.

Entre les divertissements de la cour et les contraintes officielles, anniversaires royaux, réceptions d'hommes d'Etat ou d'ambassadeurs étrangers, grande parade de la garnison berlinoise, le philosophe préfère les premiers. Voltaire doit servir à la fois non seulement les exigences de présence que son statut de chambellan impose, mais aussi les exigences d'un maître. Il tient une charge officielle à la cour du roi, comme tous les autres, c'est pourquoi il est obligé de tenir son rang dans toutes ces nombreuses manifestations du cérémonial public. En outre, Voltaire est obligé de lire et corriger les manuscrits du roi, concernant le style ou l'orthographe, de participer à ses promenades philosophiques, aux soupers de Sans-Souci et même aussi aux petits concerts donnés sans arrêt dans le salon de la rotonde. Plus spécialement, le Grand Frédéric est maître de la flûte qu'il joue en composant même ses mélodies²⁶⁰.

Dès 1740, Voltaire doit aller à l'encontre de sa mentalité, mettant à l'écart les philosophes et la philosophie, afin de servir son maître qui a maintenant comme but la Silésie laquelle veut conquérir. Le roi sera satisfait seulement par « sa prochaine victoire » et il ne prend rien et personne en considération. D'autre part, Frédéric II, comme chaque roi de l'époque, veut être flatté par ses sujets, car c'est une façon de sentir leur loyauté et leur admiration. Bien que le roi soit pressant, Voltaire a le mérite de maintenir des équilibres, en le louant et en même temps en exprimant son mécontentement quand il le considère nécessaire.

Voltaire réagit en utilisant les *Dialogues philosophiques* et le *Dictionnaire philosophique*²⁶¹. Ce sont les deux éléments nécessaires pour faire face aux discussions et aux textes qui envahissent ces cercles littéraires. C'est comme

²⁵⁹ P.Milza, *op cit*, p.388-389.

²⁶⁰ *Ibid.*, p.394.

²⁶¹ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, 1769, p. 26-30.

une lutte contre l'épanouissement des idées qui se développent pendant le XVIIIe siècle.

Par conséquent, le comportement intellectuel de Voltaire, bien qu'il soit respecté, admirable ou bien motivant, incite le roi à commencer un vrai conflit contre l'auteur des Lumières. Les premières oppositions apparaissent dans leur relation et le poète ne peut plus subir les effets de cette rupture.

Le Grand roi permet à Voltaire de partir le 13 mars 1753 et de quitter le pays qui, au début de son séjour, était très hospitalier. C'est le moment où l'Alsace apparaît plus hospitalière et moins dangereuse. Sa voie tracée est Plombière, Senones, Lyon, où le cardinal de Tencin lui conseille de poursuivre son chemin²⁶². Ayant goûté les comforts offerts par Frédéric II, Voltaire songe que il doit maintenant échapper à un monde philosophique hostile à sa mentalité.

²⁶² G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.75.

C. Les derniers jours de Voltaire et sa pensée.

Genève est la destination suivante où Voltaire arrive le 12 décembre 1754. Le philosophe, bien qu'il soit rejeté par les cercles des érudits de la Prusse, n'arrête pas à songer au maître qui l'admirait autrefois et l'utilisait comme exemple philosophique et littéraire. C'est pourquoi, Voltaire continue à communiquer avec le roi, en commençant une nouvelle correspondance ²⁶³ (ANNEX 2).

Le despotisme éclairé des souverains et des ministres c'est un élément fondamental à cause duquel la barbarie de l'époque peut être expliquée et justifiée jusqu'à un certain point. L'auteur, comme les autres savants des Lumières, reçoit ce nouveau régime pensant qu'il l'aide à évoluer, à cultiver et même à développer l'esprit et la philosophie du siècle. Alors, Voltaire sans être un écrivain engagé, se mêle à la politique active et, à travers celle-ci, il essaye d'approfondir sa réflexion²⁶⁴. D'ailleurs, le Grand Frédéric est en réalité un despote-philosophe qui ayant comme mentors les érudits se bat à diriger son peuple vers la pensée philosophique. De cette façon, le roi vient de la même condition, c'est-à-dire du despotisme éclairé, mais son but est la culture de son peuple inculte. C'est pourquoi, Voltaire peut répandre son idéal philosophique des Lumières, en acceptant le despotisme éclairé, et continue à garder des relations avec le roi de Prusse.

Voltaire a des aspirations. Il diffuse ses idées aux princes et aux ministres. Bien sûr, les rois et les grands ont de la force ou bien la puissance de reformuler la pensée philosophique, mais Voltaire ne reste pas simplement là. Son ambition est de toucher, d'influencer et même de motiver directement les peuples vers un nouveau mode de réflexion mentale et sentimentale, celui des Lumières. Il faut que tous ceux qui savent lire, étudient son œuvre. Le codirecteur de l'*Encyclopédie* vise à inspirer à travers son ouvrage philosophique non seulement le marchand mais aussi le seigneur. Il utilise tous les moyens pour y arriver, comme ses mérites de conteur, sa dextérité, son humour²⁶⁵. Par la composition

²⁶³ G. Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p.77.

²⁶⁴ *Ibid.*, p 52.

²⁶⁵ *Ibid.*, p.124.

de chapitres courts et par son talent d'expression éloquent et pertinente, Voltaire réussit à embrasser à la fois le cœur et la raison des autres savants et du peuple. Mais, au début de printemps 1756, une nouvelle guerre européenne débute et c'est alors que le philosophe pense s'installer en Suisse. Maintenant, Il a 62 ans et Il est riche. Sans être submergé par la solitude de son âge, il trouve un abri dans les bras de sa nièce, maîtresse et gouvernante²⁶⁶.

C'est le moment où il pense partir et le roi de Prusse peut l'accueillir encore une fois. A Clèves²⁶⁷, il rêve d'organiser une colonie philosophique et militante, comme une société qui accepte toutes les idées sans aucune censure, où chacun est libre de s'exprimer. C'est là où la pensée peut être éclairée sans aucun obstacle et d'où une nouvelle époque de l'esprit peut commencer à se déployer. Dans l'Europe hostile, il songe à créer le berceau de la raison où la peur, l'incertitude ou même l'hésitation sont des mots inconnus et la pensée indépendante domine. C'est pourquoi, Voltaire utilise tout son talent durant les années suivantes et il se bat contre les forces qui l'oppriment et menacent ses ambitions. Il ne cesse pas de créer et de répandre sa pensée-sa priorité en ce qui concerne le règne de la raison libre. Sa préoccupation primordiale²⁶⁸ demeure son rêve ultime grâce auquel il continue à produire des écrits qui soutiennent fervemment son but.

²⁶⁶ P.Milza, *op cit*, p.383.

²⁶⁷ Clèves : Ville à la région du Rhin, près de Pays-Bas.

²⁶⁸ G.Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p 133.

D. La mort de Voltaire et son patrimoine philosophique.

Le 30 mai 1778, Voltaire est mort et son cadavre est encore sur le grabat. Bien que son entourage essaie de le garder secret, la foule réagit. L'abbé Mignot et M. d'Hornoy, neveux de Voltaire, veulent éviter le scandale²⁶⁹. Dès avant sa fin, ils supplient les autorités ecclésiastiques d'accorder à leur oncle des obsèques religieuses. Ils font appel à la première rétraction, la confession. L'intervention de M. Lenoir, Intendant de Police de Paris, de M. Amelot, ministre et de M. de Fersac²⁷⁰, ne donne aucun résultat. L'Abbé Mignot et M. d'Hornoy sont tous deux membres du Parlement de Paris et malgré, leur demande officielle, rien n'est possible. Le roi lui-même ne peut rien faire. L'abbé de Fersac n'accepte pas de célébrer les obsèques. D'autre part, il ne rejette pas l'idée d'emporter le mort à Ferney puisque Voltaire y a préparé son tombeau²⁷¹.

L'abbé Mignot communique avec son cousin d'Hornoy et ils décident d'éloigner le corps de leur oncle en secret et de le transporter à l'abbaye de Seillières, près de Troyes, dont cet abbé est commanditaire. Là, il était sûr que Voltaire serait proprement enterré, en rejetant le cas de scandale et en soulageant à la fois l'âme de leur oncle²⁷². L'archevêque de Paris est informé de la mort de Voltaire à Paris et de sa sépulture à Seillières. Quand l'évêque de Troyes s'informe aussi de cet événement, il demande des justifications et l'éloignement du corps de Voltaire. Le prieur de l'abbaye prétend qu'il ne connaît rien et c'est pourquoi il est éloigné de ses devoirs. Son supérieur, l'abbé Mignot, est gracié et l'âme de Voltaire trouve la sérénité. Depuis un mois, le théâtre reste inactif et les journaux gardent en secret le décès du philosophe. L'Académie française et plus spécialement le parti Encyclopédique demandent une messe pour Voltaire.

Selon d'Alembert, le curé de Saint-Etienne-du-Mont offre ses services pour que Voltaire soit enterré dans son église entre Pascal et Racine. Une cérémonie, celle de la « Loge des Neuf-Sœurs »²⁷³, a lieu et elle est d'autant plus solennelle

²⁶⁹ J.Orieux, *op cit*, p.774.

²⁷⁰ Abbé de Fersac: Prêtre à Paris.

²⁷¹ J.Orieux, *op cit*, p.775.

²⁷² *Ibid.*, p.776.

²⁷³ Neuf-Sœurs:Loge maçonnique du Grand Orient de France.

que celle que l'Eglise refuse. Le 28 novembre 1778, la « Loge des Neuf-Sœurs » célèbre la mort de Voltaire ; Mme Denis et Mme de Villette y assistent²⁷⁴. Autre hommage, celui que Frédéric a rendu à son illustre ami. Le Grand roi n'oublie pas le philosophe. Une messe s'organise à la cathédrale de Berlin, à la mémoire de Voltaire. Les uns, voyant en lui un père de la Patrie et de la Révolution, proposent de le déposer sous l'autel de la Fédération comme Saint Pierre sous le trône pontifical. Les autres, révérent en lui l'auteur de la *Henriade*, veulent l'ensevelir sous le rabot de cheval d'Henri IV au Pont-Neuf. Enfin, certains songent à une sortie de rond-point qui termine les Champs-Élysées pour lui dresser un Tombeau. C'est l'Etoile, la place occupée par le Soldat Inconnu.

Au cours d'une représentation de *Brutus*, l'inhumation de l'écrivain au Panthéon- c'est-à-dire dans l'Eglise Sainte-Geneviève désaffectée est considéré comme quelque chose d'indispensable. Le 3 mai 1791, l'abbaye de Seillières doit être vendue. La Municipalité de Paris, travaillée par Villette, veut aussi le corps de Voltaire. En même temps, La Société des Amis de la Constitution de Troyes soutient ses droits sur le corps. Le plus fort s'impose toujours au plus impuissant; de cette manière, Troyes stipule ses demandes.

Mais le corps de Voltaire philosophe appartient au monde entier qui a connu son œuvre, l'a soutenu, a adopté ses idées. Alors, son corps ne peut pas être divisé et distribué. Le 10 mai 1791, Voltaire est exhumé²⁷⁵. Le 11 juillet 1791, c'est le moment où le roi échappe à son arrestation et se rend à Paris pour le transfert des cendres. De cette manière, le château de Villette²⁷⁶ constitue une sorte de musée Voltaire et par conséquent c'est un lieu sacré pour les Jacobins. Le château devient un lieu d'asile pour les prêtres proscrits pendant la Terreur. Mme de Villette tire avantage du philosophe pour protéger les prêtres réfractaires. Étant donné que tous admirent et respectent le philosophe, personne ne va pénétrer dans le château pour les rechercher.

Mme de Villette, sœur de l'évêque d'Orléans et responsable d'une loge maçonnique connue comme « Belle et Bonne », se trouve avoir à sa disposition

²⁷⁴ J.Orieux, *op cit*, p.777-779.

²⁷⁵ *Ibid.*, p.780-781.

²⁷⁶ Le château de Villette: Il est situé à Condécourt (Val-d'Oise) en France.

des papiers et des vêtements de Voltaire, comme par exemple la robe de chambre que l'auteur utilisait quand il se trouvait dans sa chambre et qu'il désirait se présenter dans le salon. C'est elle qui a même accès à son portrait peint par Largillière. Le marquis de Villette, fils de Mme de Villette, acquiert toute cette fortune quand elle est morte. Il la lègue à son tour à l'évêque de Moulins, quand lui-même meurt aussi sans avoir d'héritiers.

Par la suite, le portrait est vendu à la somme de 6000 francs. La dépouille de Voltaire, et plus spécialement son cœur, c'est l'Etat qui la possède et Napoléon III l'offre à la Bibliothèque Nationale où Il se trouve. Quant au cerveau, c'est le pharmacien Mithouart qui le possède et le conserve pendant sa vie. Après sa mort, le cerveau passe à son fils qui, à son tour est d'avis que l'outil unique du philosophe doit être disposé à l'Etat et gardé par lui. C'est pourquoi il l'offre au Gouvernement du Directoire qui ne l'accepte pas. Ce pharmacien sait bien que la Restauration ne s'intéresse pas à Voltaire lui-même, étant donné que son cerveau qui, pourrait-on dire, symbolise son esprit est rejeté sans aucune explication. En 1858, la famille Mithouart essaye encore une fois de le donner à l'Académie française pour honorer en même temps l'auteur et les lettres françaises, mais celle-ci ne l'accepte pas non plus.

Alors, Voltaire mort est rejeté par les membres du haut clergé. Pendant sa vie, beaucoup de savants ou non, l'ont suivi, embrassant son esprit. Bien qu'il les ait éclairés et qu'il ait montré à toute l'humanité ce que la philosophie est, son corps n'est pas respecté vu les préjugés de l'époque.

Même en 1814, il y a ceux qui n'arrêtent pas de s'occuper de la mort de Voltaire et plus spécialement de son corps. C'est pourquoi ils n'acceptent pas que l'écrivain soit enterré dans une église désaffectée, étant donné que l'Etat est offensé de cette manière. Par la suite, sous le Second Empire, le scandale est révélé concernant la tombe du philosophe qui est en effet vide²⁷⁷. A part le cœur doré, il ne reste rien de Voltaire²⁷⁸. Tous ces détails montrent la guerre que Voltaire subit même mort et soulignent encore plus la suspicion avec laquelle le philosophe est traité malgré sa lutte spirituelle pendant toute sa vie. La France de

²⁷⁷ J.Orieux, *op cit*, p.786.

²⁷⁸ *Ibid.*, p.787.

la Régence agit et réagit de cette manière face à une personnalité exceptionnelle des Lumières.

Bien que Voltaire se soit battu pour éclairer tous les êtres humains, le philosophe, qui est lu par la plupart des savants et même du peuple, ne peut pas être placé au même rang que ceux qui l'admirent²⁷⁹. Après sa mort, rien ne reste de lui sauf son œuvre qui constitue son esprit vivant dans l'âme des hommes.

Après la mort de Voltaire, et malgré sa demande, dès son vivant à Frédéric II d'octroyer au public leur correspondance, le roi essaye de l'éviter, car il sait que les *Mémoires secrets destinés pour servir à la vie de Voltaire* contiennent des éléments qui peuvent offenser sa personnalité. On considère que le philosophe a rédigé ces lettres en 1759, étant donné qu'il a subi l'insulte à Francfort et, de cette manière, il a fait face à cette mauvaise situation et il s'est défendu lui-même. Par la suite, Mme Denis veut utiliser cette correspondance pour ternir la réputation de Frédéric et c'est pourquoi elle la donne à Panckoucke²⁸⁰. Ces lettres sont rédigées d'une façon amusante et élégante :

DU ROI

A Breslau, le 2 mars 1759.

Votre lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé.

Et comme à l'intérêt l'âme humaine est liée,

La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

ŒDIPE.

Mes vers ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers, et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différents, mais qui ont le même goût de terroir, et qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles. J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et

²⁷⁹ P.Milza, *op cit*, p.63-64.

²⁸⁰ André-Joseph Panckoucke: Ecrivain français et Janséniste qui admire Voltaire.

de vous satisfaire ; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté, et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très fort dans l'esprit ; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne : mais, comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi, je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin, vieilles de six mois : ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance.

Adieu,

FRÉDÉRIC²⁸¹

DE VOLTAIRE

Aux Délices, le 27 mars 1759.

Sire, je reçois la lettre dont votre majesté m'honore, écrite le 2 mars, de la main de votre secrétaire, mon compatriote suisse, signée Frédéric. Il paraît que votre majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet ; je le recommande à Dieu, aux housards, et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet, que j'ai reçu avec votre lettre, contenait votre *Ode au prince Henri*, votre *Epître à milord Maréchal*, et votre *Ode au prince Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes.

Votre majesté me dit dans sa lettre, qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre ; mes terres sont en France ; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse ; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paie rien à la France ; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente ; mon souverain m'a conservé, par un brevet, la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie ; je n'en veux point, je ne voulais que votre bonté : je vous ai toujours dit vrai, quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majesté me traite comme le monde entier : elle s'en moque, quand elle dit que le président se meurt. Le président vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès :

²⁸¹ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur : <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

j'en suis un peu loin; j'ai été très malade, et je suis très vieux: j'avoue que je suis très riche, très indépendant, très heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu; vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains ; Je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché²⁸².

Alors, Frédéric II lui-même ne peut pas découvrir l'aspect négatif de ces écrits grâce à leur style. Mais, le roi est informé de l'intention de l'auteur et de la signification du contenu et il réagit symboliquement. C'est le moment où le roi a acheté un buste de Voltaire par Houdon²⁸³. Quand le buste est arrivé à Berlin, il est resté dans la caisse.

Voltaire vit parmi nous et parmi tous les érudits, par ses écrits, même par sa correspondance qui constitue aussi un chef-d'œuvre malgré son chagrin personnel. Il n'y communique pas seulement ses messages, mais il y exprime ses sentiments ou bien son âme. L'écrivain sait que ce mode de communication est aussi un autre moyen d'éclairer le monde entier, bien qu'il s'agisse d'une façon plus personnelle, plus intime. C'est peut-être sa vision de la philosophie qui le conduit à réagir pour arriver de cette façon plus proche à l'humanité²⁸⁴. La correspondance de Voltaire avec le roi Frédéric dévoile leurs idées philosophiques ainsi que leurs intentions. Voltaire espère préparer le monarque pour qu'il devienne un esprit éclairé tandis que lui le maltraite :

DE M. DE VOLTAIRE

Au château de Tournay, par Genève, 22 avril 1760.

Sire, un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint: «Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le monde? Faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule ?» Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-Souci dans sa cassette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé; ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées ?

²⁸² *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

²⁸³ Jean-Antoine Houdon: Sculpteur.

²⁸⁴ P.Milza, *op cit*, p.507-509.

Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? Que m'importe sa personne et sa mémoire? En quoi ai-je pu lui faire tort en disant à Votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche: mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent. Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison, et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser? Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: «Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par les autres.»²⁸⁵

Le point de départ de leur querelle fut l'affaire Maupertuis que da Costa va utiliser dans sa pièce *Frédéric et Voltaire ou une dispute de rois* pour dévoiler la bassesse du roi qui emprisonne Voltaire après lui avoir donné la permission de quitter la Prusse. Frédéric avait aussi maltraité et mis en prison sa nièce mais le plus dur fut d'avoir brouillé Voltaire avec le roi de France.

Qui oserait dire que Voltaire est mort? Il est de la nature du feu et de la lumière. Comme dans les armoiries prophétiques des Arouet les flammes d'or du Saint-Esprit courent, volent, renaissent dans leur insaisissable et immortel mouvement, c'est un rayon inaltérable de l'intelligence, un souffle de l'Esprit pénétrant tous les esprits épris de liberté et de justice. Il est la vie²⁸⁶. Les espoirs de Voltaire peuvent à bon droit faire figure d'illusion et son optimisme qui va jusqu'à l'aveuglement, surtout aujourd'hui où les fanatismes provoquent des guerres fratricides. Enfin l'innocence de Calas²⁸⁷ était reconnue, trois ans jour pour jour après son exécution. Voltaire n'est pas athée; cependant, il invoque l'Être Suprême, à l'aide duquel le monde est dirigé et le philosophe peut être déchargé des sentiments négatifs qui l'oppriment. Deux ans devait encore passer jusqu'au jugement définitif, mais Voltaire avait tellement plaidé, tant semé de doutes, retourné de si nombreuses consciences, même à Toulouse, que la

²⁸⁵ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

²⁸⁶ P.Milza, *op cit*, p.511-513.

²⁸⁷ Affaire Calas: Affaire judiciaire, conflit religieux entre protestants et catholiques.

révision du procès se présentait sous les meilleurs augures. En 1763, les Jésuites sont expulsés et les Lumières se développent et s'étendent.

À Ferney²⁸⁸, Voltaire exultait, versait des larmes d'attendrissement. Le triomphe de Voltaire était glorieux, il voyait le résultat de ses efforts, ses idées pénétrer jusque chez les magistrats et provoquer des initiatives qui le comblaient jusqu'au ravissement. Mais il fallait attendre vingt-deux ans encore, avant qu'une timide réforme rende les protestants à la vie civile, et la déclaration des droits de 1789 pour qu'ils obtinssent les droits complets de la citoyenneté et une totale liberté de conscience. Voltaire était déterminé à obtenir justice pour les Calas, qui aurait bien mérité un peu d'humanité. Mais il était l'avocat de toutes les injustices, de toutes les erreurs dues à la précipitation, à l'ignorance, au fanatisme des juges²⁸⁹.

L'auteur d'Œdipe se trouve entre le baroque que l'esprit de l'époque reçoit bien, car les gens respectent ou même demandent l'harmonie des auteurs classiques et en même temps désirent avoir une sorte d'art violent. Bien que le public adore les tragédies qui constituent l'exemple du classicisme, il connaît aussi et admire tous les éléments de la poésie que les jésuites ont cultivés²⁹⁰. C'est pourquoi, le monde des Lumières aperçoit d'une manière positive la production écrite de Voltaire qui représente en effet le changement, sans reproduire Racine, mais en étant son évolution grâce à son talent inépuisable.

D'Alembert, qui se trouve aux Délices en août 1756 depuis trois semaines, est un autre collègue de Voltaire qui joue un rôle déterminant concernant sa philosophie et c'est pourquoi on doit le mentionner. D'Alembert, fils illégitime et abandonné de la marquise de Tencin et du chevalier Destouches, est un mathématicien et physicien reconnu et accepté par le cercle des philosophes et dont le talent séduit même Voltaire qui coopère avec le jeune dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, dans une quarantaine d'articles entre 1754 et 1758. Il est à la fois un correspondant assidu de Voltaire et son confrère à l'Académie française. Alors, quand il arrive aux Délices, pour faire sa recherche

²⁸⁸Ferney-Voltaire:Commune française, située aussi à côté de la frontière suisse, près de Genève.

²⁸⁹ G. Ghaussinand-Nogaret, *op cit*, p 127-128.

²⁹⁰ P.Milza, *op cit*, p.509.

afin de produire son article « Genève », les savants de l'époque commencent à lui reconnaître chez lui le génie billant qui caractérise ce jeune homme.

Les deux savants coopèrent pour réaliser le même but qui n'est rien que la diffusion de la philosophie, la reine des Lumières. Ils osent utiliser tous les outils disponibles, comme des échanges épistolaires, des explications, ou même des démarches concertées. A Paris, d'Alembert devient secrétaire perpétuel de l'Académie en 1772 qu'il conquiert de son savoir. D'autre part, à Genève et à Ferney, Voltaire essaie d'éclairer la République.

D'après Nicolas Moreau²⁹¹, vers le quarante-huitième degré de latitude septentrionale, on a découvert récemment une nation de sauvages, plus féroce et plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont jamais été. L'auteur de ces mots est un avocat et publiciste reconnu et respecté par la société de cette époque-là et, de cette façon, il se trouve contre le cercle des philosophes des Lumières qui se basent sur la raison et pensent que l'être humain peut évoluer par l'éducation. Les philosophes essayaient donc de mettre en question et de transformer tout ce que l'Ancien Régime prêche. Ce qui s'étend et qui est connu en France comme Lumières s'épanouit aussi en Allemagne et même en Italie. Chacun des savants des Lumières constitue une personnalité différente et spéciale, mais qui a la même mentalité, forgée des mêmes idées. C'est-à-dire que tous visent la suprématie de la raison, l'indépendance de la pensée, la domination de l'être humain et de ses libertés. Alors, ils rejettent, sans aucun scrupule, la toute-puissance des institutions, des croyances et des dogmes dont le but n'est rien d'autre que la manipulation du monde entier et de l'esprit.

Pendant les années suivantes, ce mouvement se détermine par le « dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers », l'*Encyclopédie*, qui constitue l'apogée de la pensée du siècle car c'est là où l'homme libre s'exprime et cultive son esprit. Même quand il se trouve en Prusse, Voltaire communique avec ses correspondants, qui l'informent sur le progrès de cette œuvre. Il contribue à la recherche que d'Alembert mène pour réaliser son article « Genève ». Il s'agit de l'article, dont d'Alembert est le créateur et dont l'écrivain est responsable de l'opposition entre les codirecteurs de l'*Encyclopédie*. C'est de

²⁹¹ Jacob-Nicolas Moreau: Historien Français.

cette manière que l'auteur se trouve au centre des désaccords et des oppositions des philosophes des Lumières²⁹². Ayant travaillé à Cirey, à Bruxelles, à Paris, à Lunéville, en Prusse, en Alsace et à Genève, Voltaire accomplit l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* en 1756. Pendant quinze ans, il réalise des recherches pour écrire cette œuvre, ayant accumulé tous les éléments qui peuvent le conduire aux déductions les plus complètes.

Pour Voltaire, l'histoire constitue un mélange des « grands hommes » et des faits produits par eux qui dirigent finalement l'être humain par des chemins obscurs à la clarté des Lumières ; voilà pourquoi le philosophe songe que la barbarie peut être éloignée à l'aide de l'action même de ces personnalités. L'« esprit des nations » est l'élément qui suscite son intérêt, car les mœurs, la tradition ou bien la mentalité existante dans la société à tel ou tel moment de leur histoire détermine sa marche. De cette manière, l'écrivain développe une révolution épistémologique et devient la personnalité qui crée et fait évoluer la science connue comme l'anthropologie historique.²⁹³ En décembre 1755, l'abbé de Prades est chargé de faire savoir au poète qu'il travaille à mettre en musique sa tragédie *Méropé*. Alors, en janvier 1756, l'opéra est prêt. Ce processus est un hommage à Voltaire, malgré le fait que le roi de Prusse essaye en effet de manipuler l'auteur et de le diriger vers son mode de pensée. En même temps, Genève est la région la plus appropriée pour que Voltaire puisse observer et suivre le déroulement de la guerre. Le « roi philosophe » a de nombreuses sympathies, par contre, Genève constitue le lieu protestant où les parties cultivées de l'époque ne présentent pas le même désordre que celui exprimé en France.

Voltaire tient un réseau unique de correspondants en Europe et hors d'Europe, par conséquent, il est au courant de tous les événements de la guerre. De cette manière, le coéditeur de l'*Encyclopédie* ne participe pas simplement à tout conflit, mais il l'enrichit par ses pensées ou bien par ses informations. D'une part, la France est sa « patrie » d'origine, d'autre part ce terme prend un sens différent dans ses écrits et dans l'âme des révolutionnaires de 1792. Bien qu'il subisse des humiliations et qu'il soit dominé par des sentiments contradictoires,

²⁹² P.Milza, *op cit*, p.514.

²⁹³ *Ibid.*, p. 516-517.

cet esprit infatigable continue à admirer le grand Frédéric. En juin 1756, le philosophe, ce cosmopolite comme on peut le caractériser, attend le moment où l'Europe lui donnera la chance pour qu'il soit reconnu par Louis XV²⁹⁴, car l'extension du conflit peut lui servir pour ce but. Frédéric II n'est pas encore entré en guerre et personne ni rien ne peuvent déterminer ou esquisser ses intentions.

En 1775, Voltaire publie le *Cri du sang innocent* dans lequel le « *Divus Etallondus*, martyr de la philosophie » demande la cassation de son jugement par contumace et l'ouverture d'un nouveau procès. N'oublions pas le fait qu'avec Louis XVI et le retour de l'ancien Parlement, le philosophe ne peut pas être protégé, car il confronte des obstacles ou même des dangers sans jouir de la grâce royale. Bien que Frédéric II aide son officier, en mettant fin à son inquiétude, l'auteur n'est pas totalement tranquille à cause de l'instabilité qui existe encore et de cette ambiance qui ne lui permet pas de s'occuper de son œuvre sans interruption²⁹⁵.

Quant à la foi de Voltaire, il s'agit d'un mécanisme qui a besoin de son horloger pour qu'il puisse fonctionner ; c'est pourquoi Dieu joue ce rôle de contrôleur de l'univers entier. Il y a alors le Voltaire théiste d'après lequel Dieu est la nature elle-même, le monde entier qui nous offre la vie et, à la fois, il y a le Christ, le fils de Dieu, et Marie l'instrument de son projet. Il y a deux aspects non seulement différents, mais aussi opposants, celui de l'admiration grâce au miracle de la création et celui du doute. Ce conflit devient l'axe de base autour duquel sa pensée pivote pendant les deux dernières années de sa vie et, par conséquent, cette angoisse constitue la thématique primordiale de son œuvre²⁹⁶.

Son dernier voyage est une cause d'extrême fatigue car son corps ne peut plus se battre contre le cancer qui le torture pendant des années. Dans une lettre adressée le 18 février à Théodore Tronchin²⁹⁷, Voltaire se réfère aux divers symptômes de sa maladie étant donné qu'il n'est pas capable de déterminer la gravité de sa situation. Il ne lui reste que trois mois à vivre et c'est le moment où il vit la reconnaissance mais aussi la douleur. Chacun réagit en fonction de ses

²⁹⁴ P.Milza, *op cit*, p.521-524.

²⁹⁵ *Ibid.*, p.786.

²⁹⁶ *Ibid.*, p.793-794.

²⁹⁷ Théodore Tronchin :Médecin Genevois, très célèbre, collabore à l'*Encyclopédie*.

convictions. L'écrivain admet qu'il meurt dans la religion catholique et ce sont d'autres philosophes qui le défendent.

En même temps, la reine reconnaît l'esprit de Voltaire et l'invite à Versailles pour qu'il reste dans les « grands appartements ». Marie-Antoinette est prête à l'accueillir, bien que sa mère soit contre. Mais il y a certaines conditions pour que le philosophe reçoive les honneurs de la cour²⁹⁸. Il faut que ses écrits soient en faveur de la royauté, sans lui causer des problèmes, car ils doivent soutenir le pouvoir. La cour ne peut pas accepter quelqu'un, plein de contradictions, qui d'une part ne la respecte et l'autre part la soutient.

²⁹⁸ P.Milza, *op cit*, p.804, 807, 811-812.

Frédéric II, Roi-philosophe.

A. Les événements qui ont marqué sa pensée philosophique et politique.

Frédéric II ne considère pas la proposition de d'Alembert de placer un buste du philosophe dans l'église catholique de Berlin comme une bonne idée, étant donné que ce fait peut énerver le patriarche, puisque la place appropriée de Voltaire est parmi les savants qui respectent et adoptent ses idées, c'est-à-dire dans son espace naturel. C'est aussi demandé au roi à influencer le sultan quant au traité de méditation entre la Porte et la Russie, élément qui peut causer la réaction de la Sorbonne.

Frédéric II constitue l'exemple du protestantisme en Allemagne car il n'arrête pas de se battre contre les Bourbons et contre la maison d'Autriche, en consacrant sept années de sa vie. Des années pendant lesquelles il fait face aux souffrances et aux difficultés, mais il remporte aussi des victoires, fait qui inspire la foule, grâce à laquelle son héroïsme caractérise la guerre d'une façon unique qui le magnifie. C'est une personnalité qui stimule non seulement les jeunes, mais l'Allemagne entière²⁹⁹. Le roi se trouve à Sans-Souci, en compagnie de ses chiens. Il ne dîne plus et se met au lit tôt. Il aime jouer de la flûte chaque matin. Après la mort de Quantz³⁰⁰, le roi n'a personne à le raccompagner et il marche alors d'une chambre à l'autre, ayant la mélodie de sa flûte. Il s'agit de mélodies qu'il connaît, car ce sont elles qui soulagent sa tristesse et qui lui rappellent ses victoires.

Plus spécialement, sans amis, le roi plonge dans une ambiance dominée par la solitude. Seule la musique existe pour lui donner une sorte de plaisir. Sa routine quotidienne consiste dans son dîner avec ses aides de camp, vers une heure. Il s'occupe du menu lui-même, en choisissant des foies gras, des pâtés d'anguille et des soupes aromatiques qui causent des problèmes à l'estomac. En

²⁹⁹ P.Milza, *op cit*, p.507-508.

³⁰⁰ Johann Quantz : Flutiste à la cour du Roi.

même temps, le roi crée des mélanges qu'il considère comme des remèdes et c'est pourquoi il arrive à boire même du café froid mélangé avec du champagne. Frédéric II et la princesse Amélie³⁰¹ passent quelques heures ensemble. La princesse est presque aveugle, son corps est paralysé et sa condition s'est en général aggravée³⁰², fait qui le rend incapable de l'aider. Alors, le roi a besoin de communication et au moment où quelqu'un lui donne la réplique, c'est le moment de bonheur pour lui. Son désir de s'exprimer, d'être entendu par autrui, l'amène soit à raconter de petites histoires concernant sa jeunesse et ses campagnes soit à faire des monologues sur Dieu, sur Voltaire, sur les arts, sur les souverains de l'Europe.

En 1772, Frédéric agit contre la Suède, de la même façon comme il a agi contre la Pologne, en profitant maintenant de la mort du roi Adolphe³⁰³. Mais Gustave III, fils d'Ulrique de Prusse, qui est le nouveau souverain, organise un coup d'Etat militaire à l'aide de Louis XV, faisant face aux projets d'intervention et il réussit à contrôler la situation en restaurant la monarchie dans ses privilèges traditionnels. Par conséquent, Frédéric s'ennuie, essaye d'intimider sa sœur et se résigne. En 1776, le roi repousse d'une politesse raffinée les ambassadeurs des colonies d'Amérique, opposées à l'Angleterre.

Grâce à l'eau minérale de Landeck ou d'Eger que Frédéric prend depuis quelques étés, il se sent beaucoup mieux. Mais pendant l'hiver 1775-1776, sa condition s'aggrave car il commence à avoir des problèmes de goutte aux pieds, aux genoux, aux mains et aux coudes, ce qui rend difficile pour lui de monter quelques marches d'escalier et il essaye à cacher la pâleur de ses joues en y mettant du rouge. Pendant les années qui suivent, bien que la goutte soit assez contrôlée, il n'y a pas d'amélioration de sa santé, puisque de l'érésipèle, des coliques, des abcès à l'oreille et au genou le torturent et l'affaiblissent en provoquant une grosse fièvre sans arrêt³⁰⁴. Frédéric continue aussi à vivre sans changer sa routine, en se levant par exemple à cinq heures du matin. Pendant la

³⁰¹ Anne-Amélie de Prusse: La plus jeune des sœurs de Frédéric II de Prusse.

³⁰² P.Gaxotte, *op cit*, p.510-511.

³⁰³ Adolphe-Frédéric de Suède: Epoux de Louise-Ulrique de Prusse, sœur du roi Frédéric II.

³⁰⁴ P.Gaxotte, *op cit*, p.513.

guerre de la succession de Bavière, il lui arrive même de rester à cheval dix heures de suite et il recommence le lendemain³⁰⁵.

Pour toutes ces raisons, Frédéric II n'a rien d'autre à attendre que sa fin, sans essayer de changer sa vie. Il reste à observer ses tableaux, à relire ses cahiers et à accumuler les notes qu'il a faites pendant un demi-siècle. Il s'occupe alors de ses livres qu'il adore et, pendant des heures, il plonge dans des poèmes qu'il a déjà corrigés plusieurs fois. En 1784, Chasot³⁰⁶, marié et père d'officiers, et de Lubeck, qui cultive des melons et invente des recettes de cuisine, lui rendent visite. C'est peut-être Chasot, le petit Français, qui copie les lettres adressées à Voltaire et qui joue de la flûte³⁰⁷.

La province qui se distingue dans son royaume grâce à sa richesse est la Silésie. C'est la colonie où Frédéric domine et laquelle soutient le royaume entier, étant donné qu'elle y contribue en payant la plus grande part d'impôts. En se battant depuis sept ans, le roi essaie de renforcer sa domination mais, en même temps, il se met à l'écart par rapport au reste de l'Europe. D'une part, les relations diplomatiques avec l'Angleterre et la France sont mauvaises ou bien inexistantes, d'autre part l'Autriche et la Saxe constituent des ennemis permanents. Le roi a donc besoin de l'alliance russe.

En août 1785, Frédéric se présente comme une figure squelettique devant les troupes, en Silésie. Là, il doit diriger son armée malgré la pluie qu'il reçoit sur le corps pendant plusieurs heures sans être couvert d'un manteau. Par conséquent, il commence à avoir de la fièvre, sans y prêter attention. Le 17 avril 1786, le roi se dirige vers Sans-Souci et il y rencontre Mirabeau qui ne lui plaît pas. A cause de l'aggravation de l'état de ses jambes, il demande la consultation du docteur Selle. C'est le médecin le plus célèbre de Berlin. Malgré cela, il n'est pas capable de le soigner, étant donné que Selle ne connaît pas vraiment la science de médecine et c'est pourquoi il discute de tous les remèdes et finalement il les arrange à sa façon. En outre, Frédéric continue à faire face aux problèmes de toux qui ne lui permettent même pas de dormir que seulement trois

³⁰⁵ P. Gaxotte, *op cit*, p.521-522.

³⁰⁶ Chasot : Militaire, ami de Frédéric II.

³⁰⁷ P. Gaxotte, *op cit*, p.523.

ou quatre heures par nuit. En juin, le roi considère que Zimmermann de Hanovre, est le médecin le plus approprié concernant ses problèmes et il lui demande son aide. C'est une personnalité que Frédéric respecte et avec qui il aime discuter. Alors, le même mois, Zimmermann y arrive et le roi le reçoit pour être examiné tout de suite. Zimmermann se trouve devant un malade qui a beaucoup de fièvre, qui crache du sang, qui a mal au ventre et dont les jambes sont enflées jusqu'aux cuisses et pleines d'eau. Le docteur prend soin de lui en lui donnant des calmants qui ont des résultats immédiats. De cette façon, Frédéric se sent beaucoup mieux et le lendemain, quand Zimmermann lui rend visite, il lui parle de Locke, de Newton, de Hume et lui pose des questions sur Gibbon, qui est un auteur de l'histoire de l'empire romain qu'il n'a pas lue. Un mois après la visite du docteur, le roi se porte assez bien et il peut se promener, à cheval dans le parc. Sa condition commence à s'améliorer et par conséquent il commence aussi à manger. A cause de ses problèmes, il a une indigestion et il est pris de spasmes et de vomissements. Son docteur lui demande de se reposer, mais le roi continue sans arrêt ses activités, étant donné qu'il est capable de les faire.

Alors, le docteur peut partir maintenant et Frédéric le remercie, puisqu'il a contribué à l'amélioration de sa santé. En général, Frédéric semble avoir retrouvé son optimisme, en essayant de faire toutes ses activités comme avant. Il travaille sans changer sa routine, mais son écriture est presque illisible. Il arrive à perdre sa raison. Son désir est d'être enterré parmi ses chiens, à Sans-Souci. Son corps repose près de son père³⁰⁸.

³⁰⁸ P. Gaxotte, *op cit*, p.524-529.

B. La contribution de Voltaire au développement de la pensée philosophique de Frédéric II.

Dès sa jeunesse, Frédéric II a comme rêve d'avoir autour de lui tous les esprits de l'Europe qui déterminent non seulement la pensée commune, mais la mentalité de toute l'humanité. Celui qui est absent de Sans-Souci, c'est Voltaire. Le philosophe est en même temps un compagnon spirituel et un ami dont le roi a besoin. Il commence la correspondance avec lui de Rheinsberg³⁰⁹ et, de cette façon, il trouve chez Voltaire, l'ami auquel il peut tout dire sans restriction et en plus sans devoir lui expliquer, car l'auteur constitue l'oreille qui écoute sans juger, mais qui s'aperçoit de tout. C'est pourquoi, Frédéric continue à communiquer avec lui et sa majesté insiste d'avoir Voltaire chez lui (annexe 1)³¹⁰.

A travers sa lettre, Frédéric présente les pièces de Voltaire en faisant des éloges. Que ce soit Voltaire ou Frédéric, l'écrivain est un être unique qui exprime les idées de son groupe social. Le roi demande à Voltaire de lui envoyer toute son œuvre, même la partie qui n'a pas été encore éditée, pour la garder sans la montrer au public. Sachant les préjugés contre les souverains, Frédéric espère que le philosophe fera une exception en sa faveur.

Le roi présente Voltaire à sa sœur qui, à son tour, l'admire et essaye elle-même d'être près de lui³¹¹. Ayant déjà créé en 1736 *Zaïre*, *Œdipe*, *la Henriade*, *Charles XII*, *le Temple de goût*, *le Mondain*, *Lettres philosophiques*, Voltaire a quarante-deux ans et sa fortune comme sa personnalité aussi deviennent immenses. En août de la même année, Voltaire se trouve à Paris avec la fameuse Émilie, marquise du Châtelet. Là, il reçoit une lettre dont le contenu lui offre grand plaisir et satisfaction. Le rédacteur de cette lettre est le prince royal Frédéric, premier fils du roi Frédéric-Guillaume, l'héritier présomptif du trône et de la couronne de Prusse³¹². Frédéric II y exprime son admiration et sa dévotion aux idées que le philosophe embrasse puisqu'il incarne la pensée de l'époque et il

³⁰⁹ Rheinsberg: Région en Allemagne où Frédéric II passe son temps avec des artistes.

³¹⁰ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³¹¹ P. Gaxotte, *op cit*, p.476.

³¹² E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, Librairie Hachette, 1927, p.7-8.

désire être illuminé par lui, puisque toute vérité partielle ne prend sa véritable signification que par sa place dans l'ensemble³¹³.

A l'âge de vingt-quatre ans, le prince royal se trouve à l'ombre de son père, sans avoir rien fait pour se distinguer. Son père féroce, ce roi-sergent despote détermine la vie ou bien l'existence du prince, qui est un amant fervent des arts, de la littérature et de la science. Sa jeunesse s'esquisse des malheurs causés par un père demi fou, qui est caractérisé par la méchanceté et la cruauté. Sa cible est sa satisfaction individuelle, étant donné qu'il n'accorde la moindre importance à personne et à rien dans son palais de Postdam. Frédéric-Guillaume est le roi à qui la Prusse doit sa première armée et peut-être bien sa grandeur, mais aussi est le roi qui rejette son enfant car il n'accepte pas d'avoir un fils philosophe. La sévérité paternelle n'a pas de limites. Il arrive à le laisser à moitié mort de faim dès son jeune âge, par pur esprit d'économie. De la même manière, il se comporte envers tous ceux qui entourent Frédéric II et qui, d'après lui, l'influencent négativement. Par conséquent, Frédéric-Guillaume traîne par force et fouette publiquement dans les rues de Berlin la dame de sa cour, ce qui a montré à son fils le mode de pensée, en le formant à un esprit cultivé et libre. Ce fait est un crime aux yeux du roi qui doit la punir immédiatement et d'une façon exemplaire. L'ami intime et complice Katt a été torturé et il a à peu près le même sort. Il est exécuté sous les yeux du prince³¹⁴. Il ne faut pas que Frédéric reçoive aucune connaissance qui puisse provoquer son éveil spirituel contre le despotisme.

Le 8 août 1736, le prince royal de Prusse expose sans hésitation son esprit éclairé par les idées de l'époque et il exprime son intérêt au profit de son pays, en écrivant une lettre adressée à Voltaire. C'est le moment où Frédéric manifeste sa volonté d'aider son pays par tous les moyens possibles qu'il peut utiliser. C'est alors sa contribution en tant que « philosophe » et c'est le moyen le plus fort qui ouvre de nouveaux horizons à ses sujets. Il y exprime son admiration inépuisable, attribuée aux ouvrages et au caractère de Voltaire, une personnalité partout reconnue. Il s'y met pour réussir de le convaincre que leur communication, leur amitié peut avoir de l'avenir, visant à l'amélioration de lui-

³¹³ L. Goldmann, *Le Dieu caché*, op cit, p.15.

³¹⁴ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.9.

même et de son peuple. Il ne s'agit pas d'une simple amitié, mais de quelque chose de sacré qui dépasse une simple correspondance. Plus spécialement, il s'agit de l'élévation mentale d'une nation entière. C'est pourquoi, Frédéric désire communiquer avec ce « monstre » de la pensée, si on peut caractériser Voltaire par ce terme.

En essayant de montrer son respect à Voltaire, Frédéric veut que l'auteur lui confie les ouvrages qui ne sont pas encore connus au public. En plus, le prince comprend absolument la modestie que Voltaire démontre et par conséquent, il arrive à demander au philosophe qu'il soit excusé à cause de la qualité princière qu'il possède. Il utilise toutes les formes de politesse, de respect et d'admiration pour lui inspirer une complète confiance³¹⁵. La correspondance entre les deux hommes est le premier service que Voltaire rend d'abord à Frédéric. Bien sûr, la société de l'époque n'a pas besoin ou bien ne désire pas avoir un roi poète. Son destin est la prospérité de son peuple qu'il doit servir avec sagesse. Il faut qu'il contribue au développement de son état en le constituant en merveilleux exemple que chacun voudra suivre. C'est là sa différence, puisqu'il devient un roi philosophe, qui pense et puis qui agit et, si nécessaire, qui réagit. Frédéric apprécie la valeur des conseils de son Mentor. Cette correspondance de prince et de poète s'esquisse comme une interaction mentale qui vise non seulement à la culture du génie mais aussi à l'élévation de l'âme et au plaisir personnel. Il s'agit d'une manifestation³¹⁶ d'esprit, toujours vivante et brillante, d'un phénomène de l'époque jusqu'à ce moment-là ordinaire et en même temps unique, si l'on songe à la gloire de ces deux hommes également doués. L'admiration est mutuelle. D'une part, Frédéric admire Voltaire de toute la force d'enthousiasme, puisqu'aux yeux du jeune homme, le philosophe est distingué grâce à sa gloire, comme l'individu le plus capable de critiquer les idées déjà existantes d'une pureté et d'une liberté totalement différentes, nouvelles, libérales quant à l'époque. D'autre part, le maître apprécie du fond du cœur le prince, qui est considéré comme la force savante, l'homme d'action grâce auquel ses idées peuvent s'épanouir et se matérialiser. Pour Voltaire, Frédéric est le héros, la démonstration pratique dans le monde réel des événements des faits :

³¹⁵ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.10-11.

³¹⁶ *Ibid.*, p.16, 19.

DU PRINCE ROYAL

À Loo en Hollande, le 6 août 1738.

Mon cher ami, je vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle épître Sur l'Homme, que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme; et ces pensées sont aussi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'Alexandre. Vous recherchez modestement la vérité, et vous la publiez avec hardiesse lorsqu'elle vous est connue. Non, il ne peut y avoir qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable. Il n'y a que de grandes vérités dans votre épître Sur l'Homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus sublime que lorsque vous restez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne saurait bien être que ce que l'on est: et vous avez tant de raisons d'être satisfait de votre façon de penser, que vous ne devriez jamais vous rabaisser en empruntant celle des autres. Que les moines, obscurément en cloîtres, ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie; que nos descendants ignorent à jamais les puérides sottises de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poésie sont prostituées lorsqu'on les fait servir de parure et d'ornement à l'erreur: et le pinceau qui vient de peindre les hommes, doit effacer la Loyolade. Je vous suis très obligé et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême sur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'espère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penser et d'écrire. Point de comparaison, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, Césarion et Jordan voleront sur votre épître Sur l'Homme, et je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à sapientissimus Wolfius, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit; et je crois, comme vous, que la langue française n'est pas son fort. Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérants à bon marché: aussi, soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je sais bien que si de ma vie j'allais à Cirey, ce ne serait pas pour l'assiéger. Votre éloquence, plus forte que les instruments destructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaissance à une amitié désintéressée. Nouveau Jason, j'enlèverais la toison d'or; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce trésor: gare madame la marquise. Au moins, madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaît, ce M. de Voltaire que vous voulez posséder toute seule³¹⁷.

En 1739, le prince royal commence à rédiger un ouvrage qui mobilise l'auteur à intervenir, probablement même à aller le voir, pour l'aider à sa création. Cet ouvrage est un essai à dénoncer Machiavel et ses théories de gouvernement. Selon Voltaire³¹⁸, ce manuscrit fait preuve de qualité unique et cet

³¹⁷ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³¹⁸ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.20-21,26.

acte anti-Machiavel est un argument supplémentaire qui renforce sa décision de le fréquenter.

En 1740, le vieux roi de Prusse est mort. Frédéric II ne cesse pas, au milieu de ses nombreux soucis, de poursuivre le titre du roi philosophe. C'est à peine huit jours, qu'il est couronné après la mort de son père, mais il n'arrête pas de correspondre avec Voltaire :

DU ROI DE PRUSSE

À Charlottenbourg, le 6 juin 1740.

Mon cher ami, mon sort est changé, et j'ai assisté aux derniers moments d'un roi, à son agonie, à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines. J'avais projeté un petit ouvrage de métaphysique ; il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais jouter avec l'aimable Voltaire, et il me faut escrimer avec Machiavel. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événements nous entraîne, et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître ; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de surplus ; mais malgré tout ce travail, il me reste toujours assez du temps pour admirer vos ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et des délassements. Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le mérite. Adieu, mon cher Voltaire ; si je vis, je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère ami avec votre ami Frédéric³¹⁹.

Voltaire se dirige vers le château de Meuse, près de Trèves, pour aller trouver son roi qui suscite chez lui tant l'intérêt et avec qui il peut communiquer à tous les niveaux. C'est la circonstance appropriée pour que les deux esprits puissent se rejoindre et éclairer le monde entier à travers leur union spirituelle. Le philosophe reçoit une grande hospitalité royale et, en contrepartie, il rédige un manifeste politique que le jeune roi de Prusse adresse à l'évêque de Liège en réclamant une indemnité d'un million pour le rachat d'on ne sait trop quelle seigneurie, sur laquelle, la Prusse avait de justes droits³²⁰.

³¹⁹ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³²⁰ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.29-34.

Un autre élément qui signifie un renversement général des données de l'Europe entière se passe et complète l'image de la situation existante. Il s'agit de la mort de l'empereur. Cet événement, qui signale la question de la succession d'Autriche, pose aussi le problème de savoir entre quelles mains va échoir le globe attributif du Saint-Empire. L'Empereur vient de mourir, Frédéric II se met immédiatement en action. Ce qu'il veut en réalité demeure inconnu. Quant à l'Empire, on ne peut pas non plus distinguer s'il est vraiment le plus puissant des princes allemands ou si c'est simplement une question de prédominance au détriment du plus faible. Ici, la cour de France, sous prétexte de féliciter le jeune roi de son avènement, lui délègue deux ambassadeurs : l'un officiel, qui sera le marquis de Beauvau, l'autre, en sous-main, qui sera M. de Voltaire³²¹.

Malgré tout cela, Voltaire et Frédéric ne sont pas contents l'un de l'autre. Quand Voltaire décide de partir, il annonce le coût de son voyage, treize cent, que le roi refuse de payer. Le poète insiste et Frédéric doit subir cette réaction à laquelle même son bibliothécaire Jordan s'est amicalement entremis dans ce désaccord. C'est le moment où Frédéric II jette le masque, envahit la Silésie, et, sans déclaration de guerre, laisse à sa diplomatie le soin de justifier ce pillage. Il assigne à Marie-Thérèse³²² d'avoir à lui céder cette province et il lui abandonne l'Empire. En outre, la reine de Hongrie résiste avec dignité et n'accepte pas de lui offrir une partie de son territoire. Frédéric, fort de la carte silésienne qu'il tient en main, attend³²³. La question demeure et on se demande, si Voltaire allait à Berlin, est-ce qu'il pouvait encore offrir ses services au roi.

³²¹ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.34-35.

³²² Marie-Thérèse : Elle Revendique le règne contre Frédéric II.

³²³ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.39.

C. Le politique : Frédéric II-Voltaire.

Voltaire part chargé d'une mission secrète et personne ne sait ce qui se passe. Sous prétexte d'être mécontent, il rejette les comédiens qui veulent représenter sa *Mort de César* et il fait semblant d'être irrité pour partir tout seul:

à M. Thieriot

A Paris, le 11 juin 1743.

La persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant *Jules César* que moi qu'on proscrit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me ma patrie refuse³²⁴.

Cependant, ses cousins sont remboursés d'où le philosophe prend sa part. En juin 1743, Voltaire abandonne Mme du Châtelet et quitte Paris, absolument fâché. Il ne se dirige pas directement vers Berlin. Il fait un arrêt d'abord à La Haye, où il est accueilli ardemment et admirablement. De cette manière, Il accumule des renseignements importants qu'il communique à Paris. Plus spécialement, il les informe sur les forces militaires dont la Hollande dispose et comment Frédéric II gère les conditions de son emprunt. Par conséquent, bien que le philosophe se présente mécontent, tous comprennent qu'il y a en réalité une mission qu'il sert car il correspond sans arrêt avec la France pour la tenir informée. L'objectif de Voltaire³²⁵ est dévoilé mais Frédéric ne peut que l'accueillir fervemment. Toutes les circonstances amènent le roi à réagir envers l'auteur de la manière la plus amicale, en prenant en considération les relations d'admiration et de respect déjà mentionnées. Il veut mettre Voltaire en confiance et voilà pourquoi il arrive à l'inviter à dîner avec Valori³²⁶, l'ambassadeur. Là, il explique sa politique, en justifiant aussi sa neutralité. Au cours des semaines qui suivent, Voltaire continue sa mission et tente de gagner la moindre utile explication du roi ou donnée qui peut être importante à son pays. Le philosophe devient même pressant vis-à-vis de Frédéric et quand il ne voit pas le roi, il lui écrit. Dans ces

³²⁴ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³²⁵ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.48-49.

³²⁶ Louis Guy Henri: Marquis de Valori, général et diplomate français sous Louis XV.

rapports diplomatiques, quand le roi veut éviter de donner des explications, il exprime simplement son ennui.

Il y a aussi un autre point dont Voltaire s'occupe, étant donné qu'il s'intéresse à aider son pays par tous les moyens. C'est le moment où le roi de Prusse visite sa sœur, la margrave de Bayreuth. Par conséquent, le roi communique avec les divers princes allemands, en essayant de comprendre dans quelle mesure il peut considérer qu'ils veulent contribuer à son effort, si nécessaire³²⁷.

En octobre 1743, Frédéric II fait connaître presque à la même date, à l'ambassadeur Valori, l'alliance réalisée entre l'Autriche et la Sardaigne, sans informer le philosophe tout de suite, quelque chose qui est contre lui. C'est pourquoi, le roi coopère avec les princes allemands en faisant une association avec eux. Au cas où la France s'impliquerait à une nouvelle guerre, il pourrait se mettre d'accord avec elle. Louis XV décide la guerre. Voltaire trouve Berlin fort changé, ce Berlin « autrefois sauvage qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire ». Il n'a fallu qu'un « homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes »³²⁸ et cet homme n'est autre que Frédéric II.

³²⁷ E. Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, op cit, p.50-52.

³²⁸ *Ibid* p.58-59.

Frédéric II et Voltaire dans la pièce de Bernard da Costa.

A. Compte-rendu de la pièce.

La pièce est un dialogue entre deux hommes, l'écrivain français Voltaire et le roi Frédéric II de Prusse, à Berlin, en 1750, un soir de juillet. On y suit la relation de Voltaire et de Frédéric. Voltaire est représentant de l'Esprit, et de la liberté de penser, c'est un homme de lettres tandis que Frédéric représente le Pouvoir, la tyrannie de l'Etat mais aussi l'envie de devenir un « philosophe ». C'est un combat entre deux hommes puissants, chacun dans son domaine.

Au début de la pièce, on voit deux hommes sur des socles dans une salle fermée. Après quelques instants, ils se réveillent. Ils vont raconter encore une fois leur histoire. Voltaire commence en disant qu'il est très fameux et que tout le monde s'occupe de lui. Il exprime sa fatigue par la vie de Paris et il avoue qu'il a de la chance parce qu'il a déménagé à la campagne. De sa part, Frédéric parle de sa vie en Prusse avec son père et la tyrannie. Il exprime avec un grand enthousiasme son admiration pour la personnalité et l'œuvre de Voltaire, il désire que Voltaire s'installe à sa cour et, pour le persuader, il lui fait des compliments. De plus, il ajoute qu'il veut devenir son élève et l'invite à Berlin. Frédéric l'appelle en utilisant des noms de grands poètes pour le convaincre, comme Homère, Virgile, Sénèque. Voltaire exprime son admiration envers Frédéric en lui disant qu'il est un exemple pour les rois, le modèle des rois futurs. Il utilise aussi des épithètes de grands hommes comme Alcibiade, Trajan, Auguste. Voltaire lui avoue que ses collègues le discréditent mais Frédéric veut ardemment toutes les œuvres de Voltaire même celles qui ne sont pas publiées et le philosophe, pris au piège de la flatterie, accepte.

Frédéric admet qu'il attend avec impatience les lettres de Voltaire qui le rendent heureux. Il est très enthousiaste et Voltaire essaie de le calmer. Le roi admet qu'il aussi écrit lui-même et qu'il voudrait avoir également du talent. Ensuite, il exprime son admiration pour la culture française. Frédéric pense que la France est le seul état où les arts soient en considération tandis que Voltaire, vexé par l'ingratitude de ses compatriotes, déclare qu'il n'y a plus rien en France, ni aux belles lettres, ni à l'opéra, ni au théâtre, ni à l'histoire. Il soutient que la

culture française se trouve en décadence et il exprime sa déception. Les deux hommes parlent des vers de Frédéric qui sont mauvais et le roi explique à Voltaire que pour cette raison il l'invite à Berlin. Voltaire lui rappelle qu'il vit avec son amie, Madame du Chatelet, à la campagne. Frédéric fait la sourde oreille concernant Madame du Chatelet et il rappelle à Voltaire que quand l'Académie Française a exclu Voltaire, seul le Prince l'a défendu.

Le deuxième tableau de l'histoire concerne le départ pour Berlin. Voltaire se souvient des paroles de Madame Du Chatelet, de ne pas aller à Berlin. Frédéric utilise comme argument le fait que le philosophe va adoucir sa solitude. Il est fou de lui et il veut perfectionner ses techniques d'expression et apprendre la langue française. Finalement, Voltaire accepte à condition qu'il ait un salaire. Frédéric accepte de donner de l'argent et il est fou de joie. Le philosophe le prévient qu'il est vieux et il raconte à Frédéric l'histoire d'Euripide. Euripide a été bien accueilli dans une cour d'un grand roi mais, après, il était indésirable. Frédéric l'assure qu'il serait toujours désirable dans sa cour. Ensuite, les deux personnages disent à haute voix du bien pour leur partenaire, tout en disant le contraire en chuchotant. Ainsi, Voltaire dit que le roi est un des plus aimables hommes de la terre mais il chuchote qu'il est petit et frêle. Frédéric lui-même dit aussi que Voltaire a l'éloquence de Cicéron, mais il chuchote qu'il est un vrai squelette.

Le troisième tableau présente l'arrivée de Voltaire à la cour de Frédéric. Le roi décrit la fête en l'honneur de Voltaire. Le philosophe se souvient d'une fête que Louis XIV avait organisée dans sa cour et la discussion tourne autour de la France, la culture française et la langue française. Frédéric dit que le français et les belles-lettres ont conquis le monde. Voltaire fait une comparaison entre les tragédies françaises et les tragédies prussiennes et Frédéric semble irrité et lui dit qu'ils vont suivre l'opéra « Phaéton », écrite par son poète officiel Villati. Devant l'attitude négative de Voltaire face à l'opéra que Frédéric loue, ce dernier se fâche et déclare au philosophe que c'est l'heure de dormir. Voltaire admet qu'il a cédé au roi de Prusse. Quand la lumière diminue, Frédéric saisit l'occasion pour dire du mal sur Voltaire, car il pense que le philosophe ne l'écoute pas. Le roi décrit le philosophe ayant un caractère dur et se comporte mal envers les hommes. Il dit qu'il est valétudinaire, incapable d'avoir des amis, des plaisirs. De plus, il ajoute qu'il est dangereux. Toutefois, Voltaire a entendu cette description

et il décide de faire le portrait de Frédéric. Donc, le philosophe décrit le roi comme orgueilleux, avare. De plus, il fait une description de la journée du roi et aussi d'un tableau. Voltaire utilise des mots et des phrases dures et Frédéric semble vexé par cette description. Le vieux philosophe se moque de lui et il est aussi très critique. Frédéric lui dit qu'il l'a accueilli à sa cour et Voltaire, quand il a écrit à sa nièce, a fait une comparaison entre Paris et Berlin, chose qui a irrité Frédéric. Ce qui prouve le rôle absolutiste du roi, c'est le fait qu'il ose lire le courrier du philosophe.

Pour Frédéric il est très important que Voltaire aime ses œuvres. Voltaire lui fait de bons commentaires sur ses vers mais, après, il est plus honnête avec Frédéric. Il juge les fautes que Frédéric a commises, mais Frédéric ne veut pas l'écouter. Voltaire soutient qu'il faut dire la vérité aux rois, malgré le fait qu'ils ne veulent pas l'entendre. Le roi n'est pas content des commentaires de Voltaire et après la leçon sur la littérature il propose de parler de politique.

Voltaire pose beaucoup de questions sur la politique concernant la gloire immortelle, les alliances avec les autres pays, les Autrichiens, les Anglais et les Hollandais. Voltaire lui demande s'il veut imiter la France pour sa rigueur et sa sagesse. Mais Frédéric dit qu'il ne veut pas l'imiter. Voltaire insiste sur ce point et le roi explique que « la France est une monarchie et un corps très fort, mais sans âme et sans nerfs » et il décide de finir la discussion sur la politique. Voltaire se plaint qu'il n'a rien appris sur la politique et Frédéric ajoute que le philosophe veut peut-être l'espionner. Voltaire semble avoir très peur et l'assure qu'il veut rester avec lui jusqu'à la fin de ses jours.

Puis, leur conversation donne place aux sourires mais aussi aux premières querelles. Frédéric parle d'un jeune poète et Voltaire exprime son inquiétude que le roi va le remplacer. Frédéric commence à écrire à Darnaud et Voltaire semble très vexé parce que le roi veut un autre poète, un de ses élèves. Voltaire demande à Frédéric de faire repartir le jeune poète et il commence à l'accuser. Donc, Frédéric décide de le renvoyer. Voltaire lui rappelle qu'il a tout quitté pour aller vivre à Berlin. Mais, le philosophe est triste parce qu'il va partir sans être payé par le roi et il n'a pas d'argent pour son voyage de retour.

Frédéric commence à parler de la grande amitié entre lui et Voltaire en faisant une grande promenade dans les jardins de Sans-Souci. Frédéric lui dit d'imaginer comment ils vont être représentés dans l'avenir sur un tableau. Ils admettent qu'il y avait une aversion entre eux dans le passé. Voltaire confesse qu'il voulait devenir roi et Frédéric admet qu'il voulait être poète. Pendant le déroulement de leur discussion, Frédéric propose d'aller dîner. Voltaire commence à comparer la cuisine française à celle de Prusse. Ensuite, il commence à faire des commentaires sur la langue allemande. Frédéric raconte une histoire drôle que Voltaire ne trouve pas si drôle et le roi lui demande de raconter l'affaire Hirschell. Voltaire essaye de s'éclipser mais Frédéric insiste à donner place à l'affaire Voltaire-Hirschell. Frédéric l'accuse qu'il a commis des actions illégales et il dit que « les hommes de lettres ne sont pas venus en ce monde pour acheter des diamants, mais pour écrire ». Frédéric soutient que Voltaire est un voleur et il raconte les détails de sa tromperie. Voltaire se met à pleurer et il dit qu'il est vieux et qu'il n'est capable de faire du mal à personne. Frédéric est très sévère avec Voltaire, il dit qu'il estime son esprit, ses talents, ses connaissances mais que Voltaire se mêle à des affaires très sordides. De plus, il ajoute qu'avant l'arrivée de Voltaire son royaume était tranquille. Voltaire est triste à cause du comportement de Frédéric et il essaye de se justifier. Il accuse son adversaire et la conversation tourne au sujet des Juifs. Voltaire commence à accuser Frédéric que les juifs n'ont pas la même place dans son royaume, les lois sont plus dures pour eux. Ensuite, il parle des autres habitants du pays qui vivent dans des conditions misérables. Frédéric est très énervé avec lui et il décide de le fermer dans un poulailler.

Frédéric ajoute que Voltaire se trouve en disgrâce. Il dit qu'il l'exclut de son palais. Voltaire contre-attaque. Après, il critique les poèmes du roi. Frédéric dit qu'il doit faire preuve de patience. Frédéric veut qu'ils discutent l'affaire Maupertuis mais Voltaire désire qu'ils parlent de ce que les rois disent. Il veut créer un dictionnaire dans lequel il y aura la vraie signification de leurs paroles. C'est-à-dire mon ami, signifie mon esclave tandis que l'expression soupez avec moi veut dire je me moquerai de vous ce soir. Ensuite, il décide de parler sur l'affaire Maupertuis. Mais Frédéric réalise qu'ils se sont assez disputés, il constate que le ton, les apparences et l'esprit jouent un rôle important. Mais

Voltaire s'oppose et il dit que le roi se comporte mal envers ses inférieurs donc les bonnes manières ne sont pas nécessaires. Frédéric l'accuse qu'il s'occupe seulement de lui-même et pas des autres. Voltaire attaque Frédéric en lui disant qu'il va démasquer la duplicité du roi. Ceci étant, ils commencent à discuter sur l'affaire Maupertuis, Voltaire est contre lui mais Frédéric le soutient, il dit qu'il avait plus d'esprit que lui. Le poète propose d'examiner l'œuvre de Monsieur de Maupertuis, donc les deux hommes s'asseyent et ils commencent à l'examiner. Voltaire présente les théories et Frédéric soutient toutes les opinions de Monsieur de Maupertuis sur la nature humaine. Voltaire se moque de l'œuvre et Frédéric est très sévère avec lui. De plus, il ajoute qu'il est bien normal que des opinions différentes existent mais il trouve très humiliant de se comporter de cette manière par jalousie et envie. Voltaire estime en rigolant que Frédéric devrait participer aux conflits littéraires plutôt que roi. Frédéric répond que les écrivains causent des problèmes et des troubles infinis. Voltaire défend ses collègues et il répond que les poètes et les écrivains n'ont pas créé des problèmes, comme des proscriptions ou les troubles en Italie. Il prononce les noms de grands poètes comme Virgile, Varron, Lucrèce, Cicéron, Horace. A la fin, il ajoute que Frédéric est jaloux de lui.

Frédéric répond qu'il est déçu par son comportement et qu'il voulait être spectateur à ses derniers moments. Voltaire continue à se moquer de l'œuvre de Monsieur de Maupertuis et Frédéric répond qu'il va détruire l'œuvre du philosophe. Le poète comprend que c'est l'heure de partir et il répond que les poètes ont heureusement plusieurs copies de leurs œuvres. Le roi est vexé. Soudain, Voltaire a peur parce que Frédéric est très menaçant. Frédéric jette dans le feu les livres de Voltaire. Le poète se rappelle que Frédéric a sacrifié beaucoup d'hommes à cause de son ambition et son orgueil et maintenant il fait la même chose avec lui. Frédéric saute et crie autour du feu. Voltaire estime que le roi va détruire plusieurs livres. Après ce geste, Frédéric se calme et il avoue qu'il l'a regretté. Voltaire répond que les rois ont le meilleur homme près d'eux mais ils ne font pas attention, ils ne le reconnaissent pas. Il ajoute que les rois sont accoutumés à être flattés. Frédéric est désolé pour ses actions, mais Voltaire est déterminé de partir de ce pays. Et il va retourner les cadeaux de roi. Frédéric n'accepte pas de recevoir les cadeaux parce qu'il les avait donnés avec

plaisir et il propose d'aller souper. Mais Voltaire pense que ce sera difficile parce qu'ils vont être embarrassés. Voltaire fait un compte-rendu des jours passés dans le palais. Frédéric demande au poète de raconter une histoire drôle et il trouve l'occasion pour faire des commentaires sur les Français. Voltaire se lève et il annonce au roi qu'il doit rentrer chez lui à cause de son âge et de sa santé. Frédéric ne l'accepte pas. Voltaire doit insister. Frédéric lui explique qu'il ne peut pas quitter le pays sans avoir son autorisation. Frédéric lui répond qu'il a fait la même chose avec un certain Picard qui voulait aussi aller à Paris. Le roi avoue qu'il n'aime pas être abandonné. Voltaire explique qu'il est très malade et qu'il a besoin de sa famille, il désire aller aux eaux de Plombières mais Frédéric refuse. Frédéric est très irrité et il lui demande le contrat de son engagement, la clef, la croix et le volume de ses poésies. Le roi est désolé que Voltaire parte mais le poète répète qu'il doit aller à Plombières.

Frédéric annonce que Voltaire quitte momentanément son roi. Frédéric demande encore une fois au philosophe s'il veut partir et Voltaire lui explique qu'il doit partir à cause de sa santé et de ses affaires. Voltaire se sent soulagé mais Frédéric commence à crier, en l'accusant de voleur, qu'il a volé ses poèmes. L'ambiance a changé entre les deux hommes. Enfin, Frédéric ne le laisse pas partir.

Ensuite, la discussion donne place au tableau « Bandits de grands chemins ». Frédéric insiste qu'il veut les lettres, la croix, la clef et sa poésie. Voltaire ne peut pas trouver le livre peut-être parce qu'il se trouve avec les autres bagages en route vers Hambourg. Frédéric insiste qu'il veut son livre et il va emprisonner Voltaire. Il pense que Voltaire va imprimer les poèmes et il va rire avec ses amis. Mais le philosophe dit que ce n'est pas possible parce que ses poèmes provoquent des bâillements. Frédéric devient furieux et il dit qu'il va emprisonner Voltaire. Voltaire explique que Frédéric n'a pas un tel droit parce qu'il n'est pas dans l'Etat de Frédéric. Frédéric donne un papier pour le signer. Finalement, Voltaire le signe mais il ajoute qu'il va demander l'aide de son Empereur, son vrai maître. Le roi affirme que personne ne va l'aider parce qu'il est considéré comme un traître et aussi parce qu'il appartient à Frédéric.

Frédéric avoue qu'il aime et hait Voltaire passionnément et il raconte l'histoire de la dame de Cusco. Caravajal voulait apaiser la dame de Cusco mais à la fin il a serré son gosier. Après l'histoire, Frédéric décide de l'enfermer en prison. Voltaire va demander l'aide de sa nièce. Il supplie Frédéric mais le roi est inflexible donc Voltaire dit qu'il va s'enfuir. Voltaire arrive à s'échapper mais il perd son carnet. Il retourne en prison et tout le monde le regarde. Personne n'aide Voltaire et il crie au secours. Frédéric lui rappelle que personne ne va lui montrer de la compassion. Le philosophe est irrité parce que le roi le tutoie et il lui demande d'arrêter. De plus, il parle des conditions difficiles dans lesquelles il vit et pour le viol de sa nièce. Le comportement de Frédéric le provoque, Voltaire brandit un revolver et il tente de tirer mais le revolver ne fonctionne pas. Frédéric admet que quelqu'un lui a proposé de tuer Voltaire mais il n'a pas accepté. Voltaire commence à pleurer. Il pleure pour les mauvaises conditions et les attentes qu'il affronte, il avoue qu'il voulait être aimable avec le roi de Prusse. Ensuite, Voltaire annonce que sa nièce a été martyrisée parce qu'elle voulait l'accompagner aux eaux de Plombières. Il dit qu'il était emprisonné parce qu'il a le livre de Frédéric. Il ajoute tout ce qu'il a fait pour le roi et à la fin il continue qu'ils sont fous « ceux qui comptent civiliser les rois, qui espèrent les adoucir par le secours des arts ». Frédéric a écouté tout ce que Voltaire a dit et il lui demande de signer un contrat avec lequel il n'aura pas le droit de dire du mal sur Frédéric et qu'il n'écrira rien sans sa permission. Il ajoute que Voltaire sera toujours sa propriété. Voltaire accepte de signer le contrat et pense que leur amour a une fin étrange. Frédéric ne voulait pas cela, bien sûr.

Voltaire part pour aller vivre avec une femme jeune mais Frédéric ne peut pas quitter son royaume, il est un esclave d'état. Il demande à Voltaire de lui écrire. Voltaire admet qu'il ne pouvait pas vivre avec ou sans lui. Frédéric de sa part admet que si Voltaire était parfait, il ne serait pas un être humain, ainsi il le pardonne. Il l'a fait plus de plaisir que de mal. Voltaire répond qu'il ne le pardonne pas. Il ajoute qu'il aime ses vers à sa façon. Frédéric se demande comment il va vivre sans Voltaire. Voltaire lui explique la différence entre un philosophe et un roi. Frédéric commence à réciter un poème, Voltaire dit qu'il n'est pas bon. Les deux hommes rient et après ils dansent, ils disent qu'ils ont vécu de très bons moments.

Alors, Voltaire-acteur annonce que c'est l'heure de retourner à leurs socles et qu'ils ont fini pour aujourd'hui. Il ajoute que Frédéric doit protéger sa réputation. Le roi ajoute que sa réputation est catastrophique. Frédéric se demande pourquoi il n'a pas d'inspiration. Ils montent sur leur socle. C'est l'heure de se taire mais Frédéric continue à parler. Il demande à Voltaire de le rejoindre à son socle et la pièce finit avec les deux hommes embrassés. Donc, da Costa souligne le climat de camaraderie qui règne chez les acteurs qui jouent dans sa pièce mais aussi dans toute pièce théâtrale.

B. Bernard da Costa, dramaturge et sa production.

Malgré ses études dans le domaine technique, Bernard da Costa est attiré par l'écriture dramatique. Il s'adonne aussi à la composition de feuilletons pour la télévision et de textes pour la radio. Il arrive à représenter la France en 1987 et en 1993 au prix Italia des sociétés de radio européennes. Il abandonne alors l'industrie pour le journalisme et ensuite la presse pour la scène³²⁹.

En 1966, c'est Bernard da Costa qui modifie et transforme les données du théâtre d'abord, puisque il présente *Trio pour deux canaris* au Royal, à l'espace scénique d'une salle de café et, par conséquent, il réinvente «le café-théâtre », qui était en plein essor dans les années soixante, mais l'écrivain inaugure une forme nouvelle. D'ailleurs, il a écrit un livre sur «le café-théâtre » sous le titre *Histoire du café-théâtre*. Bien qu'il choisisse d'exprimer le « comique léger » et de se trouver dans de petits théâtres, sans avoir ni reconnaissance ni réputation, son nom devient synonyme du «café-théâtre » au XXe siècle³³⁰. Il représente alors un nouveau genre qui gagne peu à peu du terrain et qui, de nos jours, constitue aussi un objet d'analyse. Vu sa façon d'écrire qui touche tantôt le théâtre de Pirandello tantôt celui de Beckett où la philosophie se mêle au burlesque et la morale aux jeux de rôle, ce n'est pas seulement le public français qui l'a adoré mais aussi celui d'autres pays. D'ailleurs la pièce *Frédéric et Voltaire ou une dispute de rois* présente deux personnages éminents, l'un philosophe français l'autre roi de Prusse, ayant toutefois le même amour pour la civilisation française et son expansion dans d'autres pays. Les deux sont passionnés de lecture, de philosophie et d'art mais aussi prêts à créer poèmes, pièces, essais. Le but de Voltaire est de former le Prince éclairé, celui de Frédéric est de former une cour à l'égal de celle de Louis XIV, pleine de fameux penseurs.

« Entre drame et farce », Bernard da Costa est inclassable, qui « n'est pas une faiblesse, mais plutôt une vitalité. Tour à tour comédie de mœurs et d'intrigue, parodie ou farce sombre », d'après un universitaire qui en parlant ainsi

³²⁹ L 'Avant-scène théâtre, *Le boomerang*, Paris, L'avant-scène théâtre, 1995, p .70.

³³⁰ *Ibid.*, p.1.

du théâtre de Beckett, détermine de manière insolite celui de Bernard da Costa³³¹.

La pièce *Frédéric et Voltaire* a été créée au Petit-Montparnasse en 1989 et puis jouée en Allemagne, en Belgique, et en Italie.

³³¹ L 'Avant-scène théâtre, *Le boomerang*, *op cit*, p.1.

C. Voltaire et Frédéric II, mis en scène par Bernard da Costa.

L'œuvre de da Costa représente la mentalité de son époque, mais aussi de la société dans laquelle elle est née. Elle est le miroir qui reflète la réalité contemporaine et comme résultat elle se caractérise par une structure qui détermine également d'autres œuvres, parmi lesquelles on peut dégager une relation structurale. En même temps, cette pièce présente deux héros-philosophes du XVIIIe siècle qui s'opposent par leurs idées et leur vie. Par l'œuvre de Brisville, nous avons le débat de deux philosophes, da Costa nous présente le rôle politique et civilisateur entre un philosophe et un roi qui sont passionnés par la philosophie. Ainsi, da Costa met l'accent sur la forme burlesque de son théâtre pour montrer l'absurdité de la vie qui existe bien au XVIIIe siècle mais aussi au XXe siècle. C'est pourquoi, en suivant l'écrivain et les idées lancées par chacun des deux héros, nous allons les présenter par ordre thématique: la forme spéciale de la pièce (les protagonistes sur des socles et la division en tableaux), leur aspect politique et les traits caractéristiques de leur personnalité. L'action historique ne profite d'aucun privilège dans cet entretien individualiste, puisque l'être humain y domine et c'est celui qui constitue l'histoire, qui accumule autour de lui le projet fondamental et les projets secondaires qu'il doit contrôler ou bien manipuler. Ces projets qui sont un facteur extérieur peuvent jouer le rôle de l'obstacle, tenant l'élément de l'inattendu.

La pièce de da Costa constitue un jeu de gloire. Les deux protagonistes se trouvent sur leur socle, lequel ils quittent, et à la fin de la pièce, après une dispute de culte et de haine, ils retournent à leur socle pour se reposer, probablement, avant leur prochaine performance ou leur mort symbolique. Si l'écrivain présente ses héros sur des socles, c'est pour souligner leur glorification et sacralisation par le biais de leur vie et en même temps insister sur le fait qu'il s'agit d'acteurs dans un lieu théâtral. D'ailleurs, une fois descendus de leur socle, ils essaient de s'enfuir en se cognant contre les murs, en soulignant le lieu-clos théâtral, et en nous rappelant les héros de Beckett. Et lorsqu'après ils se tournent vers le public en constatant que les spectateurs les regardent, les deux acteurs nous introduisent dans un jeu théâtral entre celui qui regarde et celui qui est regardé. Maintenant, en ce qui concerne Voltaire, ce socle-symbole nous rappelle l'«

apothéose du poète philosophe » lors de son couronnement, «en présence de son buste érigé sur un piédestal, lors de la sixième représentation d'*Irène*, en 1778»³³².

La pièce est divisée en tableaux qui s'annoncent en lettres majuscules dans le texte par chaque protagoniste, à tour de rôle et chaque fois pour échapper à l'impasse causé par leur colère. Chaque tableau est divisé en deux mouvements. Au début, il y a les louanges de Frédéric pour attirer à sa cour Voltaire, le philosophe que son pays, la France, réprovoque à cause de son comportement souvent hargneux. Les réponses de Voltaire au prince-disciple-mécène que le philosophe espère transformer en monarque-éclairé sont aussi élogieuses. Au deuxième mouvement, tous les deux présentent leur vrai visage, leur duplicité et le but de chacun. Frédéric souhaite posséder Voltaire et, si possible, se transformer en Voltaire! Le philosophe espère donner une leçon à la France et être dorloté par le prince tout en recevant de l'argent pour ses services.

«Le structuralisme génétique part de l'hypothèse que tout comportement humain est un essai de donner une réponse significative à une situation particulière et tend par cela même à créer un équilibre entre le sujet de l'action et l'objet sur lequel elle porte, le monde ambiant»³³³. De cette façon, on se dirige à penser que toutes les réalités humaines possèdent un double rôle: celui de la déstructuration de structurations anciennes et celui de la structuration de totalités nouvelles³³⁴, qui contrebalance les anciennes et les nouvelles demandes des groupes sociaux qui les soutiennent. Ce point de vue nous pousse à suivre ce processus et à adapter notre étude scientifique de faits humains, soit économiques, soit sociaux, soit politiques soit culturels, sous la lumière de ce principe.

La société de l'époque se conduit vers une nouvelle discrimination des esprits, provoquée par l'évolution rationaliste. Il s'agit alors d'une certaine partie de l'aristocratie et d'intellectuels dont le théisme constitue une conception

³³²S. Marchand, *Voltaire et son théâtre au miroir des anecdotes dramatiques*, In *Œuvres et Critiques, Le théâtre de Voltaire*, XXXIII.2, p.53.

³³³ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, 2^e éd, France, Edition Gallimard,1986, p.337-338.

³³⁴ *Ibid.*, p.338.

générale, montrant bien sûr une sorte de respect envers la religion, sans s'occuper de la croyance intégrale ou de la conservation des dogmes, tâche des esprits modestes et des théologiens. Certes, il y a aussi le peuple, avec un nombre de la bourgeoisie, plus spécialement celle de la province et avec un groupe majeur de gens de robe et parlementaires, qui sont régies par la tradition religieuse dont le degré est exagéré. Par conséquent, cette forme de colère se transforme à grande vitesse en violence, qui se compare à celle des mauvais jours des guerres de religion et c'est pourquoi les aristocrates proclament leur fort mécontentement, en utilisant le terme de fanatisme. D'ailleurs, chaque fanatique est la cause de destruction de la paix sociale et de la liberté des rapports honnêtes, car le fanatisme mène à l'intolérance et la théocratie. C'est-à-dire les deux éléments de base de troubles et d'angoisse au moment où le siècle a besoin d'harmonie entre les rapports civils et humains. De cette manière, les Jésuites ont la primauté contre les Jansénistes, dont le fanatisme est devenu un trait caractéristique. Ces deux éléments, c'est-à-dire la guerre religieuse et la réalité de la passion partisane tourmentent Voltaire pendant toute son existence.

Bien que la France ne prenne pas aucune part à cette crise du catholicisme où l'évolution du protestantisme libéral s'ajoute, ce sont en effet l'Angleterre, la Hollande et la Suisse et plus spécialement les échanges entre ces pays qui y exercent de l'influence. Il s'agit alors d'un mouvement qui touche même les principes du protestantisme et qui s'épanouit surtout en Pologne par Lelio et Fausto Sozzini et puis se développe vers la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle en Europe occidentale. En mettant à l'écart les principaux dogmes chrétiens, ce mouvement vise à fonder une religion dont la raison humaine peut accepter tous les principes. Malgré le fait que ses adhérents ne s'occupent pas du rôle que la raison humaine y joue, c'est un terme significatif chez plusieurs églises réformées. La morale gagne du terrain sur le dogme, phénomène observé chez la libre pensée et plus spécialement chez les laïques. Par conséquent, Voltaire y reconnaît cette forme de « socialisme » et l'utilisera³³⁵.

Déjà, le XVIIe siècle se présentait en effet comme un très grand siècle religieux, puisque la pensée chrétienne apparaissait partout même malgré la

³³⁵ R. Naves, *Voltaire : l'homme et l'œuvre*, Paris, Hatier-Boivin, 1955, p.9.

réaction de ceux qui ne peuvent pas l'accepter. Étant donné que la situation religieuse était beaucoup plus critique que celle de la politique, le régime vers la fin du siècle face à la demande de changement, exprima un ton de respect dans les grandes lignes. D'une part la liberté d'expression des gens sur de problèmes de la société de l'époque, et d'autre part le cartésianisme qui offre l'indépendance spirituelle, présentent assez de risques. Au XVIIIe siècle, on prendra en considération le conflit Bossuet-Fénelon et l'affaire du Jansénisme, qui, en effet mènent, à une persécution mesquine et interminable dont le résultat n'est rien d'autre que l'éclat contre les protestants. De cette façon, il y a une aggravation de ce climat d'intolérance et la dispute janséniste se renforce avec la bulle *Unigenitus*, les billets de confession, l'agitation populaire et parlementaire à Paris. Le clergé lui-même est divisé. Il y a alors le clergé séculier composé par ses hauts bénéficiaires qui embrassent l'honnêteté mondaine comme priorité, et les humbles desservants, qui dépendent souvent d'un château, se trouve en opposition avec le fonctionnement mystique des couvents et la mentalité scolastique de la Sorbonne. Les prélats mettent souvent à l'écart les moines et les théologiens, puisque les uns se caractérisent par leur inactivité sociale et leurs biens temporels et les autres par leur intransigeance et leur archaïsme. Le gallicanisme se trouve contre tous les ordres ultramontains, Jésuites en tête, et ayant le patriotisme comme emblème, il exprime son ambition de limiter la royauté, étant donné que c'est le moment où le besoin d'indépendance du pouvoir civil prédomine³³⁶.

Voltaire se trouve entre la période de la fin du règne de Louis XIV et la Régence, qui se caractérisent d'une part par une sorte de discipline académique et d'autre part par la turbulence du nouveau siècle arrivant. De cette manière, la Régence se présente comme la solution de chaque tourment de l'homme de l'époque, en constituant un grand espoir de liberté. Plus spécialement, Louis XIV se comporte comme un autocrate intolérant puisque c'est lui qui joue un rôle primordial dans la scène politique, déterminant la pensée et même la mentalité de la société. Bien que son absolutisme et sa dévotion despotique à la fin de son règne soient la cause du mécontentement de l'aristocratie, Louis XIV maintient la centralisation administrative et spirituelle dont le peuple a encore besoin. C'est

³³⁶ R. Naves, *op cit*, p.8.

alors le grand siècle qui laisse sa trace chez Voltaire, car il arrive à accepter cette forme politique sous l'excuse de l'épanouissement des arts et de la civilisation. C'est vers le milieu du siècle qu'un nouveau groupe de réformistes fait son apparition, ayant comme trait caractéristique préromantique son amour de la terre et il s'agit des physiocrates. Bien que Voltaire s'exprime en faveur de l'agriculture en tant que propriétaire rural, il n'hésite pas à adhérer au mouvement réformiste. Le mouvement dont les origines viennent du règne de Louis XIV par les rêveries féodales d'un Boulainvilliers et il se base sur les utopies pédagogiques d'un Fénelon, sur les inventions fiscales d'un Vauban, se déploie surtout sous la Régence. C'est le moment où l'abbé de Saint-Pierre contribue de sa part à ce mouvement de réforme, non seulement au point de société ou d'économie, mais même au point politique. C'est-à-dire, il a comme but la participation de tous à la politique, projetant l'air idéaliste grâce à la nouveauté des solutions et réaliste grâce au souci du détail. C'est alors de cette école que Voltaire devient partisan³³⁷.

Dans cette pièce, Bernard da Costa s'inspire des deux figures emblématiques qui deviennent les héros de son œuvre et il développe son scénario en s'appuyant notamment sur l'histoire connue. Bien que Frédéric II se présente comme une figure terrible à travers les guerres, la diplomatie et l'administration prussienne qu'il exerce, il n'arrête pas de se révéler un non-conformiste et un intellectuel. Par conséquent, la base de l'amitié entre ces deux personnalités de l'époque n'est pas fautive étant donné que leur admiration d'emblée, semble à la fois sincère et mutuelle. Bien que le prince royal soit en réalité un amateur d'art, manifestant des intérêts temporels, ceci ne limite pas son ardeur, en se constituant à un esprit frondeur et à un philosophe par volonté individuelle. A travers leur relation, l'un prend conscience des défauts et des faiblesses de l'autre. C'est-à-dire que le roi remarque la naïveté en affaires, malgré la familiarité significativement exubérante du philosophe, et le philosophe, de sa part, observe la duplicité du roi et les limites de sa philosophie. Da Costa songe et développe son mode de pensée, ayant comme base la relation du

³³⁷ R. Naves, *op cit*, p.5-7.

maître et de l'esclave et en prenant en considération tous les aspects de cette relation au fur et à mesure que ce fait est possible. C'est pourquoi, son théâtre démontre sa préoccupation sur les rapports de force. Ce n'est pas seulement le maître cruel. Chacun peut devenir cruel, même l'esclave. Le spectacle offert est extraordinaire, grâce aux ruptures abruptes y produites. La plupart de ces répliques viennent de la vie réelle, mais dans le monde théâtral elles acquièrent une valeur encore plus grande, plus lourde et spéciale. C'est toute l'ambiance qui renforce la signification des mots prononcés par chaque personnage, selon la situation.

D'après Goldmann, dans toute création, c'est l'écrivain qui détermine le sujet de la pensée et de l'action. Cela peut être réalisé soit par l'individu, soit par la collectivité ou bien par la collectivité considérée comme un sujet réel. Cela dépend chaque fois du comportement. Plus spécialement, c'est le cas de certains types de pensée romantique où dans la collectivité on peut dégager le sujet réel et original. D'autre part, c'est le cas de la pensée dialectique, hégélienne, où la collectivité représente le sujet réel, puisque cette collectivité constitue un réseau complexe de relations interindividuelles dont la structure doit être définie chaque fois selon le cas et la place particulière qu'y occupent les membres, c'est-à-dire les individus comme les sujets y possèdent leur place et jouent leur rôle³³⁸:

-VOLTAIRE :

Croyez-vous que l'on va être obligés de recommencer notre histoire encore
?

-FREDERIC :

Je le crains fort, (Changement de lumière. Une musique qui monte doucement.) L'Europe avait deux rois: Voltaire et Frédéric de Prusse³³⁹.

L'auteur met l'accent sur la représentation de la pièce, répétée tous les soirs, et cela nous rappelle la pièce de Beckett *En attendant Godot*. La réponse de Frédéric II nous montre le double sens du terme « histoire ». Voltaire suggère

³³⁸ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman, op cit*, p.339.

³³⁹ B. da Costa, *Frédéric et Voltaire*, Toulouse, Actes Sud - Papiers, 1986, p. 9.

leur lien, leur amitié réciproque. Frédéric, par le terme roi, nous ramène à l'Histoire de l'époque. D'ailleurs, le sous-titre de cette pièce est une dispute des rois. La différence est que sous ce terme il voit le philosophe et soi-même en tant que despote éclairé. La vérité historique, en ce qui concerne Voltaire, est que tant les aristocrates aussi bien que le peuple, pour des raisons différentes, l'ont considéré comme « le roi des Poètes ». Ainsi, lors de la représentation de *Méropé*, «un bel esprit, sortant extasié de cette sublime tragédie, entra dans le café de Procope, en s'écriant: "En vérité, Voltaire est le roi des Poètes".»³⁴⁰

La première question qui découle est le dilemme suivant: quoi faire? C'est-à-dire comment réagir face à la pièce et au groupe social y décrit et comment comprendre l'œuvre dépendant de son créateur. L'auteur lui-même s'exprime à travers sa pièce et c'est pourquoi la manière la plus appropriée et efficace est de prendre en considération son unité interne et de nous occuper de la relation entre l'ensemble et ses parties. De cette manière, tous les aspects, c'est-à-dire l'aspect littéraire, philosophique et même artistique contribuent le plus proprement à notre étude³⁴¹. Sans doute, l'étude sociologique d'une pièce devient-elle plus productive avec l'aide des liens nécessaires qui se développent parmi les unités collectives, dont la structuration est beaucoup plus facile à étudier pour tirer nos conclusions³⁴².

-FREDERIC:

Oui! Place à notre ultime explication.

-VOLTAIRE:

Oui! Place à la Dispute des Rois³⁴³.

On comprend que ces unités, Frédéric et Voltaire, représentent des réseaux complexes de relations interindividuelles. Chacun d'eux constitue et exprime des groupes différents qui définissent la complexité de la psychologie des individus. Il s'agit de groupes familiaux, professionnels, nationaux, ou même cela concerne

³⁴⁰S. Marchand, *op cit*, p.57.

³⁴¹ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.340.

³⁴² *Ibid.*, p.341-342.

³⁴³ B. da Costa, *op cit*, p. 10.

des relations amicales et des classes sociales. La conscience collective qui joue le rôle primordial se modifie par ces groupes et acquiert une structure unique, à la fois complexe et par conséquent cohérente³⁴⁴. C'est peut-être la raison pour laquelle l'auteur considère leur entretien comme une dispute de rois, comme une querelle de la Prusse et la philosophie de la France.

De ce point de vue, l'œuvre et le groupe social sont étroitement liés à travers le créateur, qui joue le rôle de l'intermédiaire entre les deux pôles, en nous montrant les éléments de son inspiration³⁴⁵. La présente étude est le produit d'une recherche la plus possible complète, étant donné que la société n'importe de laquelle il s'agisse, celle du passé ou celle du présent, constitue un organisme vivant qui change et se transforme sans arrêt. Même les différences contribuent à la création de notre tableau.

C'est le cartésianisme qui détermine la pensée de l'époque, puisque le malaise politique et la crise religieuse amènent les esprits vers Descartes. Bien que le cartésianisme joue un rôle primordial, ce sont en même temps la science et la métaphysique cartésiennes qui présentent un aspect dépassé, et ce sont les découvertes de Newton qui viennent pour remplir le besoin de connaissances positives et la curiosité expérimentale du siècle. À part Descartes et Newton, c'est en effet Pierre Bayle que Voltaire considère comme « notre père », car il se prouve comme le vrai maître philosophique des nouvelles générations. Le dictionnaire et les nouveaux périodiques constituent deux formes littéraires, deux symboles antithétiques du génie de Bayle, qui donne une autre dynamique au XVIII^e siècle. Bayle arrive à offrir l'esprit dans tout le siècle, qui n'est rien d'autre que la philosophie, telle qu'elle caractérise l'époque, c'est-à-dire une sorte de philosophie qui soutient l'exercice de l'esprit de libre examen. En outre, c'est cette forme de philosophie qui encadre la connaissance en écartant l'inquiétude provoquée par le besoin de l'utilité. Plus spécialement, il s'agit d'un anti-pragmatisme parfait, qui réussit à combiner la curiosité de l'être humain et les besoins de la civilisation. De cette façon, *Ses Pensées sur la Comète* déterminent la science exacte contre la superstition et les préjugés. Son *Commentaire sur ces paroles de l'Évangile* constitue le fondement logique de la

³⁴⁴ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit, p.342.

³⁴⁵ *Ibid.*, p.12.

tolérance et son *Dictionnaire historique et critique* (1697) donne accès à l'esprit d'examen dans tous les domaines qui touchent la société des hommes³⁴⁶.

Cette pensée critique est renforcée évidemment grâce aux renseignements géographiques qui présentent un développement significatif. C'est la fin du XVIIe siècle qui promeut une période de voyages. Le mystère de l'Amérique, de l'Australie, des Iles, des Indes, de la Chine conduit l'homme à faire des comparaisons entre ces civilisations et celle du monde occidental. D'ailleurs, les Jésuites missionnaires et leurs *Lettres édifiantes et curieuses* sur les Chinois offrent à Voltaire d'aliment et constituent, peut-on considérer, la base ou bien l'élément définitif de sa propagande.

Prenant comme point de départ le principe de Hegel selon lequel «le Vrai c'est le Tout »³⁴⁷, on constate que le véritable sujet de la création culturelle devient la société ou bien ses classes. L'être humain individuellement reste là, simplement dans la société, mais l'écrivain lui-même appartient à cette société et par conséquent son statut social contribue à sa création, jusqu'à un certain point assez réaliste. La problématique de la sociologie, bien qu'elle constitue un centre d'étude autonome, détermine aussi bien la culture que la critique littéraire. La pensée elle-même reste isolée quand elle se limite au terme d'une idée, qui n'est pas connue comme le fruit de la société³⁴⁸.

-VOLTAIRE:

Heureusement que je trouve une jeune dame qui pense à peu près comme moi et qui m'amène à la campagne.

-FREDERIC:

Moi, je ne trouve rien, sinon de plus en plus de vexations. Mais un jour, j'ai une idée³⁴⁹ !

Alors, les relations des homologues et les relations significatives avec les structures intellectuelles, sociales, politiques ou économiques de l'époque

³⁴⁶ R. Naves, *op cit*, p.10.

³⁴⁷ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.16.

³⁴⁸ *Ibid.*, p.342-343.

³⁴⁹ B. da Costa, *op cit*, p. 10.

esquissent le cadre de l'analyse interne de l'œuvre. N'oublions pas que notre recherche vise exactement à indiquer tous ces éléments qui composent la synthèse de nos pièces étudiées³⁵⁰.

Bien que la crise des valeurs soit un phénomène commun, des mérites positifs et universels inspirent l'œuvre de da Costa dans laquelle l'existence des valeurs universelles authentiques est observée. En effet, il présente Voltaire et son œuvre, en reconnaissant sa valeur et en lui rendant hommage, pour que Frédéric II puisse posséder le philosophe :

-VOLTAIRE:

Un prince enfin lucide?

-FREDERIC:

Oui! Je crois y avoir reconnu le caractère d'un ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain³⁵¹.

Les éléments de la vanité et de la mort universelle des valeurs, avec la contribution de l'aspiration romantique se modifient en une valeur inconnue et à la fois inconnaissable³⁵². De cette manière, la crise intellectuelle et morale du monde est confrontée par les personnalités de notre pièce qui sont déchargées du poids de la destruction future et de la fuite de la vie³⁵³.

Ce sont alors les grands hommes politiques du XVIIIe siècle à la combinaison de la situation déjà mentionnée, qui en effet déterminent les théories développées concernant l'État et la Nation. Le représentant le plus connu de cette activité intellectuelle pendant l'âge de Louis XV est Montesquieu. Au moment où toutes les considérations sur le gouvernement, sur la démocratie et le despotisme, sur le peuple et la patrie, sur la paix et la guerre, constituent une réalité quotidienne mais seulement au niveau de la théorie, c'est la personnalité de Voltaire qui se distingue. Soulignons-nous ici que le domaine du droit se révèle comme l'unique point commun entre les deux pôles, celui de la philosophie

³⁵⁰ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit, p.61-62.

³⁵¹ B. da Costa, op cit, p. 10-11.

³⁵² L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit, p.65.

³⁵³ *Ibid* p.71.

politique et celui de la recherche des réformes. La réalité juridique et son évolution ou bien son amélioration sont en effet la priorité de l'époque. Le conservatisme d'une classe parvenue se reflète à travers tous les mots sur chaque sorte d'injustice, de corruption, à travers chaque sorte d'acte criminel, de souffrance. Il s'agit d'une réalité où Voltaire va jouer un rôle non seulement important, mais aussi significatif et déterminant.

Bien que la France elle-même ne reconnaisse pas l'œuvre de Voltaire, Frédéric non seulement souligne-t-il ce fait, mais il exprime aussi des sentiments de respect envers cet homme, dont il désire devenir disciple. Il y a alors des étapes, qui nous font apercevoir comment on se dirige de la disparition des valeurs transcendantes du Moyen-âge à la crise des valeurs individualistes, dans la culture classique, qui substituent la divinité ou même l'impossibilité d'avoir des structures nouvelles, sans avoir comme base le transindividuel ou l'individu. Par conséquent, il met l'accent sur la qualité du poète, dont le niveau de poésie touche l'écriture éclairée, en répétant son besoin de posséder le philosophe³⁵⁴:

-VOLTAIRE:

(aux anges) Vous êtes prince et vous seriez prêt à me suivre toute votre vie?

-FREDERIC:

Oui! Mon nouvel Homère. Ah! Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder...³⁵⁵

Dans le journal encyclopédique, dont le but fut « instruire et étendre les connaissances » selon « une méthode claire et philosophique » qui soit « la lumière du monde intellectuel » mais ce journal écrit « pour toute sorte de lecteurs», Voltaire, intéressé et flatté par l'enthousiasme des rédacteurs en faveur du parti philosophique et particulièrement pour lui-même, il s'abonne. Ainsi, certains de ses ouvrages y apparaissent mais aussi des comptes rendus qui critiquent son œuvre et qui souvent font son éloge. Il est décrit entre autre

³⁵⁴ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit, p.79.

³⁵⁵ B. da Costa, op cit, p. 11.

comme « l'Homère français »³⁵⁶. Ce qui prouve la recherche sérieuse, faite par da Costa afin de connaître ses personnages historiques et de les mettre en scène. La dispute sur Homère, qui révèle en effet vers 1715 la dispute des Anciens et des Modernes, justifie jusqu'à un point l'évolution depuis longtemps commencée. Il s'agit de la domination de la Raison, de sa toute puissance sur l'œuvre d'art. La poésie se met à l'écart peu à peu et c'est pourquoi l'instruction morale promeut l'inauguration de ce moment-là d'un siècle didactique, qui se caractérise par la sécheresse, responsable plus tard du déclenchement du romantisme. Ces éléments esquissent le mouvement philosophique et rationnel dont Voltaire fait partie (au moins, au commencement). Par conséquent, il prend ses distances de ce mouvement et de ses adhérents dont le but est la consolidation de la philosophie et du rationalisme. Voltaire est le témoin de la reformulation de l'esprit classique qui, au début du siècle, subit l'influence du cartésianisme colonisateur. Chaque aspect de la littérature et du goût en général se reflète sous l'effet des géomètres, dont le chef est La Motte-Houdart. De cette manière, Voltaire n'accepte pas ce romantisme esthétique qui se présente comme un autre excès de la raison et qui évolue jusqu'à l'excès métaphysique. Puisque le cartésianisme n'épuise pas l'imagination des philosophes amateurs de systèmes, ce sont Malebranche et Leibniz qui, en utilisant l'alogique déductive des *Méditations*, découvrent de nouvelles forces pour donner de nouvelles explications du monde. Pendant le XVIIIe siècle, c'est Wolf et son courant métaphysique, qui, sous la direction du positivisme de l'érudition, ont comme résultat l'*Encyclopédie*, en reflétant le matérialisme métaphysique, c'est-à-dire le mécanisme des sciences humaines à la nature même de l'esprit. Voltaire s'oppose à ce mécanisme, condamnant Wolf, toutes les conséquences cartésiennes et tous les systèmes³⁵⁷.

-FREDERIC:

(de plus en plus enflammé) Je veux vous prendre pour modèle! Je veux faire tous mes efforts pour me rendre digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner. Aussi, si toute la nature humaine n'a pas pour vous la

³⁵⁶ R. Goulbourne, *Presse périodique et critique au dix-huitième : Le théâtre de Voltaire dans le journal encyclopédique*, In *Œuvres et Critiques*, XXXIII.2(2008), p85, 86, 88.

³⁵⁷ R. Naves, *op cit*, p.13.

reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne.
 Regardez désormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin
 reçues, mon cœur en a été ému et je me suis fait une loi inviolable de les suivre
 toute ma vie³⁵⁸!

Il est vrai que Voltaire est un très bon orateur qui, par ses arguments, nous persuade tout en nous faisant apprendre sa philosophie, mais aussi nous faire comprendre son théâtre. C'est pourquoi, lorsqu'il suit les répétitions, il ne se limite pas à mettre en scène ses pièces; il corrige aussi la déclamation des acteurs en récitant lui-même leur rôle pour leur montrer la voie qu'ils doivent suivre. Si jamais un acteur ne suit pas sa mise en scène et ses conseils, Voltaire réagit même en présence de Frédéric II dans la *Mort de César*. « Cette identification de l'auteur à sa création... » est accentuée « par le fait que Voltaire fut lui-même acteur de ses propres pièces sur des théâtres de société... »³⁵⁹.

Ce n'est pas seulement le royaume français et l'Empire qui activent l'esprit et développent la pensée philosophique. La supériorité de l'Angleterre se situe dans les mœurs, les religions, le régime politique et spirituel dont les traits sont la liberté de pensée et l'échange d'idées. C'est le moment où les Français rencontrent ces philosophes et libres-penseurs, comme Bacon et Locke, et - grâce à Voltaire un peu plus tard- ils découvrent ces écrivains. L'Angleterre tient une place spéciale chez les Français mais les Anglais aussi sont emballés par tout ce qui représentait la civilisation française. C'était une « maladie épidémique » de longue date³⁶⁰, et comme auparavant, on continue à se plaindre de la place prédominante accordée au théâtre à des ouvrages d'inspiration française³⁶¹. Toutefois, il y a d'autres pôles d'intérêt, étant donné qu'il y a aussi la Hollande et la Suisse(Genève). La Hollande constitue une puissance qui fait limiter l'absolutisme de Louis XIV-symbole d'une vie idéale et emblème du confort et de la liberté- et elle se caractérise en tant que pays comme la « République des Lettres » car elle attire et embrasse tous les écrivains de tous les pays, même ceux qui expriment les pensées les plus audacieuses. D' autre part, la Suisse

³⁵⁸ B. da Costa, *op cit*, p. 11.

³⁵⁹ S. Marchand, *op cit*, p.59.

³⁶⁰ C. Todd, *Le théâtre de Voltaire en Angleterre*, In Œuvres et Critiques, XXXIII.2, p.119-120.

³⁶¹ *Ibid.*, *The Prompter*, 20 et 24/12/1734, London Evening post, 19-21/12/1776.

subissant des monarchies et des principautés, démontre une fierté naturelle et une indépendance excessive³⁶².

Un de nos points de départ, c'est le fait que le système des valeurs humaines composé d'une variété d'éléments comme la lucidité- que chacun peut adopter et s'approprier est nettement en accord avec l'œuvre littéraire de l'écrivain. Même son désir de produire et d'exposer un univers imaginaire qui touche les limites du réel est observé à travers les mots de chaque héros³⁶³.

-VOLTAIRE:

Oh! Oui, et tant pis pour la prudence!...Monseigneur, il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Altesse Royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été flatté, mais l'amour du genre humain...³⁶⁴

Voici, un autre exemple de leur communication à travers leur correspondance :

DE VOLTAIRE

Ferney, 7 juillet 1775.

Sire, Morival s'occupait à mesurer le lac de Genève, et à construire sur ses bords une citadelle imaginaire, lorsque je lui appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Prusse occidentale ou dans vos autres Etats. Il a senti vos bienfaits avec une respectueuse reconnaissance égale à sa modestie. Vous êtes son seul roi, son seul bienfaiteur. Puisque vous permettez qu'il vienne se jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adresse pour être présenté à votre majesté?

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaissance dont il ne cessera d'être pénétré: je ne peux pas aspirer, comme lui, à l'honneur d'être tué sur un bastion ou sur une courtine; je ne suis qu'un vieux poltron, fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la sensibilité, et je la mets tout entière à vous admirer et à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes choses. Elle fait surtout du bien à ses sujets; mais le roi de France l'emporte sur tous les rois, puisqu'il fait des miracles. Il a touché à son sacre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, et il les a sans doute guéris. Il est vrai qu'il y eut une des maîtresses de Louis XIV qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très bien touchée mais un tel cas est très rare.

Votre majesté avait eu la bonté de me mander qu'après ses revues elle se délasserait un moment à entendre Le Kain et Aufresne; mais je vois bien que vos héros

³⁶²R. Naves, *op cit*, p.11.

³⁶³ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.83-84.

³⁶⁴ B. da Costa, *op cit*, p. 11.

guerriers, qui marchent sous vos drapeaux, l'emportent sur vos héros de théâtre. Votre majesté les passe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu près avec cette rapidité qu'un de vos prédécesseurs, nommé Jules César, parcourait notre petit pays des Welches. Il faisait des vers aussi, ce Jules ou Julius, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je suis, plus que jamais, l'adorateur, et l'admirateur des gens de ce caractère, qui sont en si petit nombre.

Agréez, sire, avec bonté, le profond respect, la reconnaissance, et l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

Le philosophe se présente comme l'intermédiaire entre Morival et Frédéric qui, d'après la lettre, a accompli ce que Voltaire lui a demandé en faveur de son protecteur. Le but du philosophe est triple: premièrement, remercier le roi de Prusse en exprimant sa gratitude ainsi que celle de Morival. Deuxièmement, lui rappeler que Voltaire est entièrement mis à son service pour l'admirer et l'aimer et c'est pourquoi il espère que Frédéric suivra l'exemple de Jules César qui tant en s'occupant de ses guerres il écrivait des vers. Troisièmement, lui parler d'autres souverains éclairés, comme l'Impératrice Christine de Suède, qui ne se limite pas à la culture « à faire des grandes choses », mais il fait surtout du bien à ses sujets! Comme si Voltaire souhaitait conduire Frédéric vers le même chemin.

DU ROI

Potsdam, le 12 juillet 1775.

Vous croyez donc, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu soignés. Je lèche mes petits; je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire; et quoi que cet ouvrage soit destiné à demeurer en foui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à Morival d'Etallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidents à mortier. Il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit, que de composer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable, le cierge au poing, il peut venir ici, je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban et Cohorn que de s'avilir, surtout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font sentir plus rapidement en Allemagne, commencent à avoir honte de leurs superstitieux usages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat ; et toute grande compagnie reste attachée aux anciens usages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du sacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y observent, et de la sainte ampoule, dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage et éclairé pourrait abolir et la sainte ampoule et le sacre même.

J'ai vu ici deux jeunes Français bien aimables: l'un est un M. de Laval-Montmorency, et un Clermont-Gallerande. Ce dernier surtout à de la vivacité d'esprit, à

laquelle est jointe une conduite mesurée et sage. Au lieu d'assister au sacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Prusse, d'où ils se sont rendus à Varsovie, dans le dessein d'aller à Vienne.

Le Kain est venu ici: il jouera Œdipe, Orosmane, et Mahomet. Je sais qu'il a été à Ferney; il sera obligé de me conter tout ce qu'il sait et ne sait pas de celui qui rend ce bourg si célèbre. J'ai vu jouer Aufresne, l'année passée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurais vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maison pleine de nièces, de neveux, et de petits-neveux: il faut leur donner des spectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut se rendre justice, et se rendre supportable à la jeunesse. Ceci me regarde. Vous aurez le privilège exclusif de ne jamais vieillir; et quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre esprit triomphe de leurs atteintes, et semble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve et Apollon, que les Muses et les Grâces veillent sur leur plus bel ouvrage, et qu'ils conservent encore longtemps celui dont les siècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'ermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. Vale.

FRÉDÉRIC³⁶⁵.

Le terme de «tragique » ne constitue pas le plus approprié à utiliser, étant donné que da Costa s'oriente et gère deux formes littéraires qui ne sont pas autres que celle d'une part de l'individualisme des écrivains et des artistes modernes, tels que celui de Flaubert ou de Wagner, et d'autre part celle esquissée par les noms d'Eschyle, Homère, Chateaubriand, Nietzsche et même Dostoïevski. Plus spécialement, il y a le monde intérieur et les points individuels qui se caractérisent par le terme de différence, mais il y a aussi les hommes « de la grandeur»³⁶⁶, qui sont des figures dont l'œuvre éclaire d'un autre angle, celui de la conscience.

Frédéric II reconnaît la philosophie de la France, mais, de sa part, il critique aussi les Français auxquels il ne veut pas ressembler. Par sa pièce, da Costa essaye de réussir en même temps non seulement la réconciliation entre l'individu et la collectivité, mais aussi la réconciliation entre la technocratie politique et l'histoire³⁶⁷. Pour réaliser ce but, il respecte le rôle de chacun de ses héros. D'une part, c'est le roi qui a à sa disposition chaque avantage que la politique lui offre et d'autre part c'est le philosophe qui parle de la politique à travers la théorie; il s'agit d'une leçon pour lui:

³⁶⁵ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³⁶⁶ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit, p.200-201.

³⁶⁷ *Ibid.*, p.239.

-FREDERIC:

Très bien! PLACE A LA POLITIQUE!

-VOLTAIRE:

PLACE A LA LEÇON DE POLITIQUE³⁶⁸!

Et, puis:

-FREDERIC:

Peut-être...Mais...en attendant: APOTHEOSE DE L'AMITIE DU ROI DE PRUSSE ET DU GRAND POETE FRANÇAIS³⁶⁹!

C'est le moment où chaque héros nous présente la signification de chaque mot ou même de chaque expression qu'il utilise. Da Costa souligne la contribution de Voltaire à l'Encyclopédie. Mais aussi le dialogue qu'ils utilisent à l'instar d'un jeu qui dévoile la duplicité de deux personnages:

-FREDERIC:

PLACE A L'AFFAIRE MAUPERTUIS!

-VOLTAIRE:

Pas avant d'avoir confectionné un petit dictionnaire à l'usage des rois et des imbéciles qui se laisseraient prendre à l'avenir par leurs sourires...»Mon ami» signifie...

-FREDERIC:

«Mon esclave».

-VOLTAIRE:

«Mon cher ami» veut dire...

³⁶⁸ B. da Costa, *op cit*, p. 24.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 27.

-FREDERIC:

«Vous ne m'êtes plus qu'indifférent».

-VOLTAIRE:

Entendre par: «Je vous rendrai heureux»...

-FREDERIC:

«Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous!».

-VOLTAIRE:

«Soupez avec moi » signifie...

-FREDERIC:

«Je me moquerai de vous ce soir!»

-VOLTAIRE:

«Vous êtes divin!»

-FREDERIC:

«Je ne vous regarde plus».

-VOLTAIRE:

Très bien! AFFAIRE MAUPERTUIS!

-FREDERIC:

Affaire Maupertuis³⁷⁰!

Distinguons-nous une contradiction forte entre les deux interlocuteurs à travers l'utilisation de termes tout à fait opposés, comme amitié et esclavage, bonheur et besoin, souper et moquerie, divin et indifférent. Et aussi une duplicité qui marque tout être humain car chaque fois qu'un héros arrive à une impasse, il

³⁷⁰ B. da Costa, *op cit*, p. 32-33.

propose un nouveau sujet de conversation. C'est ici le structuralisme génétique qui constitue le tournant significatif dans la sociologie de la littérature. C'est pourquoi les rapports entre le contenu des œuvres littéraires et celui de la conscience collective sont non seulement exprimés et élaborés, mais aussi étroitement liés. Ce fait nous dirige à faire face à deux inconvénients³⁷¹. D'une part, da Costa lui-même n'est pas capable d'organiser d'une façon systématique ou générale l'existence de la conscience collective et par conséquent l'étude sociologique est quelques fois écartée à travers la totalité de l'œuvre. D'autre part, la réalité sociale et la conscience collective sont directement reproduites, en présentant la puissance créatrice de l'écrivain.

Par conséquent, la sociologie littéraire est étroitement liée au contenu, en devenant un outil non seulement nécessaire mais à la fois indispensable, puisque elle s'occupe des œuvres au niveau de base. C'est ici que le structuralisme génétique fait la différence, en constituant progressivement la différenciation totale, lorsqu'il embrasse le rapport ou bien la liaison entre les structures de l'univers de l'œuvre et les structures mentales de certains groupes sociaux qui sont en analogie égale. De cette manière, l'écrivain obtient la liberté totale³⁷² de diriger son inspiration vers les chemins de création qu'il choisit même, influencé naturellement par ces structures.

Plus spécialement, ce lien entre le groupe créateur et l'œuvre s'avère comme la solution aux problèmes dont la cause vient de leurs relations avec la nature et leurs relations interhumaines³⁷³. Tous les genres de tendances affectives, intellectuelles et pratiques que les membres du groupe expriment, composent le processus de structuration. C'est là exactement le point où tous les problèmes trouvent leur réponse. Il s'agit d'une psychanalyse, peut-on considérer, ce moment de leur entretien où les deux personnages se mettent à répondre aux questions de leur époque. C'est pourquoi, l'écrivain se réfère à l'affaire Maupertuis. Il s'agit d'un philosophe, physicien et mathématicien de l'époque, qui soutient ardemment les théories de Newton. Plus spécialement, Koenig, collègue du président de l'Académie de Berlin, soutient qu'il a trouvé

³⁷¹ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op cit , p.344-345.

³⁷² *Ibid.*, p.345.

³⁷³ *Ibid.*, p.346.

chez Leibniz une idée dont Maupertuis revendique l'originalité. Voltaire soutient Koenig pour provoquer l'orgueil du président, mais Frédéric soutient Maupertuis:

-VOLTAIRE:

Monsieur de Maupertuis, très gravement, nous assure que, pour mieux connaître la nature humaine, il faut aller dans les terres australes disséquer des cerveaux de géants hauts de douze pieds ainsi que des hommes velus portant une queue de singe...

-FREDERIC:

Scientifiquement très admissible.

-VOLTAIRE:

Il veut aussi qu'on enivre les gens avec de l'opium pour épier dans leurs rêves et savoir ce qu'ils pensent réellement³⁷⁴.

Par conséquent, la sociologie des contenus se différencie et se distingue très nettement de la sociologie structuraliste. L'une observe des éléments de la conscience collective dans l'œuvre, mais l'autre remarque quelques ou même seulement un des éléments constitutifs. Il y a alors la dispute entre la littérature et la pensée³⁷⁵. C'est la querelle entre les Anciens et les Modernes, opposant les tenants du vers et ceux de la prose ainsi que les amateurs d'un théâtre à lire et ceux d'un théâtre à jouer. Le roi attaque l'élite des lettrés qui a divisé le monde en deux camps: ceux qui soutiennent les Anciens et ceux qui sont en faveur des Modernes malgré le fait que lui aussi, avait pris part à cette querelle. Il est vrai aussi que Voltaire a été sacralisé en tant qu'esprit moderne en Italie où son œuvre a été traduite et jouée. Mais Voltaire-philosophe ne peut pas accepter qu'un roi, même amateur philosophe, puisse participer à des disputes littéraires:

³⁷⁴ B. da Costa, *op cit*, p. 34.

³⁷⁵ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.347.

-VOLTAIRE:

Ça y est: ça repart!...Il ne vous suffisait pas d'être roi, il vous fallait, en plus, participer à des disputes littéraires. Faire la guerre et provoquer des centaines de milliers de morts, comme vous le faites, n'était pas assez. Monsieur voulait en plus guerroyer sur les terrains de la pensée.

-FREDERIC:

Taisez-vous! Ce sont, vous, les écrivains, les plus grands fauteurs de guerres, les fomentateurs de troubles infinis et répétés³⁷⁶!

L'entretien présenté par da Costa se caractérise par un changement des sentiments sans arrêt, des sentiments qui varient chaque fois selon l'état d'âme de l'interlocuteur. Bien que l'écrivain lui-même considère ce dialogue comme une dispute de ces deux géants, cette dispute n'aboutit ni à la victoire, ni à la défaite, ni à la bonté de cœur, ni à la méchanceté. Tout, c'est-à-dire les répliques, les silences, les mouvements, les regards des protagonistes, contribue d'une façon exceptionnelle à l'évolution de cet entretien. L'action est renforcée et se dévoile à travers les personnalités de ces deux caractères dont chacun représente en effet différents aspects de la société étant donné qu'il s'agit de différents caractères comme nous le remarquons par les mots de Frédéric:

-FREDERIC:

Tant mieux!...Ah! Tu m'avais jeté le chat dans les jambes et tu n'aurais pas voulu, ensuite, que je me venge³⁷⁷?

Un trait de l'écriture de Bernard da Costa, pourrait-on considérer l'utilisation des didascalies. Lorsque ses répliques sont exprimées à l'aide des tirets, sans mentionner même le nom des personnages, l'écrivain à travers ses didascalies enrichit ses œuvres pour mieux exposer l'état d'âme de ses personnages. L'auteur pense que de cette manière, c'est-à-dire en ajoutant des indications scéniques, il favorise la communication entre son œuvre et le public. Il laisse des commentaires à côté de ses répliques, car il les considère comme des données

³⁷⁶ B. da Costa, *op cit*, p. 35.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 44.

qui élèvent et montrent la signification de ses mots. Malgré ceci, on doit souligner le fait que le phénomène des didascalies est presque absent à travers cet entretien, puisque ce sont peut-être les personnages ou bien les personnalités elles-mêmes qui dévoilent la réalité existante, liée toujours à la société et à l'époque³⁷⁸. Da Costa « imite » d'une certaine façon Voltaire qui, écrivant son théâtre, crée un nouveau rapport au texte, c'est pourquoi il retravaillait d'ailleurs ses pièces en fonction des effets produits nés lors des représentations. Car il croyait que « le spectacle est un art social dépendant de l'assentiment du public³⁷⁹».

Frédéric et Voltaire ou une dispute de rois fait un passage continu de l'admiration mutuelle à la haine et vice versa, étant donné que da Costa a étudié ses personnages, en les connaissant parfaitement, il devient maître en les mettant dans un débat qui touche assez de fois les limites de la dispute, via les contradictions entre les deux protagonistes³⁸⁰. Il n'y a ni transition ni remède, le spectateur observe des extrémités, puisque par l'apothéose l'interlocuteur tombe à l'enfer de leur dispute. L'auteur construit alors une structure pyramidale, en utilisant comme matière tous les éléments de la personnalité de ses héros, toutes les indications que la société lui offre ou bien lui demande.

Leur entretien, leur débat constitue en effet une dispute intellectuelle entre les deux géants de l'époque où chacun d'eux a sa façon de réagir, dirigé non seulement par son esprit mais aussi par son instinct. Dans cette construction pyramidale à l'intérieur de laquelle cette dispute se déploie, il y a une interdépendance entre les deux protagonistes, lorsqu'ils développent leurs arguments en deux temps dans la pièce. Plus spécialement, l'écrivain nous présente dans une première partie un combat politique et dans une deuxième partie il nous expose ses confidences. Leur attitude combine ces deux esprits bruyants, mais elle les sépare à la fois à cause de leur origine différente³⁸¹. Ce sont le rôle de l'esclave-philosophe et celui du roi-maître qui se dévoilent, qui se transforment à leur contraire. Il ne faut pas oublier la civilisation du XVIIIe siècle qui s'ouvre vers l'esprit philosophique retrouvant des idées comme celles de

³⁷⁸ L 'Avant-scène théâtre, *Le boomerang*, *op cit*, p.42.

³⁷⁹ S. Marchand, *op cit*, p.59.

³⁸⁰ L 'Avant-scène théâtre, *op cit*, p.46.

³⁸¹ *Ibid.*, p.54.

liberté, fraternité et égalité mais aussi l'esprit de raison, et de la recherche scientifique combattant l'absolutisme, les préjugés, les religions, l'iniquité extrême qui touche la misère et l'ignorance. C'est pourquoi un philosophe comme Voltaire et un représentant du pouvoir comme Frédéric II, tous les deux avec des idées ou des aspirations nouvelles, tantôt sont sacralisés, tantôt sont persiflés par leur siècle. La vie civique de Voltaire, sa philosophie, les nouveautés introduites dans son théâtre, son courage de rivaliser avec les Grands, l'importance qu'il accorde au public lui ont valu l'apothéose qu'il a connue dès son vivant. Mais le parterre, qu'il payait quelques fois pour applaudir ses pièces, n'était pas prêt à le comprendre. De même, son caractère hargneux, ses participations à des querelles et des stratégies mesquines où tous les coups sont permis, son envie de s'opposer aux Grands lui ont donné des critiques négatives et blasphématoires. En ce qui concerne le roi de Prusse, celui-ci élevé dans une monarchie absolue, avec ses guerres fratricides était haï par son peuple. Toutefois sa curiosité pour la philosophie et son amour pour les arts et les lettres lui ont parfois offert le titre du despote éclairé:

-VOLTAIRE:

Il n'y avait point d'une indécence plus barbare! Martyriser une femme, ma nièce. Et pourquoi quel crime? Parce qu'elle avait couru 200 lieues pour venir conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, qu'elle regardait comme son père. Oui, il est triste pour le roi de Prusse qu'il ait commis une telle indignité. Passe encore pour moi: il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre de poésies dont il m'avait gratifié. Il me l'avait laissé comme gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins. Il a voulu reprendre ce bienfait. Il n'avait qu'à dire un mot. Ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie, que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents, que je l'avais bien servi, et ne lui avais manqué en rien, qu'enfin, il était bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique. Fous sont ceux qui comptent civiliser les rois, qui espèrent les adoucir par le secours des arts. Les rois restent des machines qui ne veulent connaître et manier que des masses et il faut nécessairement qu'en

pareil cas, la plus belle âme du monde devienne froide, sèche, dure et absolument insensible³⁸²!

Plus spécialement, il y a un double jeu où chacun des interlocuteurs flatte l'un l'autre pour s'abaisser lui-même, en prônant l'autre. C'est pourquoi même le roi s'abaisse pour faire monter Voltaire et le persuader d'y rester avec lui mais en même temps, lorsque Frédéric s'adresse au public persiflant le philosophe, dévoile sa duplicité:

-VOLTAIRE:

Vous êtes pour moi un prince philosophique, le modèle des rois futurs. Oh! Salomon du Nord, la plupart des princes craignent d'entendre la Vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez!

Et, aussi³⁸³:

-FREDERIC: Ah! Voltaire! Vous avez l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, la sagesse d'Agrippa... (In petto)... C'est vrai qu'il n'y a pas de visage... Un vrai squelette...

La lumière sur la scène diminue, ayant en effet un dialogue entre le théâtre et la réalité, puisque malgré les louanges du roi envers le philosophe, le premier se souvient de l'absence de Voltaire, dont le visage n'existe plus et ce qui reste est seulement son squelette. Frédéric continue par un poème à voix haute, faisant l'éloge de Voltaire.

³⁸² B. da Costa, *op cit*, p. 46.

³⁸³ *Ibid.*, p. 12.

-FREDERIC:

Oui, pour une brillante beauté
 Qui tentait son désir lubrique,
 Jupiter, avec dignité,
 Sut faire l'amant magnifique.
 L'or plut, et son pouvoir magique
 De cette amante trop pudique
 Fléchit l'austère cruauté.
 Je veux imiter cette pluie
 Que sur Danaé le galant
 Répandit très abondamment,
 Car de votre puissant génie
 Je me suis déclaré l'amant³⁸⁴.

Voltaire est la personnalité, admirée par le roi de Prusse, comme on a déjà mentionné, mais en réalité il y a une relation entre eux, étant donné que l'un prend ce dont il a besoin de l'autre. Quand alors l'écrivain a besoin de quelqu'un qui puisse lui payer les frais du voyage, il s'adresse au roi qui lui envoie une lettre d'échange d'une valeur de seize mille livres sans parler de remboursement. Dans sa lettre, Voltaire se compare à Danaé, fécondée par Jupiter sous la forme d'une pluie d'or³⁸⁵. Une partie de cette lettre en vers est insérée par da Costa dans la pièce.

³⁸⁴ B. da Costa, *op cit*, p. 12.

³⁸⁵ P. Milza, *op cit*, p.513.

DE VOLTAIRE

A Paris, 9 juin 1750.

*Votre très vieille Danaé
 Va quitter son petit ménage
 Pour le beau séjour étoilé
 Dont elle est indigne à son âge.
 L'or par Jupiter envoyé
 N'est pas l'objet de son envie ;
 Elle aime d'un cœur dévoué
 Son Jupiter, et non sa pluie.
 Mais c'est en vain que l'on médit
 De ces gouttes très salutaires ;
 Au siècle de fer où l'on vit,
 Les gouttes d'or sont nécessaires.
 On peut du fond de son taudis,
 Sans argent, l'âme timorée,
 Entouré de cierges bénits,
 Aller tout droit en paradis,
 Mais non pas dans votre empyrée.*

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement; et quoiqu'elle ait l'âme très vive et très impatiente, les années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. de Raesfeld que je serai, au plus tard dans les premiers jours de juillet, dans vos Etats de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann*. Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du nord, imposez à l'empire des Russes; soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de votre majesté ce que La Fontaine,

à mon âge, disait des femmes: «*Je ne leur fais pas grand plaisir; mais elles m'en font toujours beaucoup.*»

Ah! que mon destin sera doux

Dans votre céleste demeure!

Que d'Arnaud vive à vos genoux,

Et que votre Voltaire y meure!

Je me mets aux pieds de votre majesté³⁸⁶.

Da Costa qui semble avoir très bien étudié la biographie et les œuvres de Voltaire, utilise ce poème dans sa pièce *Frédéric et Voltaire* d'une façon très astucieuse puisqu'il ne présente pas la suite qui semble mesquine car c'est là où le philosophe demande de l'argent à Frédéric.

-VOLTAIRE:

Ah! Sire...En tout cas, le premier coup d'œil oublié, ou, plutôt, avalé...

-FREDERIC:

...Le second fut bien meilleur...PLACE AUX GRANDES FETES EN L'HONNEUR DE VOLTAIRE ARRIVÉ, ENFIN, DANS SA NOUVELLE ATHENES. C'est la fête, Voltaire! La fête en votre honneur³⁸⁷!

Il s'agit de la fraternité des combattants et de l'union entre eux et la nature. Plus spécialement l'essentiel ici est la lutte contre les obstacles naturels que cette fraternité crée. Alors, chez da Costa c'est le combat pour la liberté spirituelle qui se développe en fraternité universelle et en panthéisme cosmique dans le noir, c'est-à-dire dans le théâtre³⁸⁸:

³⁸⁶ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

³⁸⁷ B. da Costa, *op cit*, p. 18.

³⁸⁸ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.210.

-VOLTAIRE:

Quel portrait!...Mais puisque le Salomon du Nord dort quelque part dans un recoin de sa prétendue Athènes, à mon tour de dévoiler sa vraie nature, dans le noir³⁸⁹.

La duplicité de Voltaire se dévoile. Ici, c'est le moment où leur dispute commence, puisque Frédéric entend ce que son adversaire dit contre lui. Mais le philosophe a l'intelligence «de tourner sa phrase» de telle manière que son ton ironique se transforme en éloge:

-VOLTAIRE:

N'est-ce pas aimable de la part: comparer la Capitale de l'Univers avec l'Athènes des bords de la Sprée?

-FREDERIC:

Vous avez osé critiquer mes goûts³⁹⁰!

Les moyens et l'objectif complètent l'un l'autre, ils interagissent, formant une totalité. On vise à confirmer que la structure même de la perspective de l'écrivain, n'importe quelle qu'elle soit, reflète des dimensions importantes des réalités que l'ouvrage illustre³⁹¹. Soulignons-nous la nécessité interne de l'œuvre à mettre l'accent sur la discipline ou bien sur l'efficacité, écartant toutes les autres valeurs, ayant comme résultat non pas la victoire, mais quelques fois la défaite³⁹². De cette manière, cette hypothèse plausible est née et c'est la raison pour laquelle un refus de tenir compte des événements postérieurs est observé à travers tout au long de l'entretien. Même le philosophe lui-même constate ce fait et il le mentionne indirectement en utilisant des comparaisons pour nous le montrer. Voltaire disait de Frédéric: « Il est comme Alexandre, qui faisait tout pour être loué dans Athènes»³⁹³. Ce ne sont pas simplement des mots. Le but ultime du roi

³⁸⁹ B. da Costa, *op cit*, p. 21.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 22.

³⁹¹ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p. 233.

³⁹² *Ibid.*, p.236.

³⁹³ R. Naves, *op cit*, p.51.

est la reconstruction de la Prusse, sans aucune hésitation. Il n'arrête pas d'admirer la France, désirant de suivre son exemple d'organisation et d'évolution même pour son pays d'origine. Sans avoir des compagnons quant à cette aspiration, il se mobilise, car il adore les vers et la bonne compagnie. La liberté spirituelle des propos le caractérise et c'est pourquoi non seulement écrit-il, mais il écrit en français, en se montrant l'un de nos meilleurs écrivains du siècle. Tous ces paramètres donnent la meilleure justification ou même explication sur l'engouement de Frédéric II pour Voltaire. Son ambition est d'avoir ses Versailles, ou mieux, son Palais-Royal, à Rheinsberg, à Sans-Souci³⁹⁴. De cette façon, le philosophe arrive à critiquer l'étranger au niveau de la langue, puisque Frédéric n'a pas la même éloquence qu'un Français. Voltaire critique les mœurs prussiennes, comme par exemple les moustaches, les « revues » de l'armée, les roulements des tambours qui l'empêchent d'écrire. Pour lui, Frédéric représente l'Allemand, responsable de tous les maux. Il s'agit ici de l'opposition entre les Français et les Allemands, une opposition qui va durer jusqu'au XXe siècle. C'est en 1870 le conflit armé entre les deux pays où les Français succombent, ensuite la deuxième Guerre mondiale où les Allemands sont battus. Même sa langue peut être négative pour l'inspiration du philosophe à l'instar de Rousseau:

-VOLTAIRE:

Et puis, ces moustaches! Une ville peuplée que de moustaches! Et ces revues! Toujours des revues, perpétuellement des roulements de tambour, des coups de fusil par milliers! Je n'arrive pas à travailler! Je finis même par me demander si l'allemand n'a pas gâté mon français et si je ne suis pas en train de me rouiller comme Rousseau³⁹⁵.

La pièce de da Costa constitue une œuvre bien élaborée qui arrive à toucher l'épique, mais partialement, à cause de raisons différentes et même opposées. C'est-à-dire la question du dépassement de l'individu cause des problèmes qui, la plupart des fois, peuvent trouver leur solution. Alors, tous les éléments nous mènent à la présence réelle et non problématique des dieux³⁹⁶.

³⁹⁴ R. Naves, *op cit*, p.53

³⁹⁵ B. da Costa, *op cit*, p. 29.

³⁹⁶ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, *op cit*, p.238.

Ce fait ne signifie pas que même Dieu, plutôt le sens de la religion, ne peut pas être utilisé pour que l'auteur nous fasse passer ses messages :

-FREDERIC:

En quoi? J'admire la sagesse de la France, mais Dieu me préserve à jamais de l'imiter³⁹⁷.

Da Costa, génial constructeur, introduit ses personnages dans ce duel où ils dévoilent leurs vraies qualités par leurs idées et même par leurs contradictions, en confrontant l'un l'autre. Cette sorte d'amitié bizarre prouve le fait que les protagonistes reflètent de la manière la plus appropriée, la synthèse de la société, étant donné que l'un ne peut pas marcher sans l'autre. En d'autres mots, il faut qu'il y ait une sorte de coexistence entre les esprits³⁹⁸.

-FREDERIC:

Où irez-vous?

-VOLTAIRE:

Là où on est libre et heureux, ce qui n'est pas permis aux rois.

-FREDERIC:

Et moi, toujours attaché à ma niche, esclave de l'État³⁹⁹!

Ce n'est pas par hasard l'emploi de ce mode de langue par l'auteur. Il l'élabore, car c'est l'outil nécessaire pour que les arguments de ses personnalités deviennent beaucoup plus efficaces. C'est pourquoi il approfondit, en nous exposant envers une langue française très proche de nous et pourtant différente. Cet entretien acquiert sa force interne grâce à ce style particulier de la langue choisie. Bernard da Costa désire nous faire présenter quelque chose d'éternel et donc de contemporain dans son œuvre⁴⁰⁰. Ces deux protagonistes de la vie mentale, à travers leur dispute, manipulent la parole d'une façon extraordinaire,

³⁹⁷ B. da Costa, *op cit*, p. 25.

³⁹⁸ L 'Avant-scène théâtre, *Le souper*, Paris, L'avant-scène théâtre, 2015, p.55

³⁹⁹ B. da Costa, *op cit*, p. 47.

⁴⁰⁰ L 'Avant-scène théâtre, *Le souper, op cit*, p.55-56.

en mettant la plupart des fois à l'écart l'intérêt personnel, en les transformant en intérêt général. Ce sont alors la domination des idées contre l'ambition individuelle et l'opposition entre le roi et l'esclave ou bien l'esclave et le philosophe, à tour de rôle.

Da Costa esquisse les lignes de sa pièce, ayant comme principe, son but de représenter la société de ses personnages et, en même temps, la mentalité de sa propre époque. L'auteur choisit Voltaire, puisque c'est une personnalité exceptionnelle dans le temps, qui maintient, préserve et cultive un esprit indépendant. La stature de cet homme d'État séduit le monde politique du passé, mais aussi celui du présent. L'interaction de l'économie sur le politique et vice versa rend Voltaire la personnalité la plus appropriée plus que jamais pour que l'écrivain favorise l'ouverture de son pays au monde par une politique économique et commerciale ambitieuse. Sur ce point, n'oublions-nous pas le désir du grand philosophe de réaliser la reconstruction de l'Europe nouvelle adaptée aux réalités issues de la Révolution. Après la Seconde Guerre Mondiale et la chute du mur de Berlin, l'homme contemporain n'arrête pas de lutter contre la menace des superpuissances, de l'Angleterre de l'époque, aux États-Unis ou à la Chine d'aujourd'hui. C'est pourquoi des personnalités comme celles de Voltaire et de Frédéric, finissent par poser continuellement des questions aux hommes politiques modernes⁴⁰¹. Le philosophe choisit son destin qui se différencie de celui du roi:

-VOLTAIRE:

L'Immortalité, plein d'autres livres à écrire...Des enthousiasmes, des défis...Car un homme qui n'est que roi peut se croire infortuné quand il perd ses États, mais un philosophe peut se passer d'États...Serait-ce la peine d'être philosophe...Adieu! Le Paradis est là où je me trouve⁴⁰²!

Bernard da Costa attire non seulement notre intérêt, mais il nous rapproche aussi des interlocuteurs, afin que nous puissions les écouter ou bien à tendre l'oreille à une dispute psychologique, qui nous touche et qui nous pousse à

⁴⁰¹ L 'Avant-scène théâtre, *Le souper*, op cit, p.57.

⁴⁰² B. da Costa, op cit, p. 48.

apercevoir la société elle-même. Nous coexistons, nous ressentons les protagonistes et nous sommes confrontés avec passion à la même problématique qu'eux:

-VOLTAIRE:

Quelle belle aventure que la nôtre, hein? Et elle méritait bien au fond l'Enfer éternel! Dansons⁴⁰³!

Les protagonistes sont deux penseurs de la politique qui respectent, étudient et analysent en détail n'importe où, n'importe quand. De cet aspect, l'un touche l'autre, malgré les différences qui les caractérisent à tous les niveaux. D'une part, Frédéric II soutient que la société doit être dirigée par le pouvoir, mais ceci ne signifie pas que le pouvoir doit subir le contrôle absolu exercé par la société. Il faut qu'il y ait un équilibre entre l'arbitraire de l'État et la liberté. La base de sa pensée est l'idée de l'égalité qui favorise le développement, l'épanouissement de la mentalité, sans qu'on ait besoin d'être surveillé pour se sentir protégé. D'autre part, Voltaire s'avère l'homme du désordre révolutionnaire, comme un autre constructeur génial -terme qu'on a attribué à da Costa auparavant- car il vise à réaliser la reconstruction d'un ordre nouveau fondé sur l'égalité. Sur ce point, c'est le principe de l'égalité, qui mobilise tous les deux, en la traduisant à leur propre manière : le roi la choisit pour mieux protéger l'État, le philosophe se place pour elle, étant donné qu'elle contribue à l'épanouissement des forces, c'est-à-dire l'opinion publique dont les stratégies d'action visent aussi à protéger l'État. En effet, Voltaire et Frédéric II ne se sont jamais différenciés. Malgré leurs différents points de vue, leur base de pensée et d'action est exactement identique si nous prenons en considération tout ce qui a été déjà mentionné. Soulignons-nous ici les éléments suivants: le philosophe utilise la réalité telle quelle, sans illusions, parce qu'il préfère agir, se battre pour l'égalité, pour la primauté du pouvoir civil sur le pouvoir militaire. Le roi reste fidèle et il embrasse l'esprit de l'Ancien Régime et l'aristocratie parisienne. C'est pourquoi, il

⁴⁰³ B. da Costa, *op cit*, p. 49.

soutient ardemment la mixité des pouvoirs entre un exécutif royal d'un côté et une représentation sur le modèle anglo-saxon de l'autre⁴⁰⁴.

L'écrivain réussit à combiner dans son portrait des couleurs contradictoires, opposées en aboutissant à une image superbement attirante et intéressante, en nous offrant un climat cohérent. Toutes ces déformations nécessaires nous aident à nous concentrer sur les événements de la vie des deux hommes, dont la mémoire et les représentations construisent l'histoire de l'écrivain.

Bernard da Costa, plongé dans une société bouleversée par les faits sociopolitiques et économiques du XXe siècle, présente une pièce théâtrale en trouvant sa source d'inspiration au XVIIIe siècle. Ce sont les personnages du roi Frédéric II et de Voltaire qui dirigent l'auteur –écrivain à produire ce dialogue, caractérisé même comme une dispute entre ces deux esprits. C'est le roi d'une part qui admire le génie du savant et qui veut profiter spirituellement de lui, c'est le philosophe, d'autre part, issu de la haute bourgeoisie, de la noblesse de robe, qui se sert de la raison pour soutenir ses arguments. Bien que cet entretien se présente comme un conflit, il s'agit en effet de la complémentarité non seulement de deux caractères différents, mais aussi de deux modes de vie différenciés. Malgré l'opposition entre les deux interlocuteurs, da Costa souligne le fait que la société contemporaine a besoin du cœur, du sentiment, aussi bien que de l'esprit cartésien. Ce dialogue reflète la société du XVIIIe siècle vue par l'auteur du XXe siècle. A travers son œuvre, il dévoile et transmet les faits sociopolitiques, la religion et la philosophie qui jouent un rôle primordial dans l'histoire.

Ce dialogue esquisse aussi en réalité l'image contemporaine de la société du XXe siècle via les pivots des idées sociopolitiques, de la religion quelques fois et de la philosophie de ce siècle-ci, ayant comme base l'époque où il se déroule. Frédéric II et son scepticisme face à Voltaire et son rationalisme constituent une unité et contribuent à l'évolution de la société. Il y a notamment une dispute entre les deux penseurs, confirmée même par le sous-titre « ou une dispute des rois », mais c'est l'analogie profonde entre les deux sortes de mentalité qui règne. Par conséquent, ce type d'analogie amène l'homme moderne à continuer son trajet.

⁴⁰⁴ L 'Avant-scène théâtre, *Le souper*, *op cit*, p.64-65.

Sous la lumière d'une nouvelle spiritualité, da Costa transmet, par ses jeux de scène, son optimisme, mais aussi burlesque souvent jouant le tragique.

CONCLUSION

Après avoir étudié et analysé les deux entretiens, le premier – du XVII^e siècle - entre Descartes et Pascal réalisé par Brisville, et le deuxième - du XVIII^e siècle- entre Voltaire et Frédéric de Prusse, qui constitue une création de da Costa, nous aboutissons aux constatations suivantes, d'après le structuralisme génétique.

Dans la première partie de notre thèse, on a commencé par Descartes et Pascal, les deux personnages qui constituent les interlocuteurs de l'entretien de Brisville. On a procédé à une étude des éléments significatifs de la vie de chacun d'eux et de leur philosophie en rapport avec la société de l'époque à travers la méthode dialectique de Goldmann. En essayant de mettre en évidence les principes de la théorie autour de laquelle toute l'étude tourne, on a étudié la relation entre Descartes et Pascal dans la pièce théâtrale de Brisville, en faisant ressortir toutes les particularités, et plus spécialement toutes les divergences que chaque figure de ce conflit représente.

Descartes représente la conscience collective de la petite noblesse, exprimant la raison qui guide tout. Il reconnaît la grandeur de l'âme et du corps pour avoir une vie digne sur terre en rejetant la maladie et l'impuissance corporelle, c'est-à-dire la misère de l'homme. Il se trouve non seulement contre ce point de vue mais aussi contre l'attitude de l'être humain quant à cette misère. Il jouit de la vie tout en mettant en question le monde. Le doute est la base de la méthode cartésienne car le groupe social dont il est l'écrivain charismatique, est celui des érudits et des philosophes qui cherchent à comprendre le monde et ses mystères et dont le rôle est d'éveiller le peuple. La sagesse cartésienne obéit à la soumission volontaire de l'individu aux lois de la morale commune. C'est la perfection divine qui nous est offerte à travers l'ordre et les lois de la nature.

Quant à Pascal, classé à la tête de la noblesse de robe, après avoir commencé sa recherche à l'aide de la science, il aboutit à la primauté de Dieu par l'approche des sentiments et du cœur pour évoluer en tant qu'écrivain charismatique de la conscience collective des Jansénistes. Bien que Descartes et Pascal s'opposent au niveau philosophique et au niveau de leur vie, ils adoptent

la même vision du monde, c'est-à-dire la vision tragique, puisque tous les deux affrontent l'impossibilité, en tant que conscience collective, d'atteindre leur but.

Dans la deuxième partie de cette recherche, avec Voltaire et Frédéric, les deux héros de la dispute de da Costa, et plus spécialement avec l'étude de leur vie respectivement par rapport à leur mode de pensée et bien sûr leur impact sur le groupe social (toujours sur la base du structuralisme génétique), l'écrivain met en évidence la relation de l'esclave-philosophe et celle du roi-maître à tour de rôle, en présentant tous les traits significatifs et tous les points différenciés que chaque personnage de ce conflit incarne. Les idées de liberté, fraternité et égalité sont unies avec l'esprit de la raison et de la recherche scientifique qui luttent contre l'absolutisme, les préjugés et les religions.

Voltaire représente le groupe social de la noblesse de robe puisque, dès les premières années de sa jeunesse, il a déjà voulu anoblir son nom en le transformant d'« Arouet » en « Arouet de Voltaire » pour aboutir au nom « de Voltaire ». Pareil à sa fortune, après la mort de son père et les relations avec les Grands qui lui ont permis de s'anoblir et l'ont formé tel pour exprimer leur « société » en n'oubliant pas toutefois d'éveiller le peuple. Le philosophe a connu l'apothéose grâce à sa vie civique, sa philosophie, son théâtre d'avant-garde, son courage d'affronter les Grands et grâce au respect qu'il rend au public. C'est le siècle des Lumières où l'élite érudite a voulu changer le monde et elle a compris que pour y arriver il fallait instruire le peuple et lui servir de guide.

En face de lui, Frédéric II représente le pouvoir et le groupe social des souverains absolutistes malgré son envie de se transformer en philosophe et en mécène des créations artistiques. Voltaire a trouvé en sa personne le monarque qui pourrait se transformer en souverain éclairé grâce à l'instruction donnée par le philosophe. Toutefois, son ambition de conquérir d'autres terres et de pays par les guerres, à l'instar des autres souverains, fait échouer les rêves de Voltaire aussi bien que les illusions du roi qui se voit à la tête des philosophes.

C'est pourquoi, dans les deux cas, il s'agit de la vision tragique puisque les deux héros comprennent la différence qui existe entre leur conscience collective et celle des rois: les uns sont pour l'instruction qui peut guider vers la liberté qui les unira et les aidera à jouer un rôle prépondérant dans la société. Les autres,

les rois despotiques, même ceux qui, dans leur jeunesse, se présentent comme admirateurs des philosophes et de leur œuvre, le sont à condition de se mettre eux-mêmes à la tête des philosophes car leur conscience collective est celle des guerres et des conquêtes. Le combat entre Voltaire et Frédéric illustre la vision tragique du monde qui se répercute, d'une autre manière, jusqu'au XXe siècle. D'ailleurs, da Costa opte pour une représentation théâtrale tantôt burlesque tantôt absurde.

Par conséquent, les ambitions de Voltaire de le transformer en souverain éclairé échouent. De même, le XXe siècle représente l'échec du pouvoir ainsi que celui de l'élite culturelle à aider la société et l'homme à se développer spirituellement. C'est ici que toutes les mutations de la société française du XVIIe et du XVIIIe siècle trouvent leur explication logique à l'aide de la théorie choisie comme axe de base de cette thèse. N'oublions pas que les guerres de Religion jouent leur rôle à la confrontation de l'absolutisme monarchique qui gagne du terrain après l'avènement d'Henri IV. Le roi retrouve son pouvoir grâce au tiers état, c'est-à-dire les légistes et les administrateurs- les officiers dont le but est le remplacement des nobles auprès de la monarchie, en formant un lien inestimable entre le tiers état et la noblesse. En acquérant une charge juridique la famille Descartes poursuit alors la montée sociale désirée, vers la noblesse, et la famille Pascal, croyante sans être mystique, se livre vers des fonctions du même genre. De même, le maître-Frédéric II cherche son avènement spirituel et Voltaire vise à la fois au renforcement de son statut social, en avançant dans la cour, faits que nous retrouvons chez les hommes politiques et chez les écrivains du XXe siècle.

En ce qui concerne Brisville et da Costa, les deux écrivains du XXe siècle, adoptent cette vision tragique de leurs héros, puisque ils s'inspirent aussi de l'époque moderne où ils vivent, au sein de cette perte des valeurs authentiques. L'opposition entre science et religion et la montée de la technologie reprennent les débats du XVIIe siècle et rencontrent de nouveau l'opposition entre Descartes et Pascal. La globalisation, la lutte entre dictature et liberté, ainsi que la guerre entre le capitalisme sauvage et les revendications des travailleurs nous rappellent les efforts des philosophes du XVIIIe siècle pour cultiver le peuple et pour éclairer les despotes. Ils ont toutefois une approche différente dans leurs pièces. Brisville met l'accent sur l'opposition argumentative de deux philosophes du XVIIe siècle.

Da Costa, par les jeux de rôles, par le burlesque, transforme les deux héros en clowns qui très souvent nous disent, à leur façon, qu'ils font du théâtre en nous rappelant les héros de Beckett. La vision tragique de da Costa souligne la difficulté de l'être humain d'assumer ce déséquilibre contemporain. Or, les deux écrivains modernes présentent la relation de leurs deux héros en tant que transformation continuelle. Le duo Descartes-Pascal devient maître-esclave et esclave-maître à tour de rôle. De même pour le duo Voltaire-Frédéric. Comme si les écrivains modernes adoptent l'adage d'Héraclite « τα πάντα ρεῖ » - « tout coule » à cause de l'époque où la technologie fait tout changer sans aider l'homme à trouver sa vérité et à réaliser ses aspirations.

ANNEXE 1

DU PRINCE ROYAL

À Berlin, 8 Auguste 1736.

Monsieur, quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté. Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur Wolf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise, et nette, est cruellement accusé d'irrégion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie. Je suis à présent à faire traduire le Traité de Dieu, de l'âme et du monde, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, monsieur, dès qu'il sera achevé, et je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne. La douceur et le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences, me font espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait pas

d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme, et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite. La tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus; les sentiments y sont tous magnifiques et grands; et l'on sent que Brutus est ou Romain ou Anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des Européens. Vous faites voir, par le caractère de Gusman, qu'un christianisme mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même. Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. À quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs d'œuvre! Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le Temple du Goût! C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours, mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur. Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtemps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer. Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir, que les poètes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais; mais vous ennoblissez cet art, vous nous montrez des chemins

nouveaux et des routes inconnues aux Lefranc et aux Rousseau. Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée; et vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit: Malheureux! Laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces: l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même. C'est dans ces moments que j'ai senti que les avantages de la naissance, et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce, ne servent qu'à peu de chose, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-mêmes, et qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître! Elle se plaît à former des sujets qu'elle doué de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts et dans les sciences; et c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! Que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays, peu fertile en lauriers, n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si longtemps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public, monsieur, votre affectionné ami,

Frédéric, P. R. de Prusse⁴⁰⁵

⁴⁰⁵ *Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE*, consulté le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

ANNEXE 2

Octobre 1757.

Sire, votre Epître d'Erfurt est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son altesse royale votre digne sœur, que cette Epître fera verser des larmes si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie; il s'agit de vous et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que, du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi, on ne vous le dit pas ; comme philosophe et comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée, depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas ! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre ? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté. Il faut se rendre justice ; vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? Que vous avez vengé sur vous-même cette invasion ; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurt, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre Epître d'Erfurt, on en fera une critique injurieuse ; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du Nord s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels ; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre, du désespoir. Ecoutez contre ces sentiments votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux: biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné, quand il perd des Etats ; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous, et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin, tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe, si vous ne saviez pas vivre en homme privé, ou si en demeurant souverain, vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année ; je suis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux, si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit ⁴⁰⁶.

⁴⁰⁶ F. Arouet, *Mémoires pour servir à la vie de M.DE. VOLTAIRE, écrits par lui-même*, Mercure De France, 1965, p 173-175.

BIBLIOGRAPHIE

1. Méthodologie

Azama (Michel), *De Godot à Zucco : Anthologie des auteurs dramatiques de langue française (1950-2000) : Volume 3, Le Bruit du monde Broché*, Editions Théâtrales, 6 janvier 2005 ,351 p.

Gay (Peter), *The Enlightenment: The Science of Freedom (Vol. 2)*, Wildwood House, London, 1973, 744 p.

Goldmann (Lucien) et la sociologie de la littérature, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1974, 364 p.

Goldmann (Lucien), *Le Dieu caché : Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1985,455 p.

Goldmann (Lucien), *Pour une sociologie du roman*, 2é éd, France, Edition Gallimard, 1986,372 p.

Goldmann (Lucien), *Structures mentales et création culturelle*, Paris, Edition Anthropos, 1970,490 p.

Goldmann (Lucien), *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Edition: Gallimard,1970, 384 p.

Koutsoyannopoulou (Pighi), *Jean Genet-Bernard-Marie Koltes-Aèdes de l'exclusion*, Editions Symmetria, Athènes, 2003, 323 p.

Littérature et Société, Problèmes de méthodologie en sociologie de la littérature, Edition de l'Institut de Sociologie- Université Libre de Bruxelles, 1967,223 p.

Pérus (Jean), *Méthodes et techniques de travail en histoire littéraire*, Éditions sociales, Éditions Sociales, 1972,197 p.

Sociologie de la littérature (2^e édition), *Recherches récentes et discussions*, Institut de Sociologie, Edition de Bruxelles, 1973,241 p.

Σαμαρά(Ζωή),*Προοπτικές του κειμένου*,Θεσσαλονίκη,Εκδόσεις Κώδικας,1987,142 σ.

2. Théâtre

Brisville (Jean-Claude), *L'Entretien de M. Descartes avec M. Pascal le jeune*, Toulouse, Actes Sud Papiers, 1986, 36. p

Chotteau (Jean-Marc), *Le jour où Descartes s'est enrhumé*, Coédition La Fontaine Editions/Cie Jean-Marc Chotteau, 1997, 147 p.

Da Costa (Bernard), *Histoire du café-théâtre*, Editions Buchet/Chastel, 1978, 234 p.

Da Costa (Bernard), *Frédéric et Voltaire*, Toulouse, Actes Sud - Papiers, 1986,50 p.

Dejean (Jean-Luc), *Le théâtre Français depuis 1945*, Université information. Formation. Fac. Littérature [Nathan F.], 1991, 223 p.

Dictionnaire Voltaire, les œuvres, les thèmes, les personnages, les lieux, Espace de libertés, Hachette Livre, 1994,281 p.

Laplace (Yves), *Feu Voltaire suivi de maison commune et du bon usage des auteurs vivants*, Éditions théâtrales, 1993, 178 p.

Rolland(Romain), *Le théâtre du Peuple*, Editions Complexe,2003,191 p

Ryngaert (Jean-Pierre), *Lire le théâtre contemporain*, Armand Colin, 2005,202 p.

Ubersfeld (Anne), *Lire le théâtre III-Le dialogue de théâtre*, Lettres Belin Sup, 1996 ,217 p.

3. Civilisation

« *Sous la direction de René Souriac* », Histoire de France 1750-1995, Tome 2 : Société culture, 1996, 324 p.

Arouet (François-Marie-Voltaire), *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire écrits par lui-même Lettres à Frédéric II*, Temps retrouvé [Mercure de France] ,238 p.

Arouet (François-Marie-Voltaire), Pomeau (René), *Politique de Voltaire*, A. Colin, Collection u, ser. Idées politiques 1994,252 p.

Arouet (François-Marie-Voltaire), *La philosophie de l'histoire*, Chez Changuion, 1765, 205 p.

Avezou (Laurent), *Raconter la France : Histoire d'une histoire*, Armand Colin, 2008, 432 p.

Baecque (Antoine de)- Mélonio, (Françoise) *Lumières et liberté : Les XVIIIe et XIXe siècles*, Seuil, 1998,392 p.

Barreau (Jean-Claude), *Toute l'histoire de France*, Ed. Du Toucan, 2011, 1 vol., 331 p.

Berstein (Serge)-Milza(Pierre), *Histoire de France au XXe siècle*, tome 5 De 1974 a nos jours, Complexe, Questions au XXe siècle, Volume 65,1994, 480 p.

Bled (Jean-Paul), *Histoire de la Prusse*, Fayard, 2007, 480 p.

Chaussinand-Nogaret (Guy), *Voltaire et le siècle des Lumières*, Complexe, 1994, 165 p.

Cholvy (Gérard), *Christianisme et société en France : 1790-1914*, Points. Histoire [Seuil] (Volume 290), 2001, 197 p.

Crubellier (Maurice), *Histoire culturelle de la France*, XIXe-XXe siècle Collection U - Série histoire contemporaine, 1968,484 p.

Données sociales 1996, *La société Française*, Statistique publique, Edition 1, INSEE, 1996, 535 p.

Dover (George James) Welbore (Agar-Ellis), *Histoire de la vie privée, politique et militaire de Frédéric II, roi de Prusse*, Nabu Press, 2012, 384 p.

Duby (Georges), *Les Temps nouveaux, de 1852 à nos jours*, Larousse, INSEE-Références, 1987, 652 p.

Edwards (Paul), *Encyclopedia of Philosophy*, vol 1-8, Macmillan, New York: 1973, 4300 p.

Fitzpatrick (Martin), *Toleration and the Enlightenment Movement in Grell/Porter*, *Toleration in Enlightenment Europe*, Cambridge University Press 2000, 270 p.

Gaxotte (Pierre), *Frédéric II, Grandes études historiques*, Arthème Fayard, 1938, 547 p.

Goldzink (Jean), *Voltaire : La légende de saint Arouet*, Découvertes (Volume 65), Gallimard, 1989, 192 p.

Guenancia (Pierre), *Descartes, Collection Pour connaître*, Bordas, 1986, 191 p.

Henriot (Emile), *Voltaire et Frédéric II*, Librairie Hachette, 1927, 126 p.

Henriot (Emile), *Vue générale du XVIIe siècle*, Dictionnaires des lettres Françaises, XVIIe siècle, Paris, Fayard, 1954, 1030 p.

Koutsoyannopoulou (Pighi), *La civilisation Française durant le grand siècle*, *Symmetria*, Athènes, 2003, 230 p.

Koutsoyannopoulou (Pighi), *Le XVIe siècle français: naissance d'un monde nouveau*, Editions Symmetria, Athènes, 2002, 137 p.

Labruno (Gerard)-Toutain (Philippe), *L'histoire de France*, Nathan, Repères pratiques (Volume 4), 2004, 143 p.

Lafue (Pierre), *La Vie privée de Frédéric II*, Collection "Les Vies privées", Hachette, 1939, 251 p.

Lallement (Michel), *Histoire des idées sociologiques*, 2 tomes, Paris, Nathan, 1993, 262 p.

Le Guern (Michel), *Les lettres de Jacqueline Pascal*, Revue d'Histoire littéraire de la France 2003/2(vol 103), p 267-273

Lepape (Pierre), *Voltaire le conquérant : Naissance des intellectuels au siècle des Lumières*, Seuil, 1994, 387 p.

Massie,(Robert K), *Catherine the Great: Portrait of a Woman*. New York: Random House,2012, 672 p.

Mauriac (François), *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*, Le passé vivant, Hachette, 1931, 254p.

McKinley (Alexander), *Illegitimate Children of the Enlightenment: Anarchists and the French Revolution, 1880-1914*. Peter Lang., 2008, 237 p.

Michel Le Guern, *Les lettres de Jacqueline Pascal*, Dans revue d'histoire littéraire de la France 2003/2 (vol 103), 256 p.

Milza(Pierre), *Voltaire*, Perrin, 2007, 913 p.

Moulinet (Danièle), *Le concile Vatican II*, Paris, Editions de l'atelier, 2002, 192 p.

Naves (Raymond), *Voltaire: l'homme et l'œuvre*, Paris, Hatier-Boivin, 1955, 170 p.

Pomeau(René), *Voltaire*, Points, Seuil, 1989, 187 p.

Schor (Ralph), *Le dernier siècle Français 1914-2014*, Perrin, 2016, vol.1, 633 p.

4. Philosophie

Pascal (Blaise), *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, Nouveau commerce, 1994, 46 p.

Pierre (Mesnard), *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, Revue d'histoire de l'Église de France, 1937, 711 p.

Smollett, (Tobias)- Morley, (John) *The Works of Voltaire: A philosophical dictionary*, Palala Press, 2015, 336 p.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, 1769

Η ιστορία της φιλοσοφίας με επιστημονική επιμέλεια: Umberto Eco και Riccardo Fedriga, εκδόσεις Αλτερ Εγκο Α.Ε, τόμος 12, 384 σ.

Η ιστορία της φιλοσοφίας με επιστημονική επιμέλεια: Umberto Eco και Riccardo Fedriga, εκδόσεις Αλτερ Εγκο Α.Ε, τόμος 13, 412 σ.

Μπλόμ (Φίλιπ), *Οι εγκυκλοπεδιστές*, Αθήνα: Ωκεανίδα, 2005. 528σ.

Articles critiques et revues

Brisville (Jean-Claude), *Le souper, L'avant-scène théâtre*, no 1378, 15 février 2015, 70p.

Charlier (Gustave), *Voltaire à Francfort, d'après des lettres inédites*, Revue belge de philologie et d'histoire, vol. 4, France, 1925, 316 p.

Da Costa (Bernard), *Le boomerang, L'avant-scène théâtre*, no 977, 15 1^{er} Novembre 1955, 70p.

Le magazine littéraire, Pascal : *Miroir de notre vie*, no 469, Novembre 2007.

Revue de l'Institut de Sociologie, Fondation Universitaire de Belgique, Institut de Sociologie-Université Libre de Bruxelles, 1963, 467 p.

Goldmann (Lucien), *Le sujet de la création culturelle*, in critique sociologique et critique psychanalytique, Bruxelles, edition de l' institut de sociologie, 1965, 238 p.

Revue internationale d'étude de la réception critiques des œuvres littéraires de langue française, *Le théâtre de Voltaire*, Œuvres et critiques, XXXIII, 2, 2008, 166p.

Voltaire (1694-1794), Revue internationale de philosophie (Volume 1), 1994, 91 p.

Ressources en ligne

Busnel (François), Entretien avec Jean-Claude Brisville, L'Express, Paris 2006, consulté le 17-02-2019, disponible sur: https://www.lexpress.fr/culture/livre/entretien-avec-jean-claude-brisville_811051.html

Bienvenue chez Monsieur de VOLTAIRE, consulte le 18-06-2017, disponible sur: <http://www.monsieurdevoltaire.com/tag/frederic%20de%20prusse/>

Février (Laurence), Je suis Voltaire, consulté le 17-02-2019, disponible sur: <http://www.epeedebois.com/un-spectacle/je-suis-voltaire-2/>